

LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.

LES

RÉPROUVÉS

ET

LES ÉLUS,

PAR ÉMILE SOUVESTRE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
RUE JACOB, 48.

1845

I

Une fille-mère.

C'était en effet le banquier, mais dépouillé de tous les embellissements fashionables dont nous avons précédemment parlé. Son costume, composé d'une redingote bleue trop courte et d'un pantalon trop long, convenait, du reste, si bien à ses traits et à sa tournure, que l'observateur le plus expérimenté n'eût pu soupçonner un déguisement. C'était, de la tête aux

pieds, tout ce qui peut personnifier un quatrième clerc d'avoué ou le sixième commis d'une maison de commerce.

Aussi, Marquier s'était-il présenté à Françoise sous ce dernier titre, et le nom de Charles, qu'il avait adopté, était une précaution destinée à maintenir plus sûrement son incognito.

Un pareil déguisement eût sans doute mal réussi près d'une fille avide ou coquette, mais Françoise n'y avait vu qu'une ressemblance de situation qui, dès le premier abord, l'avait disposée à la confiance. Pour la fleuriste, étrangère à tout calcul, l'obscurité du commis était une première cause d'attachement. Son empressement amoureux et ses sollicitations achevèrent de gagner la jeune fille. Durement élevée par une tante qui, pour seule marque de tendresse, l'avait nourrie, habituée à un travail incessant et solitaire, ne

connaissant de la vie que ses obligations pénibles, elle n'avait pu concevoir aucune des espérances qui rendent les jeunes filles si difficiles ou si ambitieuses dans un premier attachement. Il avait suffi de lui dire qu'on l'aimait pour qu'elle se sentît saisie de reconnaissance et de joie. C'était quelque chose de si nouveau ! Elle y avait si peu compté ! Elle entrevoyait dans cet échange d'affection tant de bonheurs charmants !

Marquier profita de cette première ouverture de cœur et se fit aimer, pour ainsi dire, par surprise. Françoise se donna à lui parce qu'il s'était présenté le premier, et apporta, dans cet amour, le dévouement d'une sensibilité qui trouvait pour la première fois à s'épancher. Elle sut gré à Marquier de tout le bonheur qu'elle crut recevoir de lui, et dont la source n'était qu'en elle.

La naissance d'un fils vint encore resserrer

cette liaison qui durait déjà depuis deux années. Le banquier continuait à l'entretenir un peu par habitude et beaucoup par raison, certain qu'il était de ne pouvoir trouver ailleurs une maîtresse aussi belle, moins exigeante et surtout plus *désintéressée*.

Après l'avoir aidé à se débarrasser de son paletot, Françoise s'était empressée de lui avancer le seul fauteuil qu'elle possédât, et dans lequel il se laissa tomber, tandis qu'elle se plaçait devant lui, à genoux sur un tabouret.

— Cette rue des Morts est au bout du monde, dit Marquier en reprenant haleine avec effort.

— Pourquoi aussi ne pas monter dans notre Omnibus, fit observer Françoise, qui lui essuya le front avec son mouchoir.

— Bah! on me recommande l'exercice, dit le banquier en se secouant; puis, j'avais ma soirée libre et je voulais te voir.

—Il y a si longtemps que vous n'êtes venu, Charles !

— Que veux-tu, nous sommes écrasés d'ouvrage ; tu n'avais rien à me dire, d'ailleurs, n'est-ce pas?

— Rien ! vous croyez cela, reprit la grisette en rapprochant sa figure brillante de joie ; eh bien ! c'est ce qui vous trompe, Monsieur : j'ai reçu des nouvelles de Normandie.

— Ah !.. et le petit... est bien? demanda Marquier d'un ton un peu embarrassé.

— Oui ; mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il donc?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Eh bien... il commence à parler !

A voir l'éclair de bonheur qui brillait dans les yeux de Françoise en prononçant ces mots, il était évident qu'elle s'attendait à un cri de surprise joyeuse de la part de Marquier ; mais

celui-ci conserva toute sa tranquillité et se contenta de répéter :

— Ah ! il commence à parler.

Un nuage passa sur les traits de la jeune femme.

— Cela ne vous rend donc pas content, Charles ? demanda-t-elle avec un léger accent de reproche.

— Au contraire, reprit Marquier ; mais tu t'y attendais bien, je suppose : il était clair que ce garçon ne pouvait rester muet.

La grisette parut surprise et affligée. Dans son naïf ravissement de mère, elle ne pouvait comprendre que chacun des progrès de l'enfant ne fût point l'occasion d'une fête dans le cœur de son amant.

— Moi qui croyais vous annoncer une si bonne nouvelle, dit-elle tristement.

— Mais elle est excellente, la nouvelle, reprit Marquier en jouant avec ses cheveux ; seule-

ment, à la manière dont tu me l'as annoncée, j'ai cru qu'il s'agissait d'une dépêche télégraphique qui allait faire remonter les fonds...

Françoise fit un mouvement.

— Allons, je plaisante, ne te fâche pas, continua-t-il en l'embrassant, mais il est certain que tu es folle de cet enfant.

— C'est votre fils, Charles, répondit-elle en s'appuyant sur l'épaule de Marquier. Ah! si vous saviez, allez, toutes les idées qui me viennent, quand je pense à lui!

— Voyons tes idées...

— D'abord je ne veux pas que Jules gagne sa vie en travaillant de ses mains; je veux qu'il reçoive de l'éducation, qu'il devienne capable d'avoir une place, d'être un Monsieur enfin.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il ne faut pas qu'il soit comme moi... qu'il vous fasse honte...

— C'est un reproche, Françoise?

— Non, Charles, non; je sais bien que si vous sortiez avec moi, que si j'allais chez vous, cela pourrait vous faire tort; aussi je ne me plains pas: ce n'est pas votre faute; mais je voudrais éviter ce chagrin à Jules.

— Et comment feras-tu, pauvre fille? L'instruction d'un garçon coûte cher.

— Oh! je le sais, dit la grisette d'un ton capable; j'ai pris des informations; mais d'abord, notre vieux voisin m'a proposé de donner à l'enfant les premières leçons.

— Et plus tard?

— Plus tard, je paierai des maîtres.

— Mais où trouveras-tu de l'argent?

— Il est trouvé, s'écria Françoise d'un air triomphant.

Marquier la regarda:

— Oui, trouvé, répéta-t-elle; ah! vous ne vous doutiez pas de cela! Vous avez cru que

je m'occupais seulement de fabriquer mes roses et mes camélias! mais c'est ce qui vous trompe, Monsieur! moi aussi, j'étudie les affaires, et j'ai préparé une opération... C'est comme cela que vous dites, je crois?

— Pardieu! je serais curieux de connaître cette opération, dit le banquier en riant.

— Eh bien! dit Françoise, vous avez peut-être entendu parler de la *tontine des familles?*

— C'est une banque de prévoyance?

— Où les enfants qui survivent héritent de ceux qui sont morts.

— C'est cela.

— En y déposant cent francs le 1er janvier, pendant dix ans, je puis assurer à Jules ses frais d'instruction.

— Peut-être; mais ces cent francs, il faut les avoir...

—Je les ai, dit Françoise en courant à sa com-

mode, d'où elle tira une bourse ; voyez, Monsieur, cinq pièces d'or toutes neuves.

— Cinq pièces d'or ! c'est ma foi vrai.

— Ça fera le paiement de la première année.

— Mais comment as-tu pu te procurer !

— Voilà mon secret, j'ai trouvé un moyen! mais je n'ai voulu rien vous dire avant d'avoir la somme entière, et il a fallu onze mois d'économie.

— Et sur quoi, diable, as-tu pu économiser cinq louis?

— Ah ! cela vous étonne, parce que vous autres hommes vous ne pouvez calculer que pour de grosses sommes ; il n'y a que les femmes à savoir faire de petites épargnes. Aussi, moi, depuis longtemps je pensais à mettre un peu plus d'ordre dans mes affaires, à retrancher le superflu.

— Le superflu ! répéta Marquier en prome-

nant involontairement un regard sur le modeste logement de la grisette.

— Certainement, reprit Françoise, je me suis dit qu'il y avait des ouvrières qui gagnaient un tiers moins que moi et qui cependant réussissaient à vivre : il était donc bien clair que je pouvais économiser un tiers sur mes dépenses.



— Mais comment?

— Par bien des moyens. D'abord je déjeunais toujours autrefois avec du café, ce qui est très malsain, à ce que l'on dit; je l'ai supprimé. Ensuite j'ai trouvé qu'il suffisait de s'habiller chaudement pour se passer de feu presque tout l'hiver; enfin j'ai calculé que si je me levais plus tôt chaque matin, j'aurais le temps de savonner et de repasser ce que je donnais autrefois à la blanchisseuse. Tout cela a l'air de peu de chose, n'est-ce pas? Eh bien! savez-vous ce que j'ai économisé par ce

moyen, Monsieur? au moins six sous par jour! oui, six sous! ce qui me fait plus de cent francs par an et me permet de payer la rente à *la tontine des familles.*

— Embrasse-moi, Françoise, s'écria Marquier, évidemment plus émerveillé de l'habileté de la grisette à se créer des ressources qu'attendri de son dévoûment; tu es une brave fille... qui mérite qu'on t'encourage : aussi je veux t'aider... j'irai moi-même à *la tontine des familles* pour savoir si le placement est sûr.

— Ah! merci, Charles.

— Et de plus, ajouta le banquier, chez qui, à défaut de la voix du sang, parlait une honte secrète, de plus, je ferai aussi quelque chose pour Jules... je donnerai cent francs comme toi!

— Oh! non, interrompit vivement Françoise, je ne veux pas; vous êtes obligé à des dépenses, vous. Un homme ne peut pas se ré-

duire comme une femme ; il faut qu'il suive les usages, qu'il fasse ce que font ses amis ; vous ne pouvez rien économiser, Charles.

— Qu'en sais-tu?

— Vous m'avez souvent répété vous-même que vous aviez peine à vous suffire!... puis, mon ami, ajouta-t-elle avec une expression de tendresse naïve, ça serait m'ôter ma joie! vrai! j'ai besoin de penser que c'est moi qui élève Jules sans qu'il ait rien à te demander... que de l'aimer... c'est peut-être de l'orgueil ; mais il faut me le pardonner, car cet orgueil-là donne du courage et rend heureuse. Laissez-moi élever l'enfant, et, quand il sera grand, quand il pourra vous faire honneur, alors vous le prendrez pour l'aider... ne me refusez pas ça, Charles !

— Est-ce que je puis rien te refuser, dit le banquier en l'attirant sur ses genoux ; tu sais bien que je ferai tout ce que tu voudras.

Françoise lui passa un bras autour du cou et le remercia par un baiser.

Dans ce moment, trois coups secs et à intervalles inégaux furent frappés à la porte de la chambre. Marquier tressaillit et Françoise se leva; elle avait reconnu la manière de frapper.

— C'est M. Marc qui vient allumer son bougeoir, dit-elle.

Le banquier se rappela subitement la rencontre de la Forge-des-Buttes. Il avait, alors, bien cru reconnaître, dans le paysan sauvé par ses deux compagnons, le garçon de bureau qui logeait sur le même palier que Françoise, et de là était venue sa persistance à lui cacher ses traits; persuadé qu'il y avait réussi, il voulut vérifier ses soupçons et dit à Françoise de le faire entrer.

Marc portait le pantalon et l'habit bleu barbot, exclusivement réservés, par l'usage, aux

fonctions qu'il remplissait. A la vue de Marquier, son visage s'éclaircit. Il possédait depuis longtemps le secret du déguisement du banquier, et l'avait parfaitement reconnu à la Forge-des-Buttes : c'était précisément lui qu'il cherchait. Aussi salua-t-il avec le sourire le plus aimable et en s'excusant de son indiscrétion.

— Pardieu ! voilà bien longtemps, voisin, que je n'avais eu le plaisir de vous voir, fit observer Marquier qui désirait lier conversation.

— Bien longtemps, en effet, répondit Marc en s'inclinant ; il me semble que je n'ai pas eu l'honneur de saluer Monsieur depuis le mois passé ; Monsieur n'a pas été indisposé ?

— Non, dit le banquier d'un air de négligence et en observant le garçon de bureau du coin de l'œil ; mais je me suis absenté de Paris pendant quelques jours.

— Ah! Monsieur a voyagé?

— Dans la banlieue seulement, du côté de Maillecourt... Vous devez connaître ce pays-là?

— Faites excuse, Monsieur : je ne suis jamais allé plus loin que Chantenay pour voir ma famille.

— Vous avez des parents de ce côté?

—Un cousin, ou plutôt un autre moi-même, car on nous a toujours pris pour des jumeaux, et si ce n'était l'habit, tout le monde nous confondrait.

Marquier le regarda. Le ton de Marc était tellement naturel qu'il se demanda s'il n'avait pas été réellement abusé par la ressemblance.

— Et vous avez vu votre cousin depuis peu? demanda-t-il.

— Il y a déjà du temps, répliqua Marc, mais j'ai rencontré l'autre jour sa femme qui m'a appris qu'il avait manqué être brûlé par des vauriens.

— A la Forge-des-Buttes.

— Juste. Comment Monsieur sait-il?..

— Mon Dieu! dit Marquier embarrassé, l'affaire a été racontée dans tous les journaux. Ne l'avait-on pas enfermé dans la forge.

— Oui; et il a été délivré par des voyageurs qui passaient... des fils de famille, à ce qu'il paraît! Seulement, la femme de mon cousin n'a pas pu me dire les noms.

— On les a donnés dans le journal, fit observer le banquier. Il me semble... autant que je puis me rappeler... qu'on citait un monsieur de Gausson et un monsieur... Marquier...

Il avait prononcé ce nom en guettant de l'œil l'effet qu'il allait produire sur le garçon de bureau; mais celui-ci se contenta de le répéter.

— Marquier? dit-il; est-ce que ce serait un parent du banquier?

— C'est le banquier lui-même.

— Ah! bon! bon!

— Vous le connaissez, sans doute?

— Pas lui, mais son garçon de caisse, Jérôme... un grand, maigre, qui prend toujours du tabac dans la tabatière des autres. Ah! M. Marquier était un de ceux qui ont sauvé le cousin? Eh bien! c'est une raison pour que je m'intéresse à sa position...

— Quelle position? demanda le banquier surpris.

— Mon Dieu! ça n'est peut-être pas vrai, reprit le garçon de bureau avec bonhomie, car vous savez comment dans le commerce on se décrie les uns les autres. Il suffit souvent d'un mot pour qu'une maison perde son crédit.

— Est-ce que vous auriez entendu quelque chose qui pût nuire à celui de la maison Marquier? s'écria le banquier, à qui l'intérêt de sa réputation financière fit oublier tout le

reste ; je veux le savoir, monsieur Marc ; cela a pour moi la plus grande importance...

— La maison où vous travaillez a donc des fonds chez M. Marquier ?

— Précisément; ne me cachez rien, je vous en prie. Vous avez donc entendu dire qu'il était embarrassé?

— Pas précisément, répliqua Marc ; mais on craint qu'il ne se compromette. On prétend qu'il s'est mis à fréquenter les jeunes gens à la mode ; qu'il leur prête sans garantie. On cite même le fils d'une comtesse. Je ne me rappelle pas bien le nom.....

— De Luxeuil, peut-être ?

— Oui, je crois... de Luxeuil? c'est cela!... Eh bien ! on assure que M. Marquier lui a prêté plus de cent mille francs, que le fils de la comtesse ne pourra jamais lui rendre, parce que sa mère est ruinée.

— Et ils s'imaginent peut-être qu'on ne le

sait pas! s'écria le banquier en se levant avec feu. Je parie que c'est ce polisson de Lannaut qui a répandu de pareils bruits. Mais il n'a qu'à se bien tenir! Et, quant à ceux qui les répètent, monsieur Marc, vous pourrez leur répondre une chose de ma part, c'est que la maison Marquier a en portefeuille de quoi faire face trois fois à tous ses engagements.

— Diable! fit observer le garçon de bureau, il y a bien peu de gens qui pourraient en dire autant.

— Et je vous permets d'ajouter encore, pour l'édification de ces messieurs, que si Arthur de Luxeuil est insolvable, sa cousine ne l'est pas.

— Sa cousine est donc une vieille dont il doit hériter?

— Non, voisin; mais c'est une jeune... qu'il doit épouser!

Marc recula.

— Vous êtes sûr? s'écria-t-il.

— Comme je suis sûr de vous parler, monsieur Marc, reprit le banquier ; tout est convenu, et le mariage aura lieu dans trois mois. Voilà ce que Lannaut et consorts auraient dû deviner, et ce que je vous engage à leur dire pour les rassurer sur la maison Marquier.

En prononçant ces mots d'un ton d'importance railleuse et pourtant encore courroucé, le banquier se rassit majestueusement, Françoise, qui pendant toute la conversation avait achevé de ranger la chambre, se rapprocha.

Quant au garçon de bureau, atteré un instant, il se remit aussitôt, saisit vivement le rat de cave qu'il avait posé sur la table, prit congé de Marquier et de Françoise, et sortit.

II

Le ménage de mademoiselle Clotilde.

Le lendemain, vers la brune, Marc se promenait seul et à petits pas dans la partie de la rue Vivienne comprise entre la place de la Bourse et les boulevarts. Son œil se fixait souvent sur une élégante calèche arrêtée devant une des maisons. Enfin, la porte s'ouvrit, une grande femme enveloppée dans un burnous de satin s'élança sur le marchepied de l'équipage, et celui-ci partit rapidement.

Marc demeura encore quelques minutes à la même place; puis, rasant les maisons, il frappa à la porte qui venait de se refermer, monta au premier étage et sonna.

Une femme en robe de soie vint ouvrir.

— Madame Beauclerc? demanda Marc.

La femme de chambre le regarda, et lui répondit sèchement :

— Au bout du corridor.

Et elle s'en alla.

Marc, qui connaissait le logement, se dirigea sans hésitation vers l'endroit indiqué. En passant devant la première pièce, il aperçut les préparatifs d'un souper, pressa le pas et arriva à la chambre de madame Beauclerc, dont la porte était ouverte.

L'aspect de cette chambre avait quelque chose de caractéristique. Elle était tendue de damas de laine et meublée avec luxe, dans le goût le plus moderne; mais les habitudes de

la locataire avaient singulièrement nui à cette élégance. Des bouteilles, des verres, des peignes, des chandeliers étaient dispersés sur tous les meubles, et l'on voyait un reste de jambon, enveloppé de son papier gras, posé sur le velours qui garnissait la cheminée. Dans tous les coins traînaient de vieilles chaussures ou des cafetières de terre brune. La toilette de palissandre avait été transformée en table de cuisine, et une casserole s'enfonçait dans l'ouverture destinée à la cuvette; enfin, une grosse chienne noire avait pris possession, avec toute sa portée, de l'édredon placé sur le pied du lit.

Mais le plus curieux de cet intérieur était madame Beauclerc elle-même. Madame Beauclerc, qui, à l'en croire, avait eu autrefois la légèreté d'une biche, s'était tellement développée avec le temps, qu'on ne pouvait la comparer désormais qu'au mamouth recon-

struit par la science de nos naturalistes. Lorsqu'elle parcourait sa chambre, en soufflant, tout remuait autour d'elle; sa personne entière ne présentait qu'une masse accidentée par des espèces de cascades de chairs tremblantes sous lesquelles on eût en vain cherché une forme.

Elle était vêtue d'une robe de mérinos noir déchirée aux coudes, d'un foulard déteint qui lui tenait lieu de châle, d'une coiffe de nuit recouverte d'un mouchoir de coton, et de gros souliers dont elle avait coupé les quartiers pour en faire des pantoufles.

Au moment où Marc parut à la porte, elle se trouvait assise devant une petite table sur laquelle étaient posés deux verres, une bouteille et un jeu de cartes. Elle se détourna en entendant le bruit de ses pas, et le reconnut :

— Tiens c'est toi, Monsieur Marc, dit-elle,

avec un geste de bienvenue, entre donc, mon petit, entre?

—Je ne vous dérange pas, mère Beauclerc? demanda-t-il.

— Au contraire, mon chéri, je m'ennuyais d'être seule ; Clotilde vient de partir pour le théâtre et elle a emmené le cocher qui faisait ma partie ; tu vas le remplacer.

— Pardon, mère Beauclerc, c'est que je sais à peine tenir les cartes.

— Bah ! bah ! il suffit de vouloir ; tu connais bien la brisque ou le piquet.

— Je puis jouer un peu le piquet.

— Eh bien ! mets-toi là, mon fils, il y a justement le verre du cocher, tu peux boire après lui, c'est un homme très sain ; il a même été vacciné.

Marc prit place et la grosse femme se mit à battre les cartes.

— Sais-tu qu'il y a longtemps que tu n'étais venu? dit-elle, en lui faisant couper.

— J'ai eu à travailler, fit observer Marc.

— Et ça va-t-il un peu?

— Tout doucement.

— Il me semble pourtant que le gibier ne manque pas?

— Peut-être, mais il faut le prendre.

— C'est juste, tout le monde n'a pas le tour de main, comme on dit; faut avoir le génie de la chose.

Et se penchant sur la table en baissant la voix :

— Tu n'as pas encore trouvé quelqu'un qui me remplace, je parie.

— C'est vrai, mère Beauclerc, répliqua Marc en arrangeant son jeu.

La grosse femme se rengorgea.

— Non, non, continua-t-elle d'un air capable, tu peux dire que ça été une perte pour toi,

petit, quand j'ai quitté la partie... la mère Beauclerc avait le *truc*, vois-tu, et c'est quelque chose qui ne se donne pas. Aussi il y a des moments où je regrette de n'avoir plus rien à faire.

— Vous êtes pourtant mieux ici que dans votre loge du Marais, objecta Marc.

— Je ne dis pas, mon fils, je ne dis pas, reprit la mère Beauclerc, en remplissant les deux verres; mais il n'y a pas de petit chez soi. Là-bas, j'étais reine et maîtresse de mon cordon, tandis qu'ici je suis chez ma fille.

— Il me semble que vous ne manquez de rien.

— Pour ça, je n'ai pas de reproches à lui faire, dit la grosse femme qui vidait son verre à petits coups; Clotilde me laisse tout à discrétion, même la cave; mais, plus elle est bonne fille, plus je dois me tourmenter de son avenir.

— Que craignez-vous donc pour elle, mère Beauclerc.

— Je crains son bon cœur, mon chéri ; dans sa position, vois-tu, faut être raisonnable ; c'est un malheur qu'elle connaisse ce M. de Luxeuil.

— Pourquoi cela ? je le croyais généreux.

— Oui, oui, mais ça éloigne les autres ; une femme de théâtre doit avoir des principes : il faut qu'elle ne s'attache à personne.

— Alors, dit Marc en la regardant, selon votre idée il vaudrait mieux, pour mademoiselle Clotilde, se débarrasser de M. de Luxeuil ?

— D'autant mieux qu'on le dit ruiné, répliqua la mère Beauclerc ; du reste, j'ai averti Clotilde. Prends garde, mon enfant, que je lui ai dit ; quand une maison menace de tomber, les rats s'en vont ; faut pas montrer moins

d'esprit que les bêtes quand on a été éduquée convenablement.

— Et que vous a-t-elle répondu ?

— Ah ! bah ! toutes sortes de mauvaises raisons : que M. de Luxeuil était un bon enfant, et qu'elle ne trouverait pas mieux !.... est-ce que je sais, moi.

— Mais elle l'aime donc ?

— Il ne manquerait plus que ça ! Non, non, Dieu merci, elle a trop de bon sens pour s'attacher. Mais c'est cette petite peste de Clara qui est cause de tout... Tu sais bien, Clara de l'Ambigu ? Eh bien ! elle a parié que ma fille ne saurait pas garder un amant ; alors Clotilde y met de l'amour-propre. Ces jeunesses, c'est si glorieux !

— Et elle est décidée à retenir M. de Luxeuil.

— A tout prix ! Tu comprends, maintenant, pourquoi je m'inquiète ? Je connais ma fille,

vois-tu ; rien ne la fera renoncer à son idée, et, quoiqu'il lui en coûte, elle voudra donner un démenti à sa camarade.

Marc réfléchit un instant ; sa première pensée en apprenant le projet de mariage d'Arthur avait été d'y mettre obstacle par le moyen de Clotilde ; l'hostilité de la grosse femme à cette liaison l'avait d'abord effrayé ; mais ces dernières confidences le rassurèrent.

— Diable ! c'est fâcheux que votre fille tienne tant à son Monsieur, dit-il après une pause... d'autant plus fâcheux qu'elle perd son temps et ses peines.

— Qui est-ce qui t'a dit ça ? s'écria madame Beauclerc.

Marc cligna des yeux.

— Vous savez bien que ça ne se demande pas, maman, fit-il observer à demi-voix ; tout ce que je puis vous dire, c'est que M. de Luxeuil joue de son reste comme garçon.

— Comment ! il se marie ?

— Avec sa cousine... dont il est fou !

Madame Beauclerc laissa tomber ses cartes.

— C'est-il bien possible ? s'écria-t-elle ; il se marie !... et Clotilde ne sait rien !

— Comptez-vous qu'il l'avertisse, par hasard ? Ce sera bien assez tôt quand le moment de rompre sera venu.

— C'est-à-dire qu'il plantera là ma fille ! interrompit la grosse femme avec éclat ; ah ! le gueux ! il me passera auparavant par les mains.

Marc la regarda avec surprise.

— Mais que disiez-vous donc tout-à-l'heure, mère Beauclerc, demanda-t-il......

— Tout-à-l'heure je disais que Clotilde aurait bien fait de le quitter, s'écria l'ancienne portière au *lieur* que c'est lui, maintenant, qui la quitte.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est un déshonneur pour nous! Il aura l'air de s'être dégoûté de ma fille ; c'est de quoi la perdre de réputation.

— Je ne vois alors qu'un moyen, reprit Marc ; en avertissant mademoiselle Clotilde, elle réussira peut-être à empêcher ce mariage...

— Oui, dit madame Beauclerc, qui s'appuya des deux mains sur la table pour se lever ; il faut qu'elle fasse tout rompre, et, quand tout sera rompu elle chassera le Luxeuil. Comme ça tout sera profit. Ah ! il épouse des cousines sans dire gare ! eh bien ! on va lui montrer ce qu'on sait faire. Justement... il soupe ici avec des amis.

— Il me semble qu'ils sont déjà arrivés, fit observer Marc qui depuis un instant prêtait l'oreille.

Madame Beauclerc s'approcha de la porte.

— J'entends des voix dans le salon, dit-

elle, reste à savoir si Clotilde est revenue.

Elle allait traverser le corridor pour s'en informer, lorsque l'on sonna à la porte d'entrée. Un domestique ouvrit et la jeune actrice parut avec Arthur qui lui tenait la taille enveloppée d'un de ses bras.

Elle avait conservé le costume dans lequel elle venait de jouer, et son bournous de satin blanc, à demi détaché, laissait voir ses belles épaules nues. Au moment où ils entraient, de Luxeuil se pencha pour les baiser.

— Finissez-donc, polisson! dit Clotilde sans se déranger et de cet accent traînard adopté, à Paris, par les femmes d'une certaine classe.

De Luxeuil redoubla.

— Eh bien! il me mord, à présent! s'écria l'actrice, avec un mouvement qui fit sortir de sa robe de velours son épaule presque entière et trahit subitement la beauté de ses formes; assez de bêtises, voyons.

— Je ne t'ai jamais vue si jolie! dit Arthur qui continuait à tenir sa taille.

— Laisse-moi, interrompit Clotilde, il y a déjà du monde au salon, il faut que tu entres.

— Et toi?

— Tout à l'heure.

De Luxeuil lui donna encore un baiser et rejoignit les autres convives.

Quant à Clotilde, elle trouva au fond du corridor la mère Beauclerc qui l'attendait et qui, sans lui donner le temps de faire aucune question, l'entraîna dans sa chambre dont elle referma la porte en dedans.

Nous la laissons là occupée à recevoir la confidence de sa mère, pour suivre Arthur dans la pièce où il venait d'entrer.

Les invités, au nombre de huit à dix, étaient *la fleur des pois* du café de Paris. Chacun d'eux avait son genre de gloire. On y voyait d'abord le duc d'Alpoda, dernier rejeton d'un des plus

célèbres généraux de l'Empire, qui excellait dans l'escrime du bâton et dans l'exercice plus vulgaire, connu sous le nom de *savate ;* le marquis de Rovoy, renommé pour son talent à entraîner un cheval et à faire maigrir ses jockeys ; le vicomte de Rossac, qui n'avait point encore pris possession de son siége à la chambre des pairs, et qui se préparait aux fonctions législatives par des tours d'escamotage à désespérer les Comte et les Philippe ; le prince de Kishoff, Russe francisé, dont on citait la collection de pipes; enfin, plusieurs autres moins illustres, mais livrés à quelques spécialités aussi respectables.

Marquier était le seul qui ne fût recommandé par aucun mérite particulier.

De Luxeuil trouva cette élite de la jeunesse française occupée à discuter si la dernière débutante de l'Opéra avait ou non la cheville bien placée. Chacun invoquait à l'appui de

son opinion, celle de quelque célébrité de la fashion, et ce n'étaient que noms princiers ou historiques.

L'entrée d'Arthur coupa court au débat. Il avait assisté à la course de lord Durford, et on l'entoura pour en savoir le résultat; mais les dissentiments soulevés à propos de la danseuse ne tardèrent pas à se renouveler au sujet des chevaux appelés à concourir. Le marquis de Rovoy, qui avait dernièrement perdu un pari contre lord Durford, prétendit qu'il ne devait ses succès qu'aux jockeys de ses adversaires, accusation qui fut vivement repoussée par le prince de Kishoff et soutenue par quelques autres. La discussion commençait même à s'envenimer et à dégénérer en querelle, lorsque Marquier l'interrompit par un cri d'admiration; il venait de s'arrêter devant un cabaret en porcelaine, que supportait un petit

guéridon de citronnier posé devant une fenêtre.

— Voyez, voyez, Messieurs, s'écria-t-il; une nouvelle acquisition de Clotilde! Du vieux Saxe, et tout ce qu'il y a de plus beau. C'est un plateau de mille francs.

— Il m'en coûte trois mille, mon bon, fit observer de Luxeuil avec négligence.

— Ah! c'est donc un de vos cadeaux, Arthur?

— Oui, comme nous dînions ensemble aujourd'hui j'ai voulu faire une surprise à notre hôtesse.

— C'est magnifique, reprit Marquier, dont l'admiration avait redoublé depuis qu'il savait le prix du cabaret; mille écus! cent cinquante francs de rentes. Savez-vous, mon cher, que vous avez des manières royales.

— Vous verrez également un surtout en vieille orfèvrerie dont on fait l'essai ce soir,

continua de Luxeuil, qui avait, par-dessus tout, la vanité de paraître généreux ; mais je ne comprends pas ce qui peut nous empêcher de souper. Clotilde ne devait être qu'un instant... il faut que j'aille m'informer.

— C'est inutile, interrompit M. de Rovoy, la voici.

On entendait, en effet, la voix éclatante de la jeune actrice, mêlée à la voix plus sourde de sa mère, toutes deux se rapprochaient et semblaient animées par la colère.

Tout-à-coup la porte du salon fut violemment poussée et Clotilde y parut les cheveux déroulés, le corsage à demi défait, pâle et les yeux étincelants.

A sa vue, les jeunes gens s'étaient tous retournés, mais elle ne parut point prendre garde à leur présence et chercha Arthur du regard.

— Ah! le voilà, s'écria-t-elle en le montrant, il faudra bien qu'il réponde!

Et s'élançant vers de Luxeuil qu'elle saisit par les deux bras.

— Est-ce vrai que tu vas te marier? demanda-t-elle en regardant dans ses yeux.

Arthur, pris à l'improviste, fit un mouvement en arrière.

— Quelle question me fais-tu là? balbutia-t-il, et à quel propos...

— Est-ce vrai? est-ce vrai? cria Clotilde, qui secouait les mains qu'elle tenait. Voyons, réponds, si tu as un peu de cœur.

— Mais, que signifie?..... qui a pu te dire?....

— Quelqu'un qui en sait long! interrompit de loin la mère Beauclerc, qui n'avait pu franchir la porte du salon dont un seul battant se trouvait ouvert; oh! on veut nous montrer des couleurs; mais faut pas croire qu'on mécani-

sera ma fille comme la première venue.... Force-le à te répondre, Lolo.

— Et que puis-je répondre, dit vivement Arthur, honteux de la situation ridicule dans laquelle il se trouvait placé, et dont l'avertissaient les ricanements de ses amis ; vous êtes folle, Clotilde.

— Folle! répéta l'actrice, en laissant aller la main du jeune homme ; c'est à dire alors que ça n'est pas ?

Arthur fit un geste équivoque.

— Il nie, reprit-elle, en se détournant vers les invités, vous l'avez vu, n'est-ce pas? Eh bien ! il a menti.

De Luxeuil voulut l'interrompre.

— Il a menti, il a menti, répéta-t-elle avec une insistance emportée, et, la preuve, c'est que je sais toute l'affaire. Il épouse sa cousine ; il l'a dit à ce gros petit qui est là et qui lui a prêté de l'argent!.. Qu'il parle plutôt ; n'est-ce pas la vérité ?

Cette dernière question était adressée à Marquier qui regarda de Luxeuil, en bégayant une réponse évasive; mais celui-ci avait pris son parti.

— Eh bien? quand cela serait? dit-il avec hauteur.

— Alors tu avoues! interrompit Clotilde; vous entendez? le voilà qui avoue maintenant. Il se marie!... et je n'en savais rien! il ne m'avait prévenue de rien! il faisait le sournois et l'hypocrite.

— Clotilde!...

— Oui l'hypocrite! répéta l'actrice exaspérée; si tu avais été franc avec moi, tu m'aurais dit : — voilà! il faut que je fasse une fin, séparons-nous. On se serait quitté bons amis; mais non, tu m'as tout caché, comme on ferait à une femme légitime! tu as voulu me garder jusqu'au jour des noces pour te

faire alors un mérite de me sacrifier! c'était avantageux... et commode! on gardait la maîtresse en attendant la femme; il n'y avait que moi qui pouvais y perdre.

— Je ne vois pas bien ce que vous y avez perdu, ma chère, dit de Luxeuil, en effleurant de l'œil les derniers cadeaux offerts par lui à Clotilde.

Celle-ci comprit sans doute son regard, car, s'élançant d'un bond vers l'une des étagères qu'il avait désignées, elle y saisit les objets précieux qui s'y trouvaient étalés, et les brisa à terre.

Les convives poussèrent une exclamatiou de surprise.

— Que faites-vous? s'écria Marquier, qui voulut l'arrêter.

— Je lui rends ce qu'il ma donné, dit-elle, en faisant rouler aux pieds d'Arthur un nécessaire en cristal taillé... Ah! je n'ai rien

perdu !... attendez, attendez !... ce n'est pas tout ! il y a encore ces vases de la console.... paff... et ces statuettes... paff ! paff ! et ce cabaret ! ah ! un nouveau cabaret !...

— Arrêtez ! cria Marquier, les deux bras en avant, il a coûté trois mille francs...

— Paff ! paff ! paff ! interrompit Clotilde, en lançant la cafetière, puis le sucrier, puis le pot à crême, puis le plateau avec toutes les tasses.

De Luxeuil qui avait d'abord voulu s'opposer à cet excès d'emportement finit par perdre patience.

— C'est une furie, dit-il en cherchant son chapeau pour sortir.

Mais dans ce moment les cris poussés par la mère Beauclerc devinrent plus perçants. Toujours debout à la porte, qu'elle essayait en vain de franchir? elle tendait les bras aux jeunes gens en répétant :

— Retenez-la, elle va tout briser. Seigneur Dieu! il y a de quoi nous ruiner..... Lolo..... Lolo... Mais tu veux donc nous mettre à la mendicité, malheureuse! faut-il qu'elle soit folle de ce vaurien!...

Ces derniers mots frappèrent Arthur comme il allait ouvrir la seconde porte; il s'arrêta involontairement et retourna la tête vers l'actrice.

Celle-ci ne trouvant plus rien à briser, venait de s'arrêter, mais les mouvements violents auxquels elle s'était abandonnée avaient fait glisser sa robe à demi délacée. Debout dans l'angle le plus obscur du salon, les épaules inondées de ses longs cheveux bruns, la tête haute, un pied en avant, la poitrine nue et haletante, elle était d'une beauté si originale et si souveraine, que de Luxeuil en fut comme ébloui. Il fit un pas vers elle, regarda ces débris qui jonchaient le parquet et

dans lesquels un mot de la mère Beauclerc venait de lui montrer des témoignages d'amour, reporta les yeux sur la jeune femme dont les formes hardies se détachaient des draperies rouges de la fenêtre, et, fasciné pour ainsi dire par cette contemplation, il rejeta son chapeau sur un fauteuil.

— Après tout, je suis aussi déraisonnable qu'elle de m'emporter, murmura-t-il, quand d'un mot je puis tout expliquer.

Et se tournant vers les invités :

— Pardon, Messieurs, de cette scène d'intérieur, continua-t-il avec une gaîté forcée, c'est un divertissement splendide et non prévu, mais dont la continuation pourrait devenir ruineuse. Veuillez passer au petit salon, et nous aurons tout-à l'heure le plaisir de vous réjoindre.

Les jeunes gens se retirèrent.

De Luxeuil s'approcha alors de Clotilde,

dont la première colère était apaisée et qui venait de se jeter sur un divan.

— Tu es bien heureuse d'être si jolie, dit-il en effleurant d'un baiser son cou nu. L'actrice se retira de côté et lui ordonna de la laisser, mais d'un accent plus adouci. La spontanéité de l'exclamation d'Arthur l'avait évidemment flattée ; malheureusement la mère Beauclerc, qui venait de réussir à entrer en ouvrant les deux battants, voulut s'entremettre.

— Oui, qu'elle est jolie, reprit-elle aigrement, plus jolie que votre future épouse et que n'importe quelle autre ! On n'a qu'à ramasser toutes les belles femmes de Paris et qu'à les amener pour voir, Lolo ne les craint pas.

— Il paraît que ce n'est pas l'avis de Monsieur, fit observer Clotilde sans regarder de Luxeuil.

— Pardonnez-moi, ma chère, reprit celui-ci, en voulant l'entourer d'un de ses bras.

— Et c'est pour cela qu'il veut me quitter, continua la jeune femme ironiquement et en se dégageant.

— Qu'est-ce qui parle de te quitter? reprit Arthur tranquillement.

—*Parbleur!* pour le deviner, on n'a pas besoin d'avoir inventé la vapeur, s'écria la mère Beauclerc, puisque Monsieur se marie.

— Et si je me mariais précisément dans son intérêt? dit de Luxeuil.

L'actrice qui avait jusqu'alors détourné la tête, le regarda.

— Dans mon intérêt, reprit-elle; ah! par exemple! il est un peu fort de café, celui-là! se marier dans l'intérêt de sa maîtresse! il faut que Monsieur me croie plus bête qu'une danseuse!

— Je crois seulement que tu ne connais

rien à mes affaires, reprit Arthur ; tu aimes le luxe, n'est-ce pas, tu tiens à ton équipage, à tes domestiques, à ton mobilier... quand tu ne les brises pas?

— Cette bêtise! dit Clotilde en haussant les épaules, certainement que j'y tiens.

— Eh bien ! ma chère, moi je tiens, de mon côté, à ce que tu aies tout à souhait. Jusqu'à présent, j'y ai réussi ; mais aujourd'hui mes ressources sont épuisées.

— Est-ce vrai? dit vivement l'actrice en le regardant.

— Quand je te le disais! s'écria la mère ; j'en étais sûre. On m'avait averti qu'il allait tomber dans la débine.

— Eh bien ! on s'est trompé, ma chère madame Beauclerc, reprit Arthur d'un ton ironiquement hautain ; il n'y a à tomber dans la débine, selon votre élégante expression, que les gens d'une certaine classe. Nous autres,

nous avons toujours quelque moyen de relever nos affaires.

— Et le mariage en question est un de ces moyens! demanda Clotilde qui commençait à écouter avec intérêt.

— Précisément, ma belle : le ciel m'a donné une cousine embellie d'environ cinquante mille livres de rente.

— Cinquante mille livres! interrompit madame Beauclerc émerveillée...

— Avec une fortune au moins égale en perspective. Vous comprenez qu'il eût fallu être plus maladroit qu'un ministre constitutionnel pour laisser un autre profiter de l'occasion. J'ai donc pris date, et, dans peu de temps, j'espère, nous entrerons en possession de notre modeste million.

— Sapristi! il fallait donc parler, dit la mère avec enthousiasme ; si c'est comme ça,

je n'ai rien à dire, et je déclare, jeune homme, que je vous rends mon estime.

— Bien bonne ! répondit Arthur en s'inclinant ; mais si j'ai gardé le silence, c'est qu'il s'agissait seulement d'une négociation d'argent, et que je n'ai pas l'habitude d'ennuyer Clotilde de mes affaires. Maintenant j'espère qu'elle comprend ma position et qu'elle ne m'en veut plus.

— Non, répliqua la grosse femme elle ne peut pas vous en vouloir puisqu'elle doit profiter de la dot. Tu comprends bien la chose, Lolo ? En définitive, il avait raison lorsqu'il disait qu'il se mariait dans ton intérêt.

— Alors, moi, j'en serai pour ma porcelaine, dit l'actrice, à qui le temps de cette explication avait suffi pour passer de la colère à la gaîté. En voilà-t-il un sacage ; oh ! regardez donc maman, il y aurait de quoi remplir la hotte d'un chiffonnier.

Madame Beauclerc regarda Arthur.

— Une vraie brebis du bon Dieu, dit-elle en désignant sa fille de l'œil ; ça n'a pas plus de fiel qu'un poulet. Elle mettrait le feu à Paris pour un oui ou pour un non, et à peine le verrait-elle flamber qu'elle apporterait de l'eau pour l'éteindre. Je me flatte que vous êtes bien tombé, *mon gendre*, et que vous devez un fameux cierge à votre patron.

— Ainsi, c'est fini ? dit de Luxeuil, qui avait enveloppé Clotilde dans ses bras et la couvrait de baisers.

— Eh bien ! oui, reprit-elle en répondant assez faiblement à ses caresses ; mais laisse-moi, il faut que je m'habille.

— Tu es si belle ainsi.

— Et les autres qui attendent là-bas ! ils doivent mourir de faim.

— C'est vrai, il faut les rejoindre et faire servir.

— Dans un instant je serai prête.

A ces mots elle se pencha, appuya un baiser sur les lèvres d'Arthur, puis s'échappa, suivie de sa mère.

Celle-ci retrouva chez elle Marc, à qui elle raconta en détail tout ce qui s'était passé et qui se retira désespéré.

Ce qu'il venait d'apprendre confirmait toutes ses préventions contre Arthur de Luxeuil; mais lui enlevait la seule chance de prévenir son mariage avec Honorine. Il ignorait d'ailleurs les sentiments de la jeune fille à l'égard de son cousin, et les moyens employés par ce dernier pour faire agréer sa recherche. Après avoir longtemps réfléchi à ce qu'il devait faire, il se décida à écrire deux lettres qu'il s'occupa de faire parvenir sur-le-champ.

III

Un complot de famille.

En descendant, le lendemain, à l'heure des visites, Honorine trouva au salon la marquise de Biezy, madame des Brotteaux, Arthur, Marquier et le docteur.

La conversation, sans suite comme d'habitude, passa de la politique aux bruits de ville. On parla de grands mariages, des débuts de l'Opéra et du nouveau prédicateur; mais, au

nom de ce dernier, M. Darcy, qui causait avec la marquise, se retourna.

—Ah! vous avez donc aussi entendu parler de cet homme-là? demanda-t-il.

— On en raconte des merveilles, fit observer madame des Brotteaux.

— C'est, dit-on, le genre de Bossuet, ajouta madame de Luxeuil.

— La *Gazette de France* le compare à monsieur de Frayssinous, acheva Marquier.

— Eh bien! ce sont autant de mensonges! reprit le docteur. Votre prédicateur n'est qu'un mauvais avocat de première instance plaidant pour la Trinité.

—Vous l'avez donc entendu?

— Je l'ai entendu.

Tout le monde fit un *ah!* de surprise.

— Est-ce bien possible! dit madame de Biezi en riant; vous êtes allé au sermon, docteur!

— Grâce à ce misérable Durosoir, reprit M. Darcy avec une indignation plaisante. Vous connaissez bien Durosoir?,..

— Le naturaliste?

— Oui, le meilleur athée de Paris, après moi; eh bien! c'est lui qui m'a conduit dans ce guêpier.

— Afin de voir si le prédicateur pourrait vous convertir?

— Au contraire, dans l'espoir que nous le verrions partager notre incrédulité!

— Comment cela?

— Durosoir le prétendait décidé à abjurer le catholicisme. Vous comprenez que ç'eût été une chose curieuse à voir qu'un prêtre quittant sa boutique d'eau bénite, et signifiant son terme au pape. Aussi je me suis laissé entraîner.

— Et le prédicateur a abjuré?

— Il a prêché trois heures sur la nécessité de la foi.

Il s'éleva un éclat de rire général.

— Cela vous paraît plaisant, reprit M. Darcy avec une mauvaise humeur qui redoubla la gaîté de son auditoire ; mais j'étais là, moi, écoutant forcément ce fileur de saintes phrases qui me promettait le paradis si je pouvais avoir de la foi gros seulement comme un grain de sénevé.

— Et vous l'avez refusé pour si peu! dit la marquise en riant.

— Parbleu! c'est de l'intolérance, docteur, ajouta Arthur ; entre gens qui vivent de nos faiblesses, on devrait mieux s'entendre. Le prédicateur vous passe la rhubarbe, *passez-lui le sénevé*.

— Non, reprit madame de Biezi avec une hardiesse incisive, la haine du docteur est moins aveugle que vous ne le croyez, c'est un

instinct de rivalité ; les médecins voudraient tuer l'âme, parce qu'ils sont les maîtres du corps. En supprimant l'Eglise, on donnerait le monde à la Faculté.

— Et j'ose dire que le monde n'aurait qu'à y gagner, reprit M. Darcy avec une vivacité qui fit sourire Honorine elle-même. Oui, à y gagner, répéta-t-il plus énergiquement, car nous serions une nécessité naturelle, au lieu du prêtre qui est une convention arbitraire. En donnant aux hommes les infirmités, la nature a fondé la légitimité des médecins.

— C'est cela ! interrompit Arthur, ils veulent être rois par la grâce de Dieu...

— Auquel ils ne croient pas, ajouta madame de Biezi.

— Mais, savez-vous bien que vous êtes un monstre d'impiété, docteur, dit madame de Luxeuil à demi-fâchée.

— En 93, il nous aurait toutes envoyées à la Conciergerie, ajouta la marquise.

— Est-ce vrai? s'écria madame des Brotteaux presque effrayée.

— C'est sûr, ma chère; ne voyez-vous pas que le docteur est un bâtard de Robespierre.

Le sourire de M. Darcy s'effaça subitement à ce nom.

— Ah! ne me parlez pas de ce misérable, madame la marquise, s'écria-t-il; c'est le seul homme de la Convention que j'abandonne à ses ennemis. On peut le justifier d'avoir voté la mort du roi, permis le massacre des prisons, égorgé les Girondins; mais il restera toujours une accusation dont rien ne pourra l'absoudre: *C'est lui qui nous a rendu l'Être suprême!!!*

La conclusion était si inattendue, qu'elle n'excita même pas le rire; tous les auditeurs se regardèrent.

— Parle-t-il sérieusement! demanda madame de Biezi, qui fixa les yeux sur le docteur avec curiosité.

— Très-sérieusement, Madame, répondit Darcy en prenant une attitude grave.

— Alors, il est fou, s'écria madame des Brotteaux, qui se recula par un mouvement instinctif.

— C'est-à-dire que c'est à ne plus le voir! ajouta la comtesse scandalisée.

— Et moi, reprit la marquise en riant, qui l'ai invité à venir demain dîner avec l'internonce.

— Quoi! cet Italien que j'ai rencontré hier chez vous? dit le médecin.

— N'est rien de moins qu'un cardinal.

Darcy frappa le bras de la causeuse sur laquelle il était assis.

— Eh bien! n'importe! reprit-il résolument, j'ai accepté et j'irai.

— Vous?

—Oui. Je suis bien aise de pouvoir dire, une fois dans ma vie, ma façon de penser devant un des familiers de sa sainteté... dût-il me faire brûler plus tard.

— Fanfaron ! interrompit la comtesse, vous savez bien que l'Eglise ne brûle personne.

—C'est vrai, fit observer Darcy, elle se contente de corrompre, en distribuant des recommandations, des places, de l'argent ! Quand on n'a pu devenir ni ingénieur, ni avocat, ni commis à cheval dans les droits-réunis, on se fait catholique, et les prêtres se chargent de vous avoir une dot.

— Eh bien ! que trouvez-vous de répréhensible ?

—Moi, rien, madame la marquise ; autrefois, pour convertir les incrédules on les brûlait ; aujourd'hui, on les marie ! C'est évidemment un adoucissement.

— Quant au mariage, le docteur a raison,

dit madame des Brotteaux ; le curé de Saint-Sulpice, que je connais, a toujours à sa disposition une douzaine d'héritières.

—Ah! vous me rappelez qu'il est venu me voir hier, reprit la marquise; savez-vous qui il m'a proposé de marier?

— Qui donc?

— Monsieur de Luxeuil.

— Moi! s'écria Arthur.

— Vous-même! il s'agissait d'une jeune et riche provinciale qui habite la Vendée, où elle se résigne à être une sainte en attendant mieux. Vous deviez aller faire sa connaissance, avec une recommandation de l'archevêché.

— Et qu'avez-vous répondu? demanda madame de Luxeuil.

— Mon Dieu! dit la marquise, en laissant son regard glisser sur Honorine, qui se tenait à quelques pas occupée d'une tapisserie, j'ai répondu que monsieur Arthur n'aimait point

les déplacements. et que, selon toute apparence, il attendrait le bonheur à domicile.

L'allusion était si claire qu'il y eut un mouvement parmi les auditeurs. Marquier rit d'un air approbatif, la comtesse parut inquiète et le docteur tourna les yeux vers Honorine.

Celle-ci ne comprit point d'abord, mais l'espèce d'attention curieuse dont elle était l'objet l'éclaira enfin; elle rougit, puis devint pâle.

La marquise, qui prenait plaisir à son trouble, se pencha vers elle.

— Eh bien! que faites-vous donc, ma petite, dit-elle avec intention, vous brouillez vos laines.

Honorine voulut répondre; les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres.

— Allons, soyez tranquille, je ne trahirai point votre secret, reprit madame de Biezi plus bas.

— Je n'ai point de secret, reprit la jeune fille.

— Alors, pourquoi rougir et trembler?

— Madame... je vous jure...

— Bien, bien, nous n'avons rien vu, nous ne savons rien! Mais ne vous défendez pas, ou nous serions obligés de deviner. Quant à monsieur Arthur, j'espère qu'il me pardonnera... Et vous, messieurs, je vous recommande le silence. Vous ne m'en voulez pas au moins, comtesse? Je serais désolée d'avoir commis *une inconvenance*.

Tout en parlant et en riant, elle s'était levée pour prendre congé; le docteur demanda la permission de la reconduire jusqu'à sa voiture, tandis que Marquier offrait le bras à madame des Brotteaux; de sorte qu'Honorine se trouva bientôt seule avec sa tante et son cousin.

Ces deux derniers échangèrent d'abord des

regards qui semblaient s'interroger et se répondre; il y eut comme un moment de délibération, puis ils parurent se décider. Arthur, qui se trouvait près de la porte, la referma sans affectation, pendant que madame de Luxeuil allait s'asseoir sur le divan placé vis-à-vis d'Honorine.

— J'avais toujours prévu ce qui vient d'arriver, dit-elle d'un ton chagrin, et j'aurais juré que la première indiscrétion viendrait de la marquise.

—Je suis véritablement désolé que ces allusions aient pu embarrasser à ce point ma cousine, ajouta Arthur avec contrainte.

— Cela prouve que les positions incertaines sont toujours fausses, reprit fermement la comtesse. Après ce qui vient de se passer, il est clair que vos soins pour votre cousine ont été remarqués par tout le monde, et que vous ne

pouvez les continuer plus long-temps sans les justifier.

—Vous savez que c'est mon plus cher désir, dit Arthur en s'approchant d'Honorine ; si j'ai gardé le silence jusqu'à ce moment, c'est que je voulais être connu de ma cousine et la mériter ; mais, à défaut de paroles, mes actions lui ont assez fait connaître ce que je sens. Je suis sûr qu'elle a compris mon amour; il me reste seulement à savoir si elle l'a accepté !...

En prononçant ces derniers mots, Arthur s'était approché de la jeune fille, et, posant un genou sur le tabouret placé devant elle, il voulut prendre une de ses mains. Honorine se recula par un mouvement involontaire.

—Allons, parlez sans crainte, chère enfant, reprit madame de Luxeuil, qui s'était penchée vers elle, ne désespérez pas ce pauvre garçon qui vous aime et que vous aimez.

— Moi ! bégaya Honorine stupéfaite.

—Vous, ma belle. Ne l'avez-vous point, depuis six mois, pour cavalier servant? Vous êtes faits l'un pour l'autre, chère petite; tout le monde l'a remarqué : rappelez-vous les regards et les sourires qui se sont tournés vers vous quand madame de Biezi nous a déconcertés par son allusion. Voyons, si cela vous coûte trop de répondre, donnez-lui au moins votre main.

En parlant ainsi d'une voix insinuante, madame de Luxeuil poussait doucement vers Arthur la jeune fille troublée.

Ce qui venait de se passer avait été si rapide, si inattendu, qu'Honorine s'était trouvée d'abord comme foudroyée : l'aveu de son cousin amené, et, pour ainsi dire, justifié par les suppositions de madame de Biezi, l'assurance de sa tante qui semblait ne pouvoir soupçonner

une hésitation, le manque de présence d'esprit qui est la suite d'un premier saisissement, tout la réduisit au silence ; elle avait entendu les déclarations d'Arthur et de madame de Luxeuil se succéder, sans trouver le moyen d'y répondre, et chaque retard lui rendait plus difficile de parler.

Cependant, arrivée à ce moment suprême où l'assistance de la comtesse allait lui arracher une sorte de consentement tacite, elle fit un effort désespéré, laissa tomber la tapisserie qu'elle tenait à la main, et se leva confuse.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, enfant, dit madame de Luxeuil, en cherchant à la retenir.

—Pardon, balbutia Honorine avec honte et prière, je ne savais pas .. je n'ai point voulu.. vous faire croire... oh ! pardonnez-moi, Madame... mais vous vous êtes trompée !

La comtesse fit un mouvement, et Arthur se redressa.

— Ma cousine refuse! s'écria-t-il avec une surprise irritée.

— C'est impossible! interrompit vivement madame de Luxeuil : sa réputation même ne lui permet plus de balancer. Pensez-vous donc, ma chère, que l'on puisse accepter impunément, pendant près d'une année, les soins d'un jeune homme, vivre avec lui dans une intimité familière, donner enfin à tout le monde la persuasion que vous venez d'entendre exprimer par la marquise? Votre conduite a été un engagement pris devant le public, et, à moins que mon fils n'ait mérité de déchoir dans votre estime...

— Oh! je ne dis pas cela, interrompit la jeune fille, qui sentait redoubler son embarras; mais j'avais cru... que le titre de parent...

justifiait... ces soins... et qu'il suffisait de les payer de mon amitié!

— Eh? qui vous demande autre chose, ma chère? s'écria la comtesse, vous voyez bien que vous l'avouez vous-même? Vous avez de l'amitié pour Arthur.

—Sans doute... Madame.

— Que voulez-vous de plus, alors? Une passion? Songez donc, ma belle, qu'il ne s'agit pas de roman, il s'agit de mariage.

—Mais... Madame, essaya Honorine.

La comtesse l'attira à ses côtés.

—Écoutez-moi, petite, dit-elle en reprenant le ton riant, j'ai plus d'expérience que vous, n'est-ce pas? Je sais ce qu'il vous faut, laissez-vous conduire... en fille soumise.... et acceptez le bonheur de confiance. Allons, c'est entendu, n'est-il pas vrai, demain je m'occuperai avec Arthur de la corbeille?...

—Madame, s'écria Honorine, qui sentait sa

confusion et sa douleur tourner aux larmes. Oh ! j'aurais voulu que mon silence pût être compris sans offenser personne... de grâce, ne me pressez point davantage..., et surtout, pardonnez-moi, car... je ne puis...

Ce dernier mot avait été murmuré presque à l'oreille de la comtesse, sur l'épaule de laquelle Honorine venait de cacher son visage, mais la mère d'Arthur se redressa brusquement. Tous ses traits avaient pris une expression de désappointement.

—Vous ne pouvez ! s'écria-t-elle, et quel est l'obstacle ? Qui vous retient ? Pourquoi ce changement injurieux ? voyons, Mademoiselle, donnez au moins une raison. Vous ne répondez pas, vous n'en avez donc aucune et à une résolution arrêtée, nécessaire, vous ne pouvez opposer qu'un caprice ! N'espérez pas m'y faire céder, je n'aurai point la responsabilité de vos actes sans en avoir la

direction, et ce mariage aura lieu parce qu'il le faut... et que je le veux !

Honorine releva la tête vivement. Jusqu'alors elle s'était sentie enveloppée dans les caresses et les prières de madame de Luxeuil ; énervée, pour ainsi dire, par son insidieuse tendresse, elle n'avait point trouvé la force de la repousser et de rendre un coup pour une caresse ; mais la menace brisa subitement ces liens de timidité. Elle tressaillit sous l'aiguillon ; ses larmes s'arrêtèrent, et elle osa soutenir le regard de sa tante.

— Je sais ce que je dois de respect aux volontés de madame la comtesse, dit-elle avec fermeté; mais elle ne peut désirer que je m'engage sans prudence, et mon choix volontaire met à couvert sa responsabilité : quelles que soient les conséquences de ce choix, je les subirai sans plainte.

— Et moi, je ne les permettrai pas, s'écria

madame de Luxeuil, à qui cette résistance avait enlevé tout sang-froid et toute présence d'esprit. Ah! mon indulgence vous a enhardie, vous espérez que je souffrirai patiemment votre révolte et votre ingratitude?

— Madame!

— Vous vous trompez, mademoiselle, je saurai vous forcer à obéir ou à m'avouer la véritable cause de ce refus...

—Ne la demandez pas à ma cousine, interrompit Arthur, qui avait écouté jusqu'alors ce débat avec un mélange d'impatience et de dépit; un pareil aveu lui coûterait trop sans doute!

— Vous avez donc compris le motif?.... demanda la comtesse.

— J'ai compris, continua Arthur dont le regard restait appuyé sur la jeune fille, que j'avais à combattre, dans l'esprit de ma cousine, quelque comparaison défavorable...

—Quoi! s'écria madame de Luxeuil, elle en aimerait un autre?

Honorine voulut faire un geste de protestation, mais elle ne l'acheva pas. L'image de Marcel venait de traverser sa pensée, et elle sentit tout-à-coup pourquoi le projet de madame de Luxeuil l'avait si douloureusement saisie. Les paroles de son cousin l'éclairaient sur ce qu'elle ne s'était point encore avoué à elle-même.

Cette espèce de révélation la troubla. Elle ne put soutenir le regard d'Arthur, rougit et baissa la tête sans répondre.

—Vous voyez que j'ai deviné juste! reprit celui-ci, avec un emportement amer et en se tournant vers la comtesse: si l'on me repousse, c'est parce qu'un autre est mieux accueilli; c'est pour lui que nous avons dû subir un refus aussi inattendu qu'injurieux! Mais qu'on ne pense pas que je m'y résigne. Non; on a

laissé grandir mes espérances, on les a encouragées par tout ce qui peut donner confiance, on les a rendues publiques, et maintenant on voudrait les tromper au profit d'un autre! Je n'accepterai point cette humiliation. Si on peut me désespérer, on ne pourra du moins me faire ni méprisable, ni ridicule; je jure sur l'honneur que celui que l'on me préfère aura à me rendre compte de mes projets détruits, et que la place restera entière à un seul.

A ces mots, Arthur ouvrit brusquement la porte du salon et disparut.

Soit qu'elle voulut l'apaiser ou se concerter avec lui, madame de Luxeuil allait courir sur ses pas, lorsqu'on annonça M. le marquis de Chanteaux. Elle laissa échapper d'abord un geste de contrariété, puis, se ravisant, elle ordonna de le faire entrer dans son boudoir, et sortit pour le rejoindre.

III

La Révélation.

A la menace d'Arthur, la pensée d'Honorine s'était reportée d'un bond vers Marcel. Bien qu'aucune des paroles de son cousin n'eût témoigné qu'il soupçonnât celui-ci, les craintes de la jeune fille devancèrent le danger. Elle comprit qu'en définitive la lutte ne pouvait s'ouvrir que là où était la rivalité, et que, tôt ou tard, de Luxeuil et de Gausson se trouveraient en présence.

Son esprit n'osa aller plus loin! la seule idée de cette rencontre lui donnait le vertige. Elle courut s'enfermer dans sa chambre où la solitude et le silence excitèrent encore ses inquiétudes. Elle se reprochait de n'avoir pas retenu Arthur, de n'avoir rien fait pour le dissuader. Elle se représentait déjà, avec la vivacité d'une imagination effrayée, toutes les conséquences du débat qui allait s'engager; elle se maudissait elle-même d'y donner lieu; elle se demandait, avec d'indicibles angoisses ce qu'elle devait faire. Enfin, comme il lui arrivait toujours dans ses agitations extrêmes, elle courut au portrait de la baronne pour lui demander conseil et protection.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la tendresse de la jeune fille pour sa mère s'était traduite par une sorte d'adoration superstitieuse envers l'image qui la lui rappelait. Elle s'était habituée à lui adresser ses confidences et ses

prières, comme autrefois à l'image de Marie qui ornait sa cellule de pensionnaire. Debout, devant le portrait, le cœur gonflé, les yeux humides, les mains jointes, elle regardait ces traits souriants avec une angoisse suppliante.

— Que faire, murmurait-elle, inspirez-moi, ma mère... aidez-moi !... Comment prévenir une lutte?... Mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard... Si mon cousin avait soupçonné..... S'il était parti..... Si Marcel et lui...

Un coup de pistolet l'interrompit.

Elle se détourna en poussant un cri. Au même instant Justine entra.

— Mademoiselle a eu peur, dit-elle en souriant.

— Qu'y a-t-il, que se passe-t-il? demanda Honorine palpitante.

— Rien, Mademoiselle ; c'est M. de Luxeuil qui tire dans le jardin.

La jeune fille courut à la fenêtre et aperçut, en effet, une légère fumée qui s'élevait à travers les arbres dépouillés. Presque au même instant un second coup se fit entendre. Elle recula en frissonnant.

— Mon Dieu! il n'y a aucun danger, fit observer Justine; Mademoiselle sait bien que M. Arthur a fait disposer la grande allée pour le tir et qu'il s'y exerce souvent.

— Il est seul? demanda Honorine.

— Oui, Mademoiselle; j'ai su qu'il allait tirer parce que je l'ai entendu tout à l'heure demander ses pistolets au valet de chambre, en disant qu'il voulait se refaire la main.

Honorine pâlit.

— C'est dommage que Mademoiselle ne puisse pas voir d'ici, continua Justine, qui s'était approchée de la fenêtre, elle prendrait plaisir à admirer l'adresse de Monsieur. Il atteint le but à chaque coup.

— Vous l'avez donc vu? demanda la jeune fille anxieuse.

Oh! bien des fois, Mademoiselle. Surtout quand il amenait ses amis, MM. de Rovoy, d'Alpoda, Marquier, de Gausson ; mais aucun d'eux ne pouvait lutter avec lui. M. de Rovoy tirait trop bas, M. de Gausson trop haut, et quant à M. Marquier, il lui arrivait toujours quelque accident... Mais le bruit de ces coups de pistolets a l'air de faire mal à Mademoiselle.

— Il est vrai, dit Honorine qui tressaillait à chaque explosion et que les confidences de la femme de chambre achevaient d'épouvanter.

— Je vais prier Monsieur de cesser, reprit celle-ci, en faisant un mouvement pour sortir.

— Non, interrompit la jeune fille, je craindrais qu'il ne trouvât étrange...

— De faire une chose agréable à Mademoiselle?... Ah! M. Arthur sera trop heureux. Mademoiselle ne se doute pas combien il lui est dévoué. Je vais l'avertir tout de suite...

— C'est inutile, il ne tire plus.

La femme de chambre se pencha au balcon.

— C'est vrai, dit-elle, voilà Pierre qui rapporte les armes. Je me doutais bien, du reste, que Monsieur ne continuerait pas longtemps; car il avait ordonné d'atteler le tilbury.

— Il va donc sortir?

— Écoutez.

Le roulement d'une voiture sur le pavé de la cour venait d'ébranler légèrement les vitrages. Honorine courut à la fenêtre opposée et aperçut le tilbury, conduit par son cousin, qui franchissait la porte cochère et disparaissait dans le faubourg.

L'idée qu'il se rendait chez de Gausson la frappa comme un trait. Surexcitée par la série

d'émotions qui venaient de l'assaillir, elle en était arrivée à ce moment où un dernier choc jette l'âme hors de toute réserve et rend une plus longue incertitude impossible. Elle se tourna brusquement vers Justine et s'écria qu'elle voulait parler à madame de Luxeuil. La femme de chambre sortit et revint au bout de quelques minutes, avec la comtesse elle-même. Celle-ci fit signe à Justine de se retirer et se trouva seule avec sa nièce.

En demandant à voir madame de Luxeuil, Honorine avait obéi à un élan irréfléchi de douleur et d'épouvante. Elle avait voulu conjurer, à tout prix, le danger qui semblait menacer Marcel ; mais à l'aspect de la comtesse, elle se sentit subitement glacée et demeura à à la même place, sans voix et sans mouvement.

Madame de Luxeuil l'observa un instant, , puis assit.

Il y avait dans ses manières quelque chose de solennel, de dur et de résolu. Elle attendit d'abord qu'Honorine prît la parole, mais voyant qu'elle continuait à garder le silence, elle dit enfin d'un accent bref :

— Quand vous m'avez fait demander, j'allais venir, Mademoiselle, car les derniers mots de mon fils, en vous quittant, annonçaient un projet qui m'a effrayée...

— Ah! c'est de ce projet que je voulais vous parler, Madame, interrompit Honorine précipitamment; il ne faut point qu'il s'accomplisse; vous vous opposerez!...

— Vous ne pouvez ignorer, Mademoiselle, répliqua froidement la comtesse, que l'autorité d'une femme, et surtout d'une mère, s'arrête toujours aux questions où les hommes ont placé leur honneur. Mes prières seraient inutiles et vous seule pouvez tout empêcher.

— Moi, Madame, et par quel moyen?

— En épargnant à Arthur l'outrage qui l'irrite et l'afflige. Je suppose que vous le pouvez encore, et que vous n'êtes point tellement engagée ailleurs qu'un autre ait désormais le droit de régler votre conduite.

— Je n'ai donné à personne un pareil droit, répliqua Honorine les yeux baissés.

— Alors, reprit vivement la comtesse, il s'agit seulement d'une de ces préférences de jeune fille qui sont notre roman à toutes, au sortir du couvent. Réfléchissez-y, Honorine, vous avez entre vos mains votre réputation, votre bonheur, deux existences peut-être!... Les sacrifierez-vous à une frivole fantaisie?

Madame de Luxeuil prononça ces derniers mots d'un accent plus doux, et, voyant que la jeune fille se taisait, elle crut devoir rappeler toutes les raisons qui rendaient son mariage avec Arthur indispensable pour tous deux.

Elle parla longtemps avec adresse et autorité; Honorine écoutait, appuyée à la fenêtre ouverte, les bras pendants, la tête baissée et dans une attitude d'abattement.

Tout-à-coup, un sifflement cadencé se fit entendre au-dessous du balcon.

La jeune fille redressa la tête! c'était l'appel autrefois employé au couvent par le vieux jardinier, et dont Marc était convenu pour avertissement.

Au même instant, une flèche de papier traversa l'air et vint tomber à ses pieds !

Elle se pencha précipitamment au balcon, un commissionnaire en veste de velours et la scie sur l'épaule franchissait le seuil de la grande porte.

La comtesse surprise s'était levée.

— Que signifient ce signal et ce papier? demanda-t-elle, en jetant un regard dans la cour déserte.

Au lieu de répondre, Honorine voulut relever la flèche ; mais sa tante la prévint.

— Vous savez sans doute ce que renferme cette missive? dit-elle en regardant sa nièce d'un air soupçonneux.

— Nullement... Madame... répliqua Honorine troublée.

La comtesse déroula la flèche et en retira un billet, artistement caché dans la spirale de papier.

— Une lettre! s'écria-t-elle.

— Une lettre répéta la jeune fille.

— Elle explique, sans doute, la cause de vos refus plus clairement que vous n'avez voulu le faire, ajouta madame de Luxeuil.

— Madame, je proteste que j'ignore ce que peut contenir ce billet.

— Alors vous me permettrez de vous en faire la lecture.

Et dépliant la lettre elle lut tout haut.

« Un grand danger vous menace !

« La première fois que je me suis fait connaître à vous, je n'ai pu que vous dire : — Prenez garde ! je ne savais pas encore l'intérêt qu'on pouvait avoir à vous faire des amitiés ; maintenant, je le connais ; on veut vous marier à votre cousin !

« Ce mariage est promis à ses... »

Ici madame de Luxeuil s'arrêta brusquement, elle parcourut rapidement des yeux le reste de la lettre, poussa deux ou trois exclamations d'étonnement d'abord, puis de colère et arriva enfin à la signature.

— Marc ! s'écria-t-elle. Quel est cet homme ! vous le connaissez donc ?

— Je le connais, dit Honorine, frappée de ce qu'elle venait d'entendre.

— Et quel droit a-t-il de vous écrire ? reprit impétueusement la comtesse ; qu'est-il enfin ?

répondez sur-le-champ, répondez Mademoiselle.

En parlant ainsi, elle s'était avancée vers sa nièce, l'œil étincelant, et froissant le billet de Marc ; mais la jeune fille soutint son regard avec une hardiesse presque calme. Étrange mystère de l'âme humaine qu'un seul encouragement retire de ses plus profonds abattements ! ce signal et cette lettre avaient suffi pour la relever. Elle n'était plus seule au monde ; elle se sentait soutenue ! Les quelques lignes qui avaient été lues venaient de lui faire entrevoir dans le mariage proposé une sorte de complot, et elle avait compris que cette révélation changerait sa position vis-à-vis de la comtesse et de son cousin ; de suppliante elle pouvait devenir accusatrice ! aussi, le courage lui revint-il subitement avec l'espoir.

— Madame la comtesse me permettra de

taire un secret qui n'est pas seulement le mien, dit-elle, d'un ton ferme.

— Ainsi, vous avouez, dit madame de Luxeuil surprise et irritée d'un changement aussi inattendu : il y a au dehors des gens que vous n'osez faire connaître et dont les conseils vous dirigent, en nous accusant! car cette lettre est une dénonciation infâme!

— Madame la comtesse ne m'a point permis d'en juger, fit observer Honorine.

— Ah! ne feignez point l'ignorance, s'écria la mère d'Arthur, ces mensonges ne sont point les premiers qui vous aient été écrits contre nous; avant la demande de mon fils, vous étiez déjà prévenue! Ne cherchez point à le cacher, Mademoiselle. On vous avait avertie d'être en garde contre nos projets, on les avait noircis, on vous avait présenté ce mariage comme une spéculation qui devait nous

enrichir. Pourquoi vous taire? avouez, avouez tout!

Emportée par la colère, la comtesse révélait ainsi à la jeune fille, sans s'en apercevoir, le contenu de la lettre de Marc; Honorine leva les yeux avec une certaine surprise.

— Jusqu'à ce moment j'avais ignoré ces accusations, dit-elle, en regardant madame de Luxeuil, et vous êtes, Madame, la première à m'éclairer.

— Vous éclairer, répéta la comtesse exaspérée de la fermeté de la jeune fille et de sa propre maladresse, c'est-à-dire que vous acceptez pour vraies ces calomnies? votre titre de riche héritière vous paraît un droit suffisant à tous les orgueils!

— C'est la seconde fois que Madame la comtesse parle de cette richesse à laquelle je n'avais jamais pensé, interrompit vivement Honorine; mais puisque je l'ai obtenue du ha-

sard, elle reconnaîtra, sans doute, qu'une telle faveur ne peut rien diminuer à ma liberté et que je reste maîtresse d'en jouir seule ou de choisir celui qui doit la partager.

Madame de Luxeuil recula d'un pas.

— Ah ! vous le prenez ainsi, dit-elle, la voix tremblante ; vous déclarez enfin votre volonté? A la bonne heure! J'aime mieux la révolte que la dissimulation, vous demandez la guerre, vous l'aurez !...

— Je ne l'ai point cherchée, Madame, fit observer Honorine avec douceur ; il n'y a eu, dans mes paroles, ni provocation, ni menace ; j'ai seulement réclamé mes droits...

— Tes droits! interrompit la comtesse avec explosion ; malheureuse ! mais tu n'en as aucun !

— Comment s'écria Honorine stupéfaite.

— J'ai gardé le silence aussi longtemps que je l'ai pu, continua madame de Luxeuil ; ma

pitié et ma folle affection m'ont retenue ; mais tant d'ingratitude mérite enfin un châtiment. Tu veux nous résister, tu parles de droits ! Eh bien ! écoute et ne t'en prends qu'à toi-même de ce que tu vas savoir, car tu l'auras voulu !.. La position dont tu jouis, la fortune qui te rend fière, le nom que tu portes... tout cela est un vol !

— Grand Dieu ! que voulez-vous dire !

— Tu n'es pas la fille du général Louis !

Honorine recula jusqu'au portrait de la baronne.

— Non, continua madame de Luxeuil avec un acharnement haineux ; et si le général eût vécu, tu croupirais maintenant au fond d'un hospice de mendiants, car il savait la vérité !

— La vérité! répéta Honorine éperdue; et de qui donc suis-je la fille, Madame?

— De l'amant de ta mère.

— Ah! vous mentez! cria l'orpheline, en se redressant pâle et les yeux indignés.

Un éclair traversa les traits de la comtesse : elle retira brusquement un papier caché dans son corsage et fit un pas vers sa nièce.

— Voilez ce portrait, dit-elle les dents serrées; voilez-le, qu'il ne puisse nous voir, ni nous entendre, et, puisqu'il vous faut des preuves, lisez!...

Elle avait tendu le papier à la jeune fille qui le prit, en frissonnant, et l'ouvrit.

—Connaissez-vous cette écriture? demanda madame de Luxeuil.

— C'est celle de ma mère, répliqua Honorine saisie.

— Lisez.

La jeune fille reporta les yeux sur le billet qui ne contenait que quelques mots et lut machinalement ce qui suit :

« Mon ami,

« Le général a tout découvert ; il sait qu'Honorine n'est point sa fille ! Venez, si vous voulez nous sauver toutes deux ! »

Ces trois lignes étaient adressées *à M. le duc de Saint-Alofe !*

Honorine les lut une seconde fois sans pouvoir en croire ses yeux, puis regarda la comtesse d'un air égaré ! La force de la surprise et de l'émotion lui avait ôté la parole.

— Ainsi ce n'est pas moi qui ai menti, reprit madame de Luxeuil en désignant la lettre par un geste d'ironie poignante ; non, ce n'est pas moi, mais celle qui a usurpé un nom qu'elle n'a point le droit de porter, une fortune qui est à nous !... Car comprends-tu enfin, malheureuse abandonnée, que tout ce qui fait ton orgueil est un prêt dû à ma pitié ; que toi qui parles de liberté de choix, tu serais repoussée

de tous si je le voulais; que pour te rejeter dans la honte et la misère, je n'aurais qu'à dire un mot?

— Ah! vous ne le direz pas! s'écria Honorine, arrachée à sa torpeur par cette menace.

— Je le dirai puisqu'on m'y a forcée, continua madame de Luxeuil; ce mariage, je l'ai sollicité avec prière : je vous ai avertie qu'il y allait du bonheur de mon fils, de son repos, de sa vie peut-être; vous n'avez rien écouté, eh bien! moi aussi, je serai implacable. Puisque vous avez parlé de droits, je ferai valoir les miens, et j'irai redemander l'héritage qu'on nous a dérobé, cette lettre à la main...

— Non! cria Honorine, en courant éperdue à la comtesse, dont elle s'efforça de saisir les mains; oh! non, vous ne vous vengerez pas si cruellement, Madame... Pour moi, je ne demande rien; mais pour ma mère, Madame, grâce pour la mémoire de ma mère.

— Et pourquoi montrerais-je plus de dévoûment à cette mémoire que sa fille n'en montre elle-même, fit observer madame de Luxeuil ; n'est-ce point sa fille qui m'a forcée à cette révélation honteuse ? Pour l'éviter j'avais formé un projet qui confondait ses intérêts avec ceux de mon fils ; je voulais justifier par l'alliance une position usurpée, faire que celle qui n'a point droit de se dire ma nièce devînt légitimement ma fille... Elle a repoussé ma demande... Elle a douté de mes intentions... elle m'a insultée !

La comtesse s'interrompit : soit qu'elle eût jugé nécessaire de feindre la sensibilité, soit que la longueur de ce débat eût ébranlé ses nerfs et qu'elle cédât à une émotion physique involontaire, sa voix, d'abord entrecoupée, s'éteignit, et quelques larmes mouillèrent ses paupières.

Cet attendrissement inattendu brisa ce qui

restait de force à Honorine. Atteinte par cette contagion des larmes dont il est si difficile de se défendre, et succombant à tant d'épreuves successives, elle se laissa glisser aux pieds de madame de Luxeuil, pencha le front sur ses deux mains qu'elle avait saisie, et lui dit en sanglotant :

— Que l'honneur de ma mère soit sauvé, Madame, et puis.... faites de moi ce que vous voudrez !

V

Dès le lendemain madame de Luxeuil écrivit à la mère Louis et à M. le conseiller de Vercy, tuteur d'Honorine, pour demander leur autorisation; mais sûre que celle-ci ne pouvait être refusée, elle annonça d'avance le mariage à tous les amis de la famille.

De Gausson en demeura foudroyé; les autres avaient pu, en se méprenant sur l'inti-

mité établie entre Arthur et sa cousine, présager depuis longtemps ce mariage ; mais lui, il connaissait trop bien Honorine pour qu'il lui fût possible de le craindre. Depuis une année qu'il étudiait cette nature délicate et tendre, il avait pu comprendre quel abîme la séparait de son cousin.

Son dernier entretien lui avait d'ailleurs persuadé que son amour était compris et accepté. Aussi hésita-t-il à croire, jusqu'au moment où la nouvelle lui fut confirmée par de Luxeuil.

Ce dernier, dont les soupçons s'étaient portés naturellement sur Marcel, lors du premier refus d'Honorine, voulut éclaircir ses doutes en lui parlant longuement de ce mariage; mais de Gausson écouta tout sans exprimer ni surprise, ni trouble apparent. L'expérience du monde l'avait accoutumé à ces épreuves, qui font de nos salons un champ de bataille où le

courage est dans l'impassibilité. Comprimant donc la violènce de sa douleur, il ne songea plus qu'à voir Honorine afin de s'expliquer avec elle.

L'union annoncée était trop inattendue pour qu'il n'y soupçonnât pas quelque surprise ou quelque piège ; mais la difficulté était d'arriver jusqu'à la jeune fille. Dans nos mœurs, pleines de contraintes et de fausses apparences, l'usage a établi une séparation presque absolue entre ceux qui auraient le plus besoin de se voir, de s'étudier, de se connaître. C'est seulement à la dérobée, et par rencontre, que le jeune homme et la jeune fille peuvent échanger librement leurs pensées. Hors ces hasards inespérés, tous deux ne doivent se voir qu'à travers la famille, espèce de voile placé entre leurs âmes, comme on en place ailleurs entre leurs yeux.

De Gausson essaya vainement de parvenir

jusqu'à Honorine : il la trouva toujours surveillée, entourée. Madame de Luxeuil avait redoublé de précautions et la quittait à peine. Vingt fois Marcel fut sur le point de s'adresser ouvertement à la jeune fille pour demander à l'entretenir seule un instant, et toujours le joug de l'usage le retint.

Aucune promesse ne lui avait été faite d'ailleurs ; il ne pouvait même se recommander d'un aveu reçu ! Son amour et celui d'Honorine, visibles pour tous deux, n'étaient point sortis de ce premier crépuscule qui donne tant de charme à la passion naissante; ses droits pouvaient être sentis mais non formulés. Une lettre eût été impuissante à les traduire ; pour les faire valoir, il fallait toute l'indépendance d'un long épanchement.

Marcel continua à en chercher l'occasion, mais les jours se succédèrent sans la lui offrir. Le moment du mariage approchait ; il com-

prit enfin que l'heure d'une explication était passée ! dans tous les cas, inutile peut-être, elle devenait inopportune et impossible après un si long retard.

La jeune fille, du reste, semblait elle-même la fuir. Tremblante à l'aspect de Marcel, elle évitait de le regarder, de lui parler. Celui-ci finit par croire qu'il s'était trompé. Il se dit que tout ce qui avait eu lieu était un de ces jeux de cœur dont la plupart des jeunes filles s'amusent quelques jours, essais de romans sans portée et sans suite auxquels elles renoncent, en même temps qu'aux longues correspondances et aux amies du couvent.

Cette pensée fut un trait aigu qui s'enfonça au plus profond de son âme; ne pouvant en supporter la douleur, il résolut d'y échapper par la fuite. Avant de partir, il voulut seulement voir Honorine une dernière fois.

Il la trouva en compagnie de sa tante et de

madame des Brotteaux ; Arthur, Marquier et de Cillar causaient à l'autre bout du salon.

Au moment où on l'annonça, madame des Brotteaux s'écria avec plus de vivacité que d'habitude.

— Ah ! tant mieux ; nous allons prendre M. de Gausson pour juge !

Honorine, qui avait tressailli au nom de Marcel, voulut la retenir ; mais elle continua :

— Non, non, je veux qu'il donne son avis, lui qui vous connaît bien et qui est de vos amis ; venez monsieur Marcel, venez.

Le jeune homme s'approcha en demandant de quoi il s'agissait.

— C'est une grave question, dit la comtesse en riant, et pour la décider, nous avons besoin de toutes vos lumières.

— Ne l'influencez pas ! reprit Hortense, il

faut qu'il donne son opinion franchement. Il s'agit de la corbeille de noces.

Les lèvres de Marcel se serrèrent, et sa main pressa convulsivement les bords du chapeau qu'il tenait ; mais sa voix resta ferme pour demander quelle était la difficulté à juger.

— Faites-moi d'abord le plaisir de regarder cette chère petite, dit madame des Brotteaux, qui se retourna vers Honorine.

Le regard de Marcel suivit la direction indiquée, et rencontra celui de la jeune fille, qui rougit, s'efforça de sourire, puis baissa les yeux avec une affreuse palpitation de cœur.

— Vous la voyez, reprit madame des Brotteaux, eh bien ! maintenant, dites-nous quelle est la couleur qui lui sied davantage, le rose ou le bleu ?

— En vérité, Madame, dit de Gausson avec effort, vous présumez trop de mon observation ou de mon goût ; je craindrais que mon

avis ne détruisît la bonne opinion que vous voulez bien en avoir.

— C'est une défaite, répondit Hortense avec insistance, je veux savoir quelle est la couleur que vous préférez voir à Honorine.

— La couleur que je préfère, répéta lentement de Gausson, en jetant vers la jeune fille un regard ému.

— Précisément ; est-ce le rose ?

— Non, Madame.

— Alors c'est le bleu ! s'écria-t-elle en se tournant triomphante vers madame de Luxeuil ; vous le voyez, chère comtesse, il est de mon avis.

— Oui, reprit de Gausson, dont les yeux s'étaient pour ainsi dire oubliés sur Honorine; c'était la couleur que Mademoiselle portait la première fois que je la vis... chez la prieure...

Bien que ces mots eussent été prononcés sans intention apparente, il y avait, dans le

timbre de la voix, une nuance qui n'échappa point à la jeune fille. C'était à la fois de la tristesse, de l'amour et du reproche. Elle sentit son cœur défaillir.

Madame de Luxeuil avait également paru frappée, non de l'accent de Marcel, mais de ses paroles.

— Vous aviez vu ma nièce avant son arrivée à Paris? demanda-t-elle.

— En passant en Touraine, Madame, il y a douze ans,

— Douze ans!... Ah! vous étiez des enfants alors, reprit la comtesse soulagée; je m'étonne seulement qu'Honorine ne m'ait jamais parlé de cette rencontre.

— C'était une circonstance peu importante dans la vie de Mademoiselle, fit observer de Gausson, avec une légère nuance d'amertume.

— Mon Dieu! qu'est-ce qui se souvient de

douze ans, dit madame des Brotteaux, qui avait repris sa nonchalance; mais M. de Gausson a une mémoire miraculeuse. Croiriez-vous qu'il reconnaissait tous les villages, lorsque, pour nous rendre aux bains de mer, nous avons traversé la Normandie?

— J'y ai été élevé, répondit de Gausson; je l'ai vingt fois parcourue en tous sens...

— Et vous avez voulu nous la faire également parcourir, interrompit madame des Brotteaux. Oh! si vous saviez quelles promenades, comtesse! Figurez-vous des dunes exposées au soleil et au vent, des chemins horribles... où l'on est obligé d'aller à pied! J'ai cru en mourir.

— M. de Gausson vante pourtant la beauté de son pays, objecta madame de Luxeuil.

— Laissez-donc, je voudrais le voir forcé d'y habiter.

— Votre souhait va s'accomplir, Madame,

dit Marcel, car je pars dans quelques jours pour la Normandie.

— Vous! répétèrent à la fois la comtesse et madame des Brotteaux.

— Je venais vous faire ma visite d'adieux.

Honorine eut peine à retenir un cri. Le souvenir précédemment réveillé par de Gausson l'avait déjà ébranlée, mais cette brusque annonce de départ acheva de briser son courage. L'idée qu'elle ne verrait plus Marcel et qu'il allait partir malheureux, irrité, imposa silence à tout le reste. L'exaltation de devoûment qui l'avait jusqu'alors étourdie, fit place au désespoir, puis à la résolution de se justifier en avouant tout à de Gausson.

Un nouvel incident vint traverser cette tentation.

Pendant l'entretien que nous venons de rapporter, Arthur et les visiteurs réunis à l'autre extrémité du salon, avaient continué,

de leur côté, une conversaton qui était devenue de plus en plus animée. Marquier en semblait le héros, et, à la multiplicité de ses gestes et de ses affirmations, il était facile de deviner qu'il avait à vaincre l'incrédulité d'une partie de ses auditeurs.

— Quand je vous répète que je le tiens du caissier! s'écria-t-il enfin; qu'il a reçu les deux cents mille francs; qu'il les a comptés!....

— Qu'y a-t-il donc, demanda madame de Luxeuil, étonnée de la chaleur du banquier.

— Ah! pardieu! il faut raconter la chose à ces dames, s'écria de Cillart en riant; voyons, Marquier, recommencez pour elles votre roman.

— Je soutiens que c'est une histoire, répliqua celui-ci, et j'offre au capitaine de parier cent louis.

— N'acceptez pas! interrompit Arthur;

s'il veut parier, c'est qu'il est sûr de gagner.

— Mais de quoi s'agit-il enfin? reprit la comtesse.

— Mon Dieu! d'une folie de philanthrope, reprit Marquier, madame la comtesse doit avoir entendu parler de l'auteur de *l'Avenir dévoilé*?

Madame de Luxeuil jeta un regard rapide du côté d'Honorine.

— Qui est-ce qui ne connaît pas ce vieux rêveur? reprit de Cillart, en haussant les épaules; il envoyait autrefois ses livres gratuitement à tout le monde, moi-même j'en ai reçu.

— Avec l'épigraphe latine invariable : *Omnis omnibus*.

— Oui; on lui en avait fait un sobriquet, et les petits journaux ne l'appelaient que le duc *omnis omnibus*.

— Adoptons le nom, dit vivement madame de Luxeuil, je n'en veux pas d'autre.

— Va pour *omnis omnibus,* reprit Marquier en riant ; voici ce que je racontais de lui à ces Messieurs.

A l'époque où le duc était encore riche, il avait pour ami M. de Lannaut, le père des banquiers actuels, qui était aussi dans les affaires. Il paraît même que le bonhomme goûtait les idées du duc, et qu'il rêvait, comme lui, le bonheur du genre humain !... Ils ont toujours eu quelque chose de détraqué dans cette famille....

— Enfin, demanda madame Luxeuil, qui semblait mal à l'aise et impatientée du récit de Marquier.

— Enfin, continua celui-ci, à force de s'occuper des affaires de la société, le père Lannaut laissa les siennes se déranger, de sorte qu'un beau jour il se trouva avec un passif

qui dépassait son actif de près de cent mille écus! Le bonhomme eut beau se retourner, faire argent de tout, la faillite était inévitable. Alors, ne sachant plus où trouver du secours, ruiné, déshonoré, il perdit la tête et prit la fuite. Il avait déjà rejoint le Hâvre où il allait s'embarquer, quand il reçut une lettre de son caissier, qui lui apprenait que tous les billets présentés avaient été payés.

— Payés! s'écria Honorine, qui, distraite d'abord, avait fini par écouter malgé elle et par s'intéresser.

— Intégralement! ajouta Marquier, et cela par un inconnu.

Toutes les femmes poussèrent une exclamation.

— Voilà où nous tournons au conte de fée, dit de Cillart.

— Pas du tout, reprit Marquier, car le soi-disant inconnu n'était autre que le duc *omnis*

omnibus, qui de retour d'un petit voyage, avait appris, du caissier lui-même, la fuite de Lannaut, et s'était immédiatement dépouillé de tout ce qu'il avait de fonds disponibles chez son notaire.

— Mais vous passez le plus merveilleux! s'écria Cillart; c'est que vôtre duc avait exigé le secret de la part du caissier, et que ledit Lannaut est mort sans savoir à qui il devait ces deux cents mille francs.

— Mais il ne les devait pas! s'écria Marquier; je vous ai déjà dit qu'il n'y avait eu ni acte ni reçu.

— Eh bien! je déclare, moi, reprit le garde-du-corps, que je ne puis croire à une pareille folie.

— Vous avez tort, dit sérieusement de Gausson; j'ai connu le notaire entre les mains duquel les fonds furent remis, et je sa-

vais, depuis longtemps, tous les détails de cette affaire.

— Me croirez-vous, maintenant ? demanda Marquier en se tournant vers de Cillart.

Celui-ci plia les épaules.

— Alors, je n'ai qu'un mot à répondre, dit-il, c'est qu'*omnis omnibus* était un échappé de Charenton.

— Le malheureux ! fit observer madame des Brotteaux, perdre deux cents mille francs !

— Encore s'il eût demandé un reçu, ajouta Marquier.

— Mon Dieu ! sa vie est pleine de traits semblables, reprit madame de Luxeuil avec le désir évident de mettre fin à cette conversation ; il serait plus généreux de ne point les rappeler et d'imiter le charitable silence de M. de Gausson.

—Je voudrais pouvoir accepter l'approbation

de madame la comtesse, dit celui-ci, en s'inclinant avec gravité; mais je ne l'ai point méritée, et si je garde le silence, c'est que loin de pouvoir m'associer aux anathèmes dont le duc est l'objet, je ne pourrais exprimer pour lui que de l'admiration.

L'étonnement parut général.

— Quoi! s'écria de Cillart, même pour le cadeau des deux cents mille francs?

— Pour lui surtout, reprit Marcel en s'animant, car ce que M. Marquier ne vous a point dit, c'est que l'homme sauvé par le duc était un de nos industriels les plus ingénieux et les plus hardis; que sa ruine arrêtait vingt tentatives dont la réussite pouvait enrichir le pays; qu'elle réduisait à la misère plusieurs centaines de famille; que la prévenir enfin, n'était pas seulement un acte d'ami, mais de bon citoyen. Il fallait aussi ajouter que le duc ne fit un mystère de sa généreuse assistance

que parce qu'il savait M. Lannaut capable de la refuser et de préférer, dans son découragement, une ruine immédiate à des obligations qu'il eût craint de ne pouvoir remplir.

— C'est avec des raisonnements pareils que ce pauvre duc a mangé un million! dit Marquier en ricanant.

— Et qu'il a fini par l'hôpital, ajouta de Cillart.

— Tandis que les fils Lannaut ont équipage et qu'ils se moquent, comme tout le monde, d'*omnis omnibus*, acheva Arthur.

— Voyez-vous, mon cher de Gausson, reprit le garde-du-corps, tant que le monde restera ce qu'il est, le dévoûment sera l'orgueil des niais.

—Non, dit Marcel avec une fermeté calme, ce sera la vertu des courageux! Un jour viendra, je l'espère, où les sociétés plus intelligentes n'auront pas besoin du sacrifice de

quelques-uns pour le salut du plus grand nombre et où le bonheur de chacun aidera au bonheur de tous; mais d'ici-là, c'est aux généreux à accepter l'abnégation, à s'oublier pour les autres, *à nourrir le monde de leur âme et de leur sang*.

— Et le monde une fois nourri, se moquera d'eux, objecta Marquier.

— Peut-être, continua Marcel; mais pour celui qui s'est imposé une tâche, qu'importe l'approbation? Le dévoûment est un martyre; il se fortifie de ses souffrances, il s'encourage de son abandon, il tire ses joies et ses récompenses de lui-même. Tout perd son charme à la longue; les passions s'attiédissent, les ambitions trompent, les espérances fatiguent; mais rien ne peut enlever cette douce saveur que laisse le souvenir du bien accompli. Quiconque se dévoue doit accepter la douleur, l'injustice, le dédain, car c'est de ces fleurs

amères que se compose le miel qui adoucit les souffrances de la vieillesse !...

De Gausson s'était laissé emporter, sans y prendre garde, à l'expression de ses pensées les plus intimes; les sourires de Marquier, d'Arthur et du garde-du-corps le rappelèrent tout-à-coup au souvenir du lieu et de l'auditoire; il rougit un peu, s'interrompit brusquement et se leva.

Mais ses paroles avaient frappé Honorine. Prête à regretter le sacrifice qu'elle faisait à la mémoire de sa mère, elle y avait trouvé une sorte d'à-propos qui la saisit. Il lui sembla que cet encouragement au dévoûment dans la bouche de Marcel avait quelque chose de plus éloquent que dans aucune autre; que c'était enfin un avertissement providentiel auquel il ne lui était point permis de résister !

Cette sensation fut si complète et si vive

que son projet de tout confier au jeune homme fut à l'instant abandonné, et qu'elle revint avec une sorte d'enthousiasme passionné à l'idée du sacrifice silencieux.

Aussi, lorsque de Gausson s'approcha d'elle, afin de prendre congé, réunit-elle tout ce qui lui restait de forces pour le recevoir d'un air tranquille.

Marcel prit sa main, la porta à ses lèvres et prononça le mot d'adieu avec une expression de désespoir étouffé! Elle sentit un frisson glacé parcourir ses veines; mais ses lèvres répétèrent adieu avec une sorte de froideur machinale.

Ce fut seulement lorsque le jeune homme s'éloigna que ses forces l'abandonnèrent. Elle porta les deux mains à son cœur qui se brisait, se laissa retomber sur son fauteuil, sans pensée et sans mouvement.

Ce trouble, qui n'avait échappé ni à la com-

tesse ni à son fils, confirma leurs soupçons. Aussi, bien que le départ de M. Marcel de Gausson semblât devoir les rassurer, résolurent-ils de redoubler de surveillance.

La lettre jetée par la fenêtre d'Honorine, et interceptée par la comtesse, était toujours restée pour eux un inexplicable mystère. Quel était ce protecteur caché qui, sous le nom de Marc, veillait sur la jeune fille. Cette dernière eût pu le leur dire, mais madame de Luxeuil craignait, avec raison, qu'une nouvelle explication n'amenât de nouveaux débats, et, par suite, quelque changement dans les résolutions d'Honorine?

L'autorisation demandée à la grand'mère Louis était arrivée, il ne restait plus à recevoir que celle du tuteur, M. de Vercy, dont le silence commençait à étonner de Luxeuil et sa mère ; mais ils apprirent enfin la cause de ce retard.

Partageant la répugnance de tous les provinciaux à se servir de la poste, le conseiller avait confié sa lettre à un substitut de la cour d'Angers qui se rendait à Paris et qui avait voulu l'apporter lui-même. Cette réponse renfermait une autorisation régulière pour la publication du mariage avec un modèle de contrat; elle annonçait, en outre, l'arrivée de M. de Vercy, appelé à Paris pour une affaire personnelle.

Cette nouvelle inquiéta Arthur et madame de Luxeuil. Ils interrogèrent adroitement le substitut sur les intentions que pouvait avoir exprimé M. de Vercy, et sur l'affaire qui l'obligeait à quitter Angers, mais celui-ci ne put leur donner aucun éclaircissement. Il leur parla seulement d'une seconde lettre confiée par le conseiller, et qu'il chercha dans son portefeuille. Elle était adressée :

A Monsieur Marc,

Garçon de Bureau,

Rue des Morts, nº 16.

A ce nom de Marc, la mère et le fils échangèrent un coup-d'œil.

— J'espère au moins que vous ne porterez pas cette lettre à domicile? fit observer madame de Luxeuil.

— Pardonnez-moi, madame la comtesse, dit le substitut : M. de Vercy m'a bien prié de la remettre en mains propres.

La comtesse se récria.

— Mais il n'y a point songé, dit-elle, c'est hors ville.

— J'ai été, en effet, un peu effrayé en cherchant hier la rue des Morts sur un plan de Paris, avoua le substitut.

— Sans compter que vous pourrez y aller dix fois avant de rencontrer cet homme.

— Ne suffirait-il pas de jeter la lettre à la poste? demanda Arthur.

Le substitut objecta la crainte d'une erreur d'adresse ou d'un changement de domicile.

— Eh bien! donnez-la moi, reprit madame de Luxeuil, je la ferai porter.

— Mille grâces, madame la comtesse; mais je n'oserais abuser à ce point...

— Donnez, vous dis-je, j'enverrai mon chasseur, et il retournera plusieurs fois au besoin. Que Monsieur vienne dîner avec nous après-demain, je pourrai lui apprendre le résultat de ses recherches.

Le substitut se confondit en remerciements, et se retira enfin ravi de l'amabilité de la comtesse.

A peine fut-il parti, qu'Arthur courut fermer la porte, tandis que sa mère ouvrait la lettre de M. de Vercy.

C'était une réponse à celle qui avait été

écrite par Marc, au sortir de chez madame Beauclerc, et dans laquelle il dénonçait les véritables motifs d'Arthur, en recherchant la main de sa cousine. Le conseiller, sans rien croire ni rien contester, déclarait qu'il serait à Paris vers la fin du mois pour un placement de fonds et des remboursements, et qu'il demanderait alors des éclaircissements plus détaillés.

La mère et le fils comprirent en même temps que, s'ils ne prévenaient les révélations de ce Marc, tout était perdu. A quelque prix que ce fût, ils devaient donc le gagner, l'effrayer ou le tromper. Mais pour savoir lequel de ces moyens tenter, il fallait avant tout connaître l'homme auquel on avait affaire.

Comme ils cherchaient les moyens d'y parvenir sans se compromettre, on annonça à de Luxeuil que M. Hartmann, le maquignon, demandait à lui parler.

Ce fut un trait de lumière ! Il ordonna de le faire monter à son appartement, demanda la lettre à sa mère, et lui déclara qu'ils auraient tous les renseignements dès le lendemain.

Il trouva l'Allemand qui l'attendait dans son cabinet debout et le chapeau à la main. Malgré sa grosse cravate de laine rouge, remontant jusqu'au-dessus des oreilles, sa barbe épaisse qui lui cachait les deux tiers du visage, et la capote de castorine blanchâtre sous laquelle sa maigreur se trouvait déguisée, nos lecteurs eussent facilement reconnu, dans le prétendu Hartmann, le juif alsacien dont nous avons donné, au commencement de notre récit, le signalement détaillé. C'était bien lui, en effet, mais dans une meilleure position que nous ne l'avons vu d'abord.

Le hasard s'était plu à le favoriser : rencontré par un compatriote qui cherchait pré-

cisément un *second* pour son industrie, il était d'abord entré à son service, et, quelques mois après, la mort de son patron lui avait permis de continuer les affaires pour son propre compte. Quant à la nature de ces affaires, elle était singulièrement obscure. Bien qu'il s'instituât maquignon, M. Hartmann ne vendait point de chevaux, mais il connaissait tous les cochers de grande maison, tous les jockeys, tous les valets d'écurie. Nul ne savait mieux que lui procurer le placement d'une bête tarée, créer une généalogie à un coureur vulgaire, assurer le gain d'un pari en corrompant les jockeys, ou en énervant, par quelque drogue, le cheval redouté. Ses relations étendues lui permettaient de joindre à cette spécialité quelques industries accessoires qui ne laissaient pas que d'avoir aussi leurs profits. Il pouvait, au besoin, faire parvenir une lettre jusqu'au fond de l'hôtel le mieux fermé, don-

ner des renseignements sur les habitudes des maîtres, procurer un logement de *passade*, loué sous son nom dans quelque maison à double issue, où l'on pouvait venir sans éveiller les soupçons, grâce à une affiche de dentiste ou de couturière. Il se chargeait enfin des emprunts sur gage ou de la fabrication de lettres anonymes destinées à servir les haines et les rivalités.

Cette université avait fait de Moser l'agent préféré de ce que la fashion avait de plus méprisable. C'était lui qui mettait en contact toutes les mauvaises passions, associait les vices et mariait les lâchetés.

Arthur l'avait employé plus d'une fois et avec profit ; aussi ne balança-t-il pas à s'adresser à lui pour prendre des renseignements sur Marc.

Le juif comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait ; il demanda la lettre adressée au

garçon de bureau, afin qu'elle lui servît d'introduction, et partit en promettant de faire diligence.

Mais au moment où il atteignait l'extrémité du faubourg Saint-Honoré, et où il allait tourner vers la Madeleine, il se trouva en face d'un homme en costume militaire qui à sa vue s'arrête tout court: c'était Jacques le Parisien.

Tous deux s'étaient séparés peu après l'aventure de la *forge des Buttes*, et ils ne s'étaient point revus depuis.

Jacques entraîna l'Alsacien chez un marchand de vin du faubourg et monta avec lui à l'entresol, dans un cabinet séparé, afin de pouvoir causer plus librement.

VI

Une Fête dans un grenier.

Cinq jours après la rencontre du Parisien et de Moser, ce dernier ne s'était point encore présenté chez Marc, qui attendait, avec une inexprimable impatience, la réponse de M. de Vercy. Craignant qu'elle n'arrivât en son absence, il avait même prétexté une indisposition pour ne point quitter la maison, en recommandant à M. Brousmiche de lui appor-

ter sur-le-champ les lettres qui pourraient arriver à son adresse.

Cependant, ce jour-là, une autre préoccupation semblait avoir momentanément remplacé ses inquiétudes. Sorti plusieurs fois le matin, il venait de rentrer suivi d'un commissionnaire chargé, et il avait trouvé à la porte de la loge, Françoise, avec laquelle il échangea un signe d'intelligence, et qui remonta rapidement sur ses pas. M. Brousmiche luimême, ne tarda pas à les suivre, portant une vieille théière bleue à bec ébréché et trois tasses dépareillées avec lesquelles il gagna les mansardes.

Il était évident que quelque chose d'extraordinaire se passait dans le grenier du vieux Michel. On y entendait des pas qui se pressaient, des voix parlant vivement et des rires tantôt éclatants, tantôt étouffés.

L'absence du vieillard pouvait seule expli-

quer ces bruits inaccoutumés. Françoise, qui avait été forcée de sortir dès le matin, l'avait en effet prié de veiller à son logement, où l'on devait se présenter pour quelques réparations; et, trop heureux de pouvoir rendre à sa voisine ce léger service, M. Michel avait apporté chez elle ses papiers et s'était établi devant la grande table de la jeune fleuriste.

Il y était depuis plusieurs heures quand celle-ci rentra rouge, haletante, et les yeux brillants de gaîté.

— Ah! mon pauvre M. Michel, vous aurez cru que je vous avais oublié? s'écria-t-elle; comme vous avez dû vous ennuyer ici, tout seul!

— La solitude m'est familière, dit le vieillard qui, à la vue de la jeune fille, avait déposé sa plume; j'étais d'ailleurs occupé.

— Encore à vos vilains chiffres, fit observer la jeune fille, en jetant les yeux sur les *états* à colonnes rouges et noires que son vieux

voisin achevait; mon Dieu! comment avez-vous pu vous accoutumer à un pareil travail, vous qui détestez les calculs?

— Ne savez-vous pas qu'il faut accepter ici-bas, non la tâche que l'on aime et que l'on sait remplir, mais celle que le hasard vous impose? dit le vieux voisin, avec une triste douceur; ces chiffres me font vivre : c'est un impôt que la faim prélève sur mes goûts et sur ma liberté. Quand je l'ai payé, je puis redevenir moi-même. En consacrant le jour entier à ce travail machinal et stérile, il me reste le soir pour la pensée. Je donne dix heures aux besoins de mon estomac et deux heures à ceux de mon âme. Combien d'autres sont moins heureux?

— C'est vrai, reprit la grisette; mais pour aujourd'hui, monsieur Michel, en voilà assez. Vous n'avez pas déjeuné, d'ailleurs.

— En effet, il doit être plus tard que

d'habitude, si j'en juge par mon appétit.

— Vous avez appétit! Ah! tant mieux; donnez ces papiers, mon bon monsieur Michel, et remontons bien vite; j'ai tout préparé chez vous.

Elle avait pris les *états* et monta rapidement, suivie de M. Michel. Arrivée au logement de ce dernier, elle frappa en disant :

— C'est nous!

Et s'effaça de côté, pour laisser entrer le vieillard.

Celui-ci, étonné, franchit le seuil; mais à peine eut-il fait un pas en avant, qu'il s'arrêta stupéfait.

Il ne reconnaissait plus son grenier.

Les fentes du toit, qui laissaient autrefois paraître les tuiles, avaient été garnies de nattes proprement clouées; des rideaux de mousseline, à franges bariolées, ornaient l'étroite

fenêtre, et un poêle de faïence tout allumé, derrière lequel apparaissait une petite provision de houille et de bois flotté, occupait un des angles. Enfin, sur une table dressée au milieu de la mansarde et garnie d'une nappe bien blanche, étaient servis plusieurs plats recouverts d'assiettes, au milieu desquels se dressait la cafetière ébréchée de M. Brousmiche. Ce dernier se tenait lui-même debout à quelques pas, le sourire sur les lèvres et son bonnet de soie à la main, tandis qu'un peu plus loin, Marc, appuyé au vieux fauteuil d'ébène, regardait alternativement M. Michel et Françoise.

En voyant la surprise de son vieux voisin, la grisette n'avait pu retenir une exclamation de joie.

— Il ne se doutait de rien! s'écria-t-elle, en battant des mains comme une enfant, il ne se doutait de rien. Oh! la bonne plaisanterie;

mais vous ne devinez donc pas, monsieur Michel ?... Ce sont vos étrennes!

— Mes étrennes! répéta le vieillard, en la regardant; quoi c'est aujourd'hui...

— Le premier de l'an! Vous ne le saviez pas! Oh! tant mieux. Mais ne trouvez-vous pas que nous avons bien employé notre temps? Voyez donc, il ne vous viendra plus de vent par le toit; il y a des nattes par tout; c'est M. Marc qui les a posées; car M. Marc est pour sa part dans tout ceci; et M. Brousmiche aussi. Mais parlez donc, mon bon monsieur Michel, vous avez l'air tout drôle! Dites au moins que vous êtes content.

Le vieillard tendit la main à la jeune fille, puis à Marc, puis à Brousmiche et une larme vint se suspendre à ses cils blanchis.

La jeune fille et le petit bossu ne purent voir cette émotion sans la partager.

— Allons, allons, ce que nous avons fait...

ne vaut pas... tant de remercîments, dit Françoise d'une voix que l'attendrissement faisait trembler; M. Marc avait des économies... et moi aussi... en faisant bourse commune nous avons pu acheter les nattes d'abord et ensuite le poêle... car il n'est pas neuf le poêle, monsieur Michel, c'est une occasion, nous l'avons eu pour rien... et quant au bois, c'est M. Brousmiche qui a donné une partie de sa provision...

— J'en avais trop, interrompit vivement le bossu; foi d'homme, c'est un service que me rend monsieur Michel. Ça m'empêchera de chauffer la loge, comme je faisais toujours, à la température du Sénégal. Madame Berton, la femme de ménage du pharmacien, m'a dit qu'il n'y avait rien de plus malsain pour Lolo et pour Fanfan.

— Ne cherchez donc pas à vous justifier, père Brousmiche, dit Marc, qui voyait que

les explications augmentaient l'émotion du vieillard, nous avons fait à M. Michel une politesse de voisin, comme on en a le droit le premier janvier ; voilà ! Seulement, je le préviens que nous nous sommes invités à déjeuner avec lui, et s'il le permet, nous ne laisserons pas les plats refroidir davantage.

— Vous avez raison, mon ami, dit M. Michel avec un sourire au milieu duquel tremblaient encore des larmes. L'expression manque toujours à la reconnaissance sincère; pour les dons faits avec le cœur, le meilleur remercîment est d'en jouir. Aussi, ne craignez pas que j'affecte des regrets ou de l'humiliation. Vous avez voulu donner quelque aisance à un pauvre vieillard qui ne peut vous récompenser qu'avec sa joie, eh bien ! soyez satisfaits, mes amis : il est heureux.

M. Michel se mit alors à parcourir son grenier transformé, à tout regarder en détail, à

tout essayer avec l'empressement et les cris émerveillés d'un enfant. Il ouvrit et ferma les rideaux, s'assura que la brise ne pouvait traverser les nattes qui tapissaient le toit, s'arrêta devant le poêle, dont le ronflement annonçait l'activité, vint à la table, où les plats découverts par Françoise commençaient à répandre leur fumet appétissant; puis, son examen achevé, il le recommença avec le même plaisir.

La jeune fille riait, sautait et chantait de joie.

— Allons, c'est assez, monsieur Michel, dit-elle cependant, au bout de quelque temps; vous reprendrez votre inventaire plus tard. Vite à table, car j'ai mille choses à faire après le déjeuner... D'abord il faut que je récrive à Charles.

— Comment, ne viendra-t-il pas vous souhaiter une heureuse année? demanda le vieux

voisin, en s'asseyant dans le fauteuil que Marc lui avait avancé.

— Il est venu il y a trois jours, dit la jeune fille, qui prit également place à table avec le garçon de bureau et Brousmiche; il m'a même apporté mes étrennes... Une livre de dragées fines ! vous en goûterez au dessert... Mais j'ai fait hier une rencontre qui pourra peut-être bien le servir.

— Quelle rencontre ?

— Ah ! c'est à l'*Hôtel des Étrangers*, vous savez, rue Richelieu. Madame Ouvrard m'avait commandé des fleurs pour les jardinières du salon, et en les lui apportant, j'ai rencontré, au parloir, un voyageur qui demandait l'adresse d'un monsieur Dufloc, qui s'occupe de banque à ce qu'il paraît ; mais il n'a pu le trouver dans l'Almanach du commerce. Vous le connaissez peut-être, vous, monsieur Marc.

— Non, répondit le garçon de bureau.

— Ni moi ; mais madame Ouvrard qui, en venant un soir, pour me faire une commande, a vu Charles chez moi, et à qui j'ai été obligée de dire qui il était, ce qu'il faisait... et que nous étions mariés... Madame Ouvrard s'est tout rappelé sur l'instant ; elle a répondu que *mon mari* était commis chez un banquier, et qu'il pourrait peut-être donner l'adresse de M. Dufloc.

— Et l'étranger vous a prié de la lui demander ?

— Oh! pas seulement cela ! il m'a beaucoup interrogé sur Charles, il a voulu savoir où il travaillait, ce qu'il gagnait, et il a fini par me dire qu'il désirait le voir, qu'il pourrait peut-être le charger d'une affaire qui lui rapporterait beaucoup d'argent. Vous comprenez que j'ai écrit tout de suite à Charles, mais il ne m'a pas répondu, et c'est pourquoi je vais lui adresser une seconde lettre...

— Mille excuses, mademoiselle Françoise, interrompit Brousmiche en dressant la tête; mais il me semble entendre quelqu'un dans l'escalier... J'ai confié le cordon à madame Berton, et j'ai peur que par manque d'habitude elle laisse monter du public peu délicat... Vous m'excuserez si je vérifie par mes yeux.

Tout en parlant, le bossu avait gagné la porte qu'il ouvrit.

— Que demande Monsieur? dit-il, de l'entrée, en apercevant un homme en veste sur le palier inférieur.

— Monsieur Marc est donc sorti? dit l'inconnu qui montrait la chambre du garçon de bureau.

— Faites excuse, reprit le bossu, il a le plaisir d'être ici en société; et je vais avoir celui de l'avertir...

Mais le visiteur ne lui en donna pas le temps; il franchit l'escalier, repoussa hardi-

ment la porte entrebâillée et se trouva en face des convives.

— Il paraît que ça va mieux, dit-il gaîment, en portant la main à sa casquette.

— Tiens, le Furet! s'écria le garçon de bureau.

— A votre service, monsieur Marc, dit le nouveau venu qui, comme par habitude, promena autour de lui un regard rapide afin de prendre connaissance des lieux, je venais pour vous voir et vous la souhaiter bonne et heureuse.

— Merci, mon garçon, dit Marc en se levant et en allant au Furet; je te retourne le souhait.

— Trop honnête, monsieur Marc, j'étais aussi chargé par le patron de savoir si vous étiez moins souffrant!...

— Tu avais quelque chose à me dire de sa part? demanda le garçon de bureau plus bas.

— Non, dit le Furet, qui échangea avec lui un regard significatif; il n'y a rien de neuf, si ce n'est qu'on aurait besoin de vous au bureau pour trouver l'adresse.... d'un mauvais payeur.

— J'irai demain.

— Ça suffit, monsieur Marc, je vous souhaite bon appétit alors, ainsi qu'à la compagnie, bien du plaisir et à l'avantage...

Il allait regagner la porte où M. Brousmiche continuait à se tenir, lorsque Françoise s'entremit.

— Monsieur ne partira pas sans boire à notre santé, dit-elle en se levant pour chercher un verre, priez-le donc de rester un instant, monsieur Marc.

— C'est juste, reprit le garçon de bureau, avance ici Furet; c'est du bordeaux... et du bouché!

— Pardon excuse, dit le Furet, c'est que j'ai déjà déjeuné avec le gros Georges.

— N'importe, n'importe, insinua M. Brousmiche, qui, à l'invitation de Françoise avait refermé la porte ; le bordeaux est comme le lézard, c'est un ami de l'homme ! Aussi les anciens l'avaient appelé le lait des vieillards. Approchez, Monsieur, je vous en prie.

Le Furet céda, en s'excusant, prit le verre que Françoise lui offrait et s'approcha de la table.

M. Michel, qui était resté jusqu'alors étranger à la conversation, se leva la bouteille à la main pour lui verser à boire ; mais à sa vue, le Furet demeura le bras tendu, les yeux grand ouverts, et comme pétrifié par la surprise.

— Qu'as-tu donc ? demanda Marc.

— Ce que j'ai, répéta l'homme à la veste, dont les regards restaient attachés sur le vieil-

lard, c'est que... il me semble... oui... je ne me trompe pas... j'ai déjà vu monsieur.

— Moi, dit M. Michel en souriant, et quand cela ?

— Dans le temps que j'étais gardien à Vanvres.

M. Michel reposa la bouteille sur la table.

— Vous avez été gardien... s'écria-t-il ?

— A Vanvres, répéta Marc ; il n'y a là qu'une maison de fous...

— Monsieur avait le numéro 121, répliqua le Furet.

Le vieillard se laissa retomber sur son fauteuil. Françoise, Marc et le bossu demeurèrent stupéfaits.

— Vous ne vous étiez donc aperçu de rien ? reprit le Furet plus bas, en regardant M. Michel ; au fait, il a de bons moments ; c'est ce qui fait qu'on le surveillait moins et qu'il en a profité pour s'échapper.

— Quoi ! s'écria Françoise, en joignant les mains, il serait possible! M. Michel pourrait... M. Michel aurait été... Non, il faut que vous le preniez pour un autre.

— Il ne me prend point pour un autre, dit le vieillard avec amertume. Oui, mes amis, cette raison dont vous avez cru que je jouissais, la justice l'a déclarée absente! Celui que vous regardiez comme votre égal n'est qu'un fou échappé de sa loge et qu'un mot peut y ramener.

— Mais, comment cela a-t-il pu se faire? demanda Françoise anxieuse.

— Ah ! ce serait un long récit, chère enfant, dit M. Michel, il faudrait vous raconter l'histoire de toute ma vie.

— Si on la connaissait, on trouverait peut-être moyen de faire réparer l'erreur commise à l'égard de M. Michel, fit observer Marc.

Le vieillard secoua la tête.

— Il n'y a point eu d'erreur commise, dit-il tristement; aux yeux du monde dans lequel nous vivons, ce qui a été fait est bien fait! Mais votre bonté pour moi vous a donné droit de savoir qui je suis et ce que je suis. La confiance est la seule générosité que puissent faire les malheureux. Écoutez-moi donc et vous me jugerez ensuite.

Tous les convives reprirent leurs places; le Furet alla chercher une chaise dépaillée, sur laquelle il s'assit, et le vieillard commença.

V

M. Michel.

L'histoire que j'ai à vous raconter, dit-il, pourrait se résumer en quelques phrases, car elle ne renferme guère que des observations. La vie d'un philosophe n'est point celle d'un aventurier, et le drame pour lui est dans les idées bien plus que dans les incidents; mais j'ai promis de me faire connaître à vous, et, pour cela, j'ai besoin de dire

par quelle série de faits et d'inductions j'ai pu être conduit à devenir ce que je suis. Peut-être ces détails, qui ont tant d'intérêt à mes yeux, n'en auront-ils que médiocrement aux vôtres. Si je vous fatigue, songez qu'un vieillard ne peut repasser par les chemins qu'il a parcourus depuis trente années sans s'arrêter à certaines places. Cette revue du passé, que je commence à votre intention, je la prolongerai peut-être pour moi-même. Le flot des souvenirs m'emportera, et je pourrai oublier les auditeurs; mais les auditeurs sont des amis, ils se montreront indulgents.

— Dites qu'ils seront trop heureux de vous écouter, reprit Françoise, en remplissant le verre de son voisin et le plaçant à portée de sa main. Racontez à votre manière, allez mon bon monsieur Michel. On sait bien que des ignorants comme nous ne peuvent pas tout comprendre; mais ça fait toujours du bien de

se décharger le cœur. Il y a des instants, moi, où je dirais mes projets et mes chagrins à mes fausses fleurs ; faites de même et ne vous inquiétez de rien. Dès que ça vous intéresse, ça ne pourra pas manquer de nous faire plaisir.

Le veillard adressa à la grisette un sourire attendri et commença :

— Il est des destinées qui s'annoncent de loin, et que l'homme peut deviner dès son enfance ; dans la mienne, au contraire, tout a été imprévu. Né en 1774, d'une des familles les plus riches et les plus titrées de la Touraine, je fus élevé par ma mère qui était veuve, dans le château dont nous portions le nom, sans rien savoir des troubles qui commençaient à agiter la France, et préparaient la grande Révolution de 89. Uniquement appliquée aux œuvres de charité, ma mère vivait étrangère à tous les événements publics, et moi-même mes occupations les plus sérieuses

étaient la chasse ou les travaux de mon atelier de tourneur, établi dans une des salles du château. Pour récréations, j'avais les promenades à cheval et les visites aux fermiers; car la noblesse campagnarde de nos provinces ne vivait point à l'exemple de celle des villes, éloignée du peuple qui rendait en haine ce qu'on lui donnait en mépris ; loin de là, mêlés à nos paysans, nous les regardions comme une part de notre existence. C'étaient de vieux serviteurs dont les pères avaient connu nos pères, dont les fils avaient grandi avec nos fils; nous les connaissions tous par leurs noms, nous savions l'histoire de chacun d'eux ; nous étions leurs recours dans toute disgrâce, comme ils étaient notre appui dans tout besoin, et cet échange de services avait établi entre le noble et le vassal une solidarité qui les liait toujours d'habitude et souvent d'affection.

Cependant, lorsque la Révolution éclata,

ma mère, entraînée par l'exemple de la noblesse du voisinage qui passait à l'étranger, se décida à me faire partir pour l'Allemagne. En arrivant à Coblentz, j'y trouvai un de mes parents : c'était un cousin du même âge que moi, et qui, n'étant point encore chef de nom et d'armes, se faisait appeler alors le chevalier de Rieul. Il s'était lancé dans ces intrigues de cour par lesquelles l'émigration espérait arrêter l'expansion victorieuse de la République. Il me présenta aux chefs du parti royaliste, mais leurs projets et leurs prétentions me causèrent, dès le premier entretien, une surprise mêlée de répulsion. Élevé dans la pratique d'une égalité presque fraternelle, rien n'avait altéré la droiture de ma raison, et les hommes étaient restés pour moi des créatures diversement douées mais pétries du même limon. Les principes révolutionnaires contre lesquels mes compagnons s'indi-

gnaient, étaient précisément ceux que je retrouvais dans mon esprit, sans y avoir jamais pensé; je croyais ce qu'ils repoussaient, et je repoussais ce qu'ils voulaient défendre; évidemment le hasard m'avait mal guidé; je m'étais trompé de camp!

Je ne songeai donc qu'à regagner au plus tôt la France, et les événements ne tardèrent pas à m'y aider.

La Prusse et la Hollande s'étaient résignées à la paix après la bataille de Fleurus; le règne de la Terreur venait de cesser, le Directoire favorisait ouvertement la rentrée des proscrits; je me préparais à profiter, avec une partie de la noblesse, de cette clémence inespérée, lorsque j'appris la mort de ma mère! Cette affreuse nouvelle hâta mon départ. Je quittai précipitamment Vienne, suivi de mon cousin, et nous arrivâmes ensemble à Paris.

Le premier soin du chevalier fut de faire

effacer nos noms des listes d'émigrés, et de réclamer les biens de sa famille, qui, par un heureux hasard n'avaient point été vendus. Quant aux miens, ils étaient perdus sans retour. Les bois que nous possédions dans le Poitou avaient été abattus; les fermes de Bretagne morcelées et acquises par différents propriétaires; enfin, le domaine de la Brisaie acheté par un citoyen Michel sur lequel on ne put me donner de renseignements.

Mais en livrant à un autre le château de mes pères, la nation n'avait pu lui vendre mes souvenirs; ce sol qui ne m'appartenait plus n'en restait pas moins le théâtre de mon passé, et j'étais toujours sûr d'y trouver le coin de terre où ma mère reposait. Je ne pris donc aucune autre information, et je partis pour la Touraine.

Quand j'atteignis le bourg de Preuilly, auquel touchait la terre de la Brisaie, le jour

commençait déjà à tomber. Je traversai le village rapidement ; mais, arrivé aux dernières maisons, je m'arrêtai, le cœur oppressé d'une inexprimable angoisse. Je venais de parcourir un pays ravagé où je n'avais vu que futaies détruites, champs en friche et maisons incendiées ! Dans quel état allais-je trouver notre ancien domaine ? Le château existait-il encore, et, s'il existait, le nouveau propriétaire me permettrait-il d'y entrer ? Voulant m'éclairer à cet égard, je m'approchai d'une vieille femme qui filait près de sa porte, et je lui demandai la route du château.

— Tout droit devant vous ! répondit-elle, sans lever les yeux.

A cette réponse, mon cœur battit de joie.

— Et peut-on le visiter ? ajoutai-je.

— Pourquoi non ! répliqua la vieille.

— Alors M. Michel ne l'habite pas ?

— M. Michel? répéta-t-elle, en me regardant, que veut le citoyen à M. Michel?

— Je désirerais le voir et lui parler.

— Alors que le citoyen passe son chemin; ce n'est pas ici la porte du château.

Je m'éloignai surpris de la brusquerie de la vieille femme, et m'adressai, un peu plus loin, à un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui répondit avec un empressement jovial à mes premières questions; mais à peine eus-je prononcé le nom de M. Michel, que sa figure changea d'expression; il me regarda d'un air défiant, tourna les talons et disparut derrière la dernière maison du village.

Je demeurai encore plus étonné que la première fois, et ne sachant que penser de cette visible répugnance des vieillards et des enfants à parler du nouveau propriétaire de la Brisaie.

Cependant, je continuai ma route et j'arrivai devant la grande avenue.

Rien n'avait été changé. C'était la même barrière verte ombragée par deux tilleuls ; les mêmes poteaux ornés de lions de pierre ; la même allée de frênes au bout de laquelle s'élevait le château. Celui-ci m'apparut bientôt de plus près, éclairé par le soleil couchant. Tout y était dans le même état qu'au moment où je l'avais quitté. Le même pied de biche, incrusté d'acier, pendait à la chaîne de la cloche d'entrée; le même banc sur lequel s'asseyaient les vieillards, se dressait au-dessous. Je revoyais la petite porte par laquelle ma mère s'échappait, le matin, pour visiter les malades du voisinage, et je reconnaissais son seuil usé, sa serrure dépeinte par l'usage ! j'appuyai le doigt sur le ressort secret qui la faisait agir; la porte s'ouvrit et je me trouvai dans la cour !

Là tout était également à sa place : les vi-

gnes, soigneusement taillées, encadraient les fenêtres du rez-de-chaussée; les rosiers du Bengale, mêlés aux jasmins blancs, ombrageaient, comme autrefois, le grand puits; les mêmes caisses d'orangers étaient disposés le long du perron. Pas un brin d'herbe dans les allées sablées, pas une mousse sur les seuils! tout sentait l'habitation sans que rien annonçât le propriétaire nouveau.

Comme j'arrivais près du portail, un chien sortit de la niche de pierre; c'était Fingal, notre ancien gardien! il ne me reconnut point, sans doute, car ses aboiements attirèrent à la porte du pavillon d'entrée une jeune paysanne qui me demanda ce que je voulais.

Je fis quelques pas pour lui répondre; mais en m'apercevant de plus près, elle joignit les mains.

—Que Dieu nous aide! c'est le jeune maître! s'écria-t-elle épouvantée.

— Comment savez-vous? demandai-je, tout surpris.

— Oh! c'est lui! répéta la jeune fille sans me répondre et en regardant autour d'elle; Jésus! par où est-il venu?

Je lui appris que j'avais ouvert la petite porte.

— Et personne ne vous a vu? ajouta-t-elle.

— Personne.

— Entrez, alors, entrez vite. Quel malheur, mon Dieu! que le vieux père soit sorti.

Je l'avais suivie dans une pièce basse que je reconnus pour le logement du gardien Antoine. Je me rappelai alors tout-à-coup que ce dernier avait chez lui une petite fille, encore enfant lors de mon départ, et je me retournai vivement vers mon interlocutrice.

—Est-ce possible que vous soyez Mariette? m'écriai-je.

— Ah! vous n'avez donc pas oublié mon nom? monsieur Henri, dit-elle en souriant et rougissant à la fois.

Je courus à elle, je lui pris les deux mains et je la regardai en répétant:

— C'est Mariette!... Mariette qui m'apportait tous les dimanches du pain béni... Que j'asseyais sur mon cheval pour remonter l'avenue.... à qui ma mère apprenait à lire!...

Et tout ému à ces souvenirs, je l'embrassai avec autant de joie et de tendresse que si j'eusse trouvé une jeune sœur.

La pauvre fille se mit à pleurer.

—Ah! monsieur Henri est bien bon de se rappeler tout cela, dit-elle, quel bonheur que monsieur Henri soit revenu en bonne santé!

—Ainsi, vous n'avez point quitté le châ-

teau, repris-je; le père Antoine est toujours gardien?

— Toujours, monsieur Henri.

— Et vous êtes contents de votre nouveau maître, M. Michel?

Mariette tressaillit.

— Ne prononcez pas ce mot-là, dit-elle tout bas, vous surtout... On pourrait soupçonner...

— Quoi donc? demandai-je, subitement ramené au souvenir de ce qui m'était arrivé en traversant le village.

— Rien, rien, dit précipitamment la jeune fille; le mieux est de se taire... D'autant que voici quelqu'un, écoutez!

Fingal venait en effet d'aboyer; et, en regardant par la fenêtre, nous aperçûmes le père Antoine qui traversait la cour avec un homme vêtu d'un large pantalon et d'une carmagnole bleue.

— Seigneur! dit Mariette effrayée, c'est le

municipal ; il va vous arrêter s'il apprend qui vous êtes!

Mais il en était déjà instruit. Je m'étais heureusement muni, en quittant Paris, de toutes les pièces qui prouvaient ma radiation de la liste des émigrés. Je les présentai à l'agent de la commune, qui les trouva en règle et me complimenta sur mon heureux retour, en ajoutant que le château était justement vide pour le moment, et que je pourrais encore me regarder comme chez moi.

— M. Michel n'est donc point ici ? demandai-je.

— Il doit arriver... dans quelques jours, répliqua Antoine avec embarras.

— Mais, en attendant, le citoyen Henri pourra reprendre possession de son ancienne chambre, fit observer le municipal ; il la trouvera absolument telle qu'il l'a laissée.

— Est-ce vrai? m'écriai-je ; ah ! je veux la

voir alors ; et si Antoine pense, qu'en effet, je puisse attendre ici le retour de son nouveau maître?...

— Certainement, il n'y a pas d'empêchement, dit timidement le vieux gardien.

— Alors, je reste! m'écriai-je.

Et, sans rien écouter davantage, je m'élançai vers l'escalier, je franchis le corridor et j'arrivai à l'appartement de ma mère qui précédait le mien.

Je craindrais d'allonger ce récit outre mesure, mes amis, si je voulais vous dire tout ce que j'éprouvai dans cet instant et pendant les heures qui le suivirent. Pour comprendre de pareilles émotions, il faut avoir traversé l'exil et trouver, au retour, une de ces maisons vides où tous les souvenirs sont des regrets.

Antoine était retourné au village pour reprendre les papiers que j'avais dû confier au municipal; je m'étais enfermé, et je passai

une partie de la nuit à parcourir ces chambres désertes, où chaque place, chaque objet me parlait de ma mère! enfin, la fatigue l'emporta ; je m'endormis.

Il faisait jour depuis longtemps, lorsque je fus réveillé par la voix de Mariette, qui me demandait, à travers la porte, *si je voulais recevoir les fermiers.* Je compris qu'Antoine les avait avertis et qu'ils venaient pour féliciter leur ancien maître.

Je les trouvai, en effet, réunis dans la salle d'attente avec le vieux notaire, M. Leroux. A ma vue, celui-ci tendit les deux bras.

— Le voilà, s'écria-t-il; c'est bien lui, mes amis, Dieu nous a écoutés!

Tous les paysans poussèrent une exclamation joyeuse, en prononçant mon nom. Je courus à M. Leroux que j'embrassai, puis à tous les fermiers, auxquels je serrai la main, l'un à près l'autre. Il y eut un moment de confu-

sion et d'attendrissement général. Ils m'adressaient, tous à la fois, les mêmes questions. Enfin pourtant le notaire parvint à leur imposer silence.

— Par la sangoi ! nous sommes dans la tour de Babel, dit-il, en mettant sa canne entre les paysans et moi ; on vous prendrait pour un club de vieilles femmes ; voyons, *citoyens cultivateurs*, c'est assez *fraterniser !* il ne faut pas fatiguer le jeune gars.

Je l'interrompis en assurant que l'empressement de ces braves gens ne pouvait me fatiguer et que j'étais touché jusqu'au fond de l'âme de leurs témoignages d'affection.

— Oh ! pour de l'affection, ce n'est pas ce qui leur manque, reprit le notaire gaîment, et ils en ont donné des preuves. Quand on a voulu vendre le domaine, tous sont venus me trouver en m'apportant leurs économies, pour qu'on le rachetât en votre nom.

— Se peut-il ? m'écriai-je attendri.

— Malheureusement la chose était impossible, continua maître Leroux. N'ayant plus, comme émigré, le droit de posséder, vous aviez perdu, à plus forte raison, celui d'acquérir. Ils voulurent alors acheter, sous leurs propres noms, les fermes et le château ; mais je leur fis observer que l'on soupçonnerait infailliblement leur intention, et qu'ils s'exposeraient à mille persécutions, aussi renoncèrent-ils à leur projet.

— Et ce fut alors que le citoyen Michel se présenta comme acquéreur ? demandai-je.

— C'est-à-dire que je me présentai pour lui, répliqua le notaire.

— Vous, maître Leroux?

— Moi, cher Monsieur Henri, et, aussitôt l'acquisition faite, j'eus soin de publier partout que ledit citoyen Michel était un des plus chauds sans-culottes de Paris, ami intime de

ce qu'il y avait de mieux dans le gouvernement, et en position de faire regarder comme un partisan de Pitt et de Cobourg quiconque prétendrait vexer ses fermiers.

— Et le moyen vous a réussi ?

— Assez bien pour que tous les gens du domaine aient été à l'abri des visites domiciliaires, des impôts forcés et des réquisitions.

Les paysans confirmèrent le fait d'une voix unanime.

—Aussi j'espère, reprit le tabellion d'un air riant, que monsieur Henri sera satisfait de l'état dans lequel il retrouvera la Brisaic.

— Satisfait pour vous, mes amis, répondis-je un peu étonné du manque de tact de maître Leroux ; mais il faut surtout en féliciter le citoyen Michel...

— Au diable le citoyen Michel ! s'écria le notaire avec un geste de folle gaîté ; il n'y en a plus ! le terrible sans-culotte était un homme

de paille que nous pouvons brûler maintenant; le vrai Michel c'est nous tous, ou plutôt c'est vous seul, monsieur Henri, vous à qui nous avons le bonheur de rendre sans retard et sans dommage ce qui lui appartient.

Maître Leroux m'apprit alors comment il avait eu l'idée de racheter la Brisaie avec l'argent des fermiers, pour un patriote supposé dont il avait fait un épouvantail, et cette explication me fit comprendre l'impression produite par le nom de M. Michel sur les gens du pays. Ceux qui croyaient à son existence n'osaient en parler de peur de se compromettre, et ceux qui étaient dans le secret gardaient le silence de peur de se trahir.

Je n'ai pas besoin de vous dire quel avait été mon étonnement, puis quelles furent ma reconnaissance et ma joie! Je ne pus que serrer encore une fois la main à ces braves gens en les remerciant, moins avec des paroles

qu'avec des larmes. Mais, à ce moment même, je sentis naître en moi le ferme désir de reconnaître ce bienfait par le dévoûment de ma vie entière; c'était comme un défi de générosité jeté à mon âme. Je résolus de me montrer aussi généreux, aussi bon pour tous les hommes que quelques hommes venaient de se montrer bons et généreux pour moi.

Ce ne fut d'abord qu'une sensation, un élan, mais qui se transforma bientôt en une résolution réfléchie. On ne tient pas assez compte, dans l'éducation, de l'influence des premiers évènements qui nous révèlent sérieusement les hommes. A notre apparition dans le monde, nous ressemblons tous à ces curieux qui se précipitent instinctivement vers l'entrée que prend la foule. La vie se présentait à moi par le côté du dévoûment, je dirigeai mon activité vers cette porte, sans trop savoir d'abord jusqu'où elle me conduirait.

VIII

Les deux Cousins.

Ma première idée fut de regarder autour de moi et de chercher quel bien je pouvais faire à ceux qui m'entouraient.

Je fus frappé, dès le premier coup-d'œil, de tout ce qui leur manquait. Beaucoup de terres restaient en friche ; les routes étaient mal entretenues ; les édifices d'exploitation insuffisants, mal placés ; il y avait des prairies arides, d'autres noyées sous les eaux ; partout les ri-

chesses du sol se trouvaient inutiles ou mal exploitées. Je fis part de mes observations à maître Leroux qui plia les épaules.

— Cela doit-être, dit-il; tout travail d'amélioration exécuté par les fermiers n'aurait pour résultat que d'élever le prix du prochain bail. Nos paysans le savent et se contentent de vivre sur la terre louée, sans se soucier d'une augmentation de valeur qui amènerait une augmentation de redevance? Telle est chez nous la constitution de la propriété, que les dépenses et l'industrie ne tournent qu'au profit du propriétaire. La part est ainsi faite à chacun : celui qui exécute tout, n'a rien; celui qui n'exécute rien, a tout! et l'on s'étonne, après cela, que nos paysans se montrent indifférents à tout perfectionnement; qu'ils persévèrent dans leur routine; qu'ils cultivent au jour le jour! comme si ce n'était pas pour eux prudence et nécessité.

Je demandai au vieux notaire quels remèdes il voyait au mal, et il me parla d'avances faites aux cultivateurs par des caisses agricoles, de baux à longs termes, enfin de ces domaines congéables, en usage dans certaines provinces, et au moyen desquels le fermier, devenu *propriétaire des superficies*, ne pouvait être renvoyé qu'après paiement de toutes les améliorations accomplies par lui *.

Je réfléchis longtemps à ces moyens, et des idées toutes nouvelles s'éveillèrent en moi.

Je fis d'abord, avec les fermiers de la Brisaie, de nouvelles conditions qui, en leur assurant les bénéfices de toute amélioration, donnaient une prime d'encouragement à l'intelligence et au zèle. Je leur procurai les avances de fonds nécessaires ; je rétablis les routes ; je bâtis des greniers pour les récoltes.

* Voyez, sur cette question, les ouvrages de M. Mathieu de Dombasle, et le *Traité du domaine congéable*, par Aulanier.

Mais, après avoir songé aux instruments matériels de l'exploitation, restait à s'occuper des instruments humains. Il fallait distribuer les emplois, régulariser les activités, car, à la Brisaie comme ailleurs, tout était laissé au hasard. Je m'efforçai de mettre chacun à sa place. L'un des fermiers avait un fils qui avait combattu deux ans dans les bandes du Maine commandées par Jambe-d'Argent. Ennemi de tout travail, il passait sa vie dans les fourrés, adonné au braconnage et souvent assailli de mauvaises pensées ; je le fis venir ; je lui proposai une des places de forestiers, et le vagabond dangereux devint le gardien le plus vigilant du domaine. La fille d'Antoine, Mariette, était causeuse, alerte, avenante, mais peu disposée aux travaux sédentaires de la maison ; j'engageai les fermiers à lui confier les denrées qu'ils envoyaient chaque jour au marché voisin, et la médiocre ménagère devint mar-

chande habile. Une pauvre veuve, affaiblie par la maladie, languissait misérable et inutile; j'en fis une surveillante pleine de sollicitude pour les petits enfants qui ne pouvaient suivre leurs mères aux travaux des champs; enfin, il y avait au village un jeune orphelin auquel l'ancien curé avait autrefois donné des leçons afin d'en faire un prêtre, et qui, pris de passion pour l'étude, se refusait à toute autre occupation; je le chargeai de présider aux veillées des paysans, de leur raconter, de vive voix, ce que les livres lui avaient appris, de tenir leurs sentiments et leur intelligence en éveil, d'être enfin, pour eux, une sorte de bibliothèque vivante et de professeur journalier qui pût les intéresser et les instruire.

Une foule d'autres aptitudes sans emploi furent ainsi utilisées successivement. Je trouvai un commis pour la comptabilité des exploitations agricoles, un mécanicien pour le per-

fectionnement des outils, un maître d'école pour les enfants.

Ceux-ci se réunissaient, en hiver, dans une salle bien chauffée, que je leur avais fait préparer, et qu'ornaient des modèles d'instruments, des gravures, des échantillons de produits formant une sorte de musée agricole. En été, ils s'établissaient sous une tente, au haut d'un tertre, entouré de haies vives, et au pied duquel coulait une fontaine : là, les leçons étaient données sous le ciel, parmi les chants des pinsons et les senteurs de menthes et d'églantines. Les charrettes, en revenant le soir des prairies passaient près de l'école en plein air, et prenaient les plus petits enfants qui arrivaient aux fermes éloignées, couchés sur l'herbe fleurie.

Ainsi, la prospérité de chacun aidait à la prospérité de tous, et les cœurs devenaient plus confiants et plus tendres dans cette at-

mosphère de joie ; car il n'y a que le bonheur injuste qui déprave; celui que l'on a mérité par ses œuvres améliore et encourage ; il est comme une mafestation visible de l'équité de Dieu.

Ces succès joints à des études longtemps poursuivies, me faisait entrevoir le système d'association humaine que je devais compléter plus tard. La mauvaise organisation de l'ordre social établi commençait à me frapper ; je crus qu'il était de mon devoir d'appeler l'attention des *hommes de bonne volonté* sur les transformations déjà accomplies à la Brisaie, et sur celles que le temps devait amener; je fis imprimer une *Adresse aux propriétaires français*, dont je répandis les exemplaires à profusion.

J'attendais le résultat de cet appel avec une certaine impatience, lorsque l'arrivée de mon cousin vint m'arracher à cette préoccupation.

Depuis son retour de l'émigration, le chevalier s'était fixé à Tours, où sa fortune, son nom et ses habitudes lui avaient bientôt acquis une des premières places dans la *jeunesse dorée* du pays. Or, ceux qui n'ont point habité la province à cette époque, ne peuvent même soupçonner ce qu'était la jeunesse oisive de l'Empire. Recrutée dans cette portion de la noblesse qui avait refusé de se rallier au mouvement national, dans la bourgeoisie assez riche pour acheter coup sur coup plusieurs remplaçants et dans quelques familles privilégiées, que la complaisance d'un préfet ou la corruption d'un chirurgien militaire affranchissait de la conscription, elle se trouvait presque uniquement composée des égoïstes, des corrompus et des lâches que la grande contagion de la gloire n'avait pu entraîner, et qui, au milieu de cette tempête de fortes ambitions et de généreux courage,

avaient maintenu à tout prix leur inutilité malfaisante. Régnant despotiquement dans les villes dépeuplées d'hommes, ces élus se livraient sans réserve aux plus monstrueux excès, et, tandis que le reste de la nation dépensait sa force à combattre l'Europe coalisée, on les vit employer la leur à essayer des vices et à inventer des orgies.

Celles-ci, du reste, étaient presque des batailles. On les avait vus chancelants et aveuglés par l'ivresse, tirer le pistolet en prenant un de leur compagnon pour but, ou s'élancer par une fenêtre et broyer leurs membres sur le pavé. A Tours, une société formée sous le nom de *tribu de Caraïbes*, avait entrepris de vivre à la sauvage dans une des îles de la Loire. Hommes et femmes y passaient les journées sans autres vêtements que l'air du ciel, courant parmi les herbes, se poursuivant dans le fleuve, buvant et dansant sous les saulaies.

Quelques-uns imaginèrent enfin, à la suite d'une orgie et pour porter plus loin l'imitation, de lier au poteau un des Caraïbes et de l'entourer de feu, en l'engageant à répéter son chant de guerre. Les cris du patient attirèrent heureusement des pêcheurs, qui le délivrèrent et le reconduisirent chez ses parents à demi-mort *.

Mais, cette fois, les plaintes de la famille réveillèrent l'autorité ; on commença une enquête, on parla d'arrestations, et le chevalier, qui avait été un des acteurs les plus compromis dans cette folle saturnale, s'effraya et prit la fuite.

Il arriva à la Brisaie, où il me demanda de le cacher. Quelle que fût ma répugnance, je

* Tous ces faits sont réels et se sont passés vers la fin de l'Empire, non à Tours, mais dans une grande ville de l'ouest, où les souvenirs de ces étranges divertissements sont encore vivants dans toutes les mémoires. Des faits analogues se reproduisirent du reste, sur plusieurs points de la France.

dus l'accueillir ; mais le lendemain de son arrivée, une escouade de gendarmerie se présenta accompagnée du procureur impérial.

A leur entrée, le chevalier avait pâli et s'était levé. Un des magistrats s'avança vers nous, en demandant le maître de la maison. Je me nommai, il fit signe à tout le monde de se retirer, ordonna de garder les issues, et nous restâmes seuls.

Le juge d'instruction s'était assis devant une table, des papiers à la main ; mon cousin, saisi, se tenait en arrière et caché dans l'ombre : je me trouvais seul debout devant le procureur impérial.

C'était un homme grand, sévère, magistral, dont tous les mouvements révélaient la haute opinion qu'il avait de ses fonctions et de lui-même. Il me regarda avec gravité et dit d'une voix solennelle :

— Je viens remplir un devoir pénible, Mon-

sieur, d'autant plus pénible que je dois l'exercer contre un homme qui, par son rang et son éducation, semblait destiné à soutenir le bon ordre au lieu de le troubler.

Je m'inclinai sans rien trouver à répondre en faveur du chevalier.

—J'ai lieu de croire, du reste, ajouta le procureur impérial, en remarquant mon silence, que notre visite à la Brisaie était prévue.

— Je dois avouer que je la craignais, répliquai-je.

— Ainsi, vous aviez conscience de la culpabilité de l'acte commis? reprit-il.

Je répondis avec embarras, mais affirmativement.

Les deux magistrats se regardèrent.

— C'est une franchise digne de celui qui a écrit l'*Adresse aux propriétaires français*, dit le juge d'instruction, d'un accent railleur.

Elle ne sort pas moins des habitudes que son livre.

— Vous l'avez lu? demandai-je avec l'empressement d'un auteur convaincu, qui désire connaître l'effet produit par son œuvre.

— Oui, Monsieur, dit le procureur impérial en s'avançant vers moi, et la preuve, c'est que nous venons au nom de la loi pour en arrêter l'auteur!

Le chevalier ne put retenir un cri d'étonnement. Je regardai les deux magistrats, persuadé que j'avais mal entendu.

— Vous venez m'arrêter? répétai-je.

— Comme prévenu d'avoir imprimé un écrit pouvant nuire à la sûreté de l'État, continua le juge d'instruction; crime prévu par l'article 102 du Code pénal.

Le coup était si inattendu que je restai d'abord muet. Enfin, revenu de ma première surprise, je me fis répéter l'accusation, et je vou-

lus savoir ce que l'*Adresse aux propriétaires français* pouvait avoir de dangereux pour la sûreté de l'État.

— Vous le demandez? s'écria le procureur impérial, avec une sorte d'indignation ; quand vous y proclamez hautement votre horreur pour la guerre et pour les conquérants... Ce qui est une attaque évidente contre Sa Majesté l'Empereur et un plaidoyer indirect contre la conscription ; quand vous déclarez que la propriété n'est pas constituée au profit du plus grand nombre... ce qui est une invitation à changer les lois qui la régissent ; quand vous proclamez enfin la nécessité d'institutions qui n'ont été ni votées par le corps législatif, ni promulguées par le sénat conservateur, ni recommandées par les décrets impériaux. On ne saurait réprimer trop sévèrement, Monsieur, des déclamations qui tendent à faire croire au peuple français qu'il lui manque

quelque chose, et le devoir de tous les magistrats est de combattre ceux que Sa Majesté l'Empereur a si justement flétris du nom d'*idéologues*.

Je voulus répondre ; mais comme tous les accusateurs publics qui trouvent qu'il n'y a plus rien à dire quand ils ont fini de parler, il m'interrompit en déclarant que le moment de plaider la cause n'était point venu. Le juge d'instruction ajouta que j'avais reconnu moi-même l'existence du délit en avouant que je craignais leur visite. Je dus alors expliquer comment je l'avais cru provoquée par la présence du chevalier. Les regards des deux magistrats se dirigèrent vers ce dernier.

— Ah ! je comprends, dit le procureur impérial ; le mandat d'amener allait, en effet être signé, lorsque Monsieur a quitté Tours. Heureusement pour lui que le jeune Destouches se

trouve hors de danger, et que ses parents ont retiré leur plainte.

Le chevalier fit un geste de joie.

— Le ministère public pouvait néanmoins poursuivre, continua le magistrat; mais il eût fallu compromettre des noms estimés, affliger des familles honorablement placées, nous avons cru qu'il était plus sage d'étouffer tout débat et d'éloigner la personne compromise.

— M'éloigner, répéta le chevalier inquiet, comment cela, Monsieur?

— En quittant le pays sans retard, reprit le procureur impérial; notre indulgence est à ce prix.

Le chevalier déclara qu'il partirait le jour même, et sortit précipitamment.

Après de longues perquisitions faites dans le château et la saisie de mes papiers, on me fit monter, avec deux brigadiers, dans une voi-

ture fermée autour de laquelle se rangèrent les gendarmes.

En quittant l'avenue du château j'aperçus le chevalier qui, penché à la portière de sa calèche de voyage, me fit un signe d'adieu.

Il prenait libre et joyeux la route de Paris, tandis qu'on m'emmenait prisonnier à Tours.

Ici Françoise qui avait déjà poussé plusieurs exclamations ne put se contenir.

— Est-ce bien possible, cria-t-elle, et ce sont des juges qui ont fait cela?

— Pourquoi pas, dit Marc; les juges ne sont pas chargés d'être justes, ils sont chargés d'appliquer les lois. Tu es sur la rue parce que tu ne peux payer un loyer; cela inquiète les bourgeois; en prison. Tu demandes de quoi acheter du pain parce que tu en manques, cela ennuie ceux qui ont dîné; en prison! le juge ne dit pas que la loi est bonne; mais il dit que c'est la loi.

— Alors il faut la changer ! reprit vivement la grisette. Quel mal y aurait-il donc à ce que tout le monde fût heureux, comme à la Brisaie !... Oh ! si j'avais pu vivre là ! vous m'auriez donné les enfants à soigner, pas vrai, monsieur Michel ? pauvres chéris ! comme je les aurais aimés, caressés, pomponnés ; rien que de voir un enfant, tenez, ça me fait venir des larmes de joie !... Et dire que même le mien... je ne puis pas...

Elle s'arrêta pour essuyer ses yeux.

— Il est certain que si on choisissait, reprit le Furet, ça ne serait pas de courir comme un barbet dans les rues de Paris et de dormir par nichées dans un garni. Pour ma part, je préfèrerais coucher dans les foins et conduire une bonne paire de bœufs. Deux fortes bêtes, comme ça, qui vous obéissent et font de bon ouvrage sous votre main ; ça doit donner du plaisir.

— Moi, j'aime mieux les moutons, reprit Brousmiche ; j'aurais été si heureux d'en avoir à garder. On est en plein air et on vit tout seul avec son chien... ce qui fait que personne ne rit de vous.

— Eh bien ! voilà ce que M. Michel voulait, reprit Françoise ; mettre chacun à sa place : et dire qu'on lui en a fait un crime ! J'espère au moins que vous n'êtes pas resté longtemps en prison ?

— Six mois seulement.

— Six mois !

— Qui me profitèrent plus que toutes les années passées à la Brisaie.

— Comment cela ?

— Parce que ce fut pour moi l'occasion de révélations inconnues et le point de départ d'une nouvelle vie.

IX

Esquisses du peuple.

Une fois la première surprise et la première indignation passées, ma captivité me parut facile à supporter. Les ordres d'abord sévères, furent bientôt adoucis; l'argent fit le reste et m'acheta tout ce qu'une prison peut renfermer d'aisance et de liberté.

Je ne tardai pas d'ailleurs à reconnaître que le hasard m'avait offert une nouvelle occasion

d'études. Après avoir vécu parmi les hommes soumis au joug de la société, j'allais connaître ceux qui l'avaient brisé ! Je passais d'un milieu encore sain dans celui des désespérés. Ici j'allais voir toutes les maladies de l'intelligence mal employée, tous les ulcères creusés dans le cœur par des passions sans emploi, toutes les infirmités morales créées par l'ignorance ou la misère. Lugubre examen qui me fut à la fois une affliction et un encouragement ! Car, si chaque instant me révélait une nouvelle plaie, chaque réflexion m'en montrait l'origine, et, comme le médecin attentif, je retrouvais jusque sous cette pourriture humaine, les grands principes d'une organisation non pas vicieuse, mais déviée.

Descendant au préau pendant les heures de promenade, j'interrogeais ces malheureux sur leur passé ; je cherchais à retrouver, dans leurs récits, le point de départ de chacun des vices

qui les avaient perdus plus tard ; je m'efforçais enfin de dresser, pour chacun d'eux, cet arbre généalogique des péchés capitaux qui, selon un poète espagnol, devient, aux enfers, le *titre de noblesse de chaque damné.*

Cette étude m'ouvrit mille perspectives nouvelles. Les lueurs qui avaient déjà traversé mon esprit se multiplièrent et s'étendirent; je commençai à comprendre que Dieu ne m'avait pas destiné à l'exécution d'un perfectionnement partiel, accompli au profit de quelques-uns, mais à une mission générale au profit de tous. Dès ce moment je résolus de poursuivre, sous toutes les formes et par tous les moyens, cette enquête de l'humanité qui devait me révéler sa véritable loi.

Ce fut une décision lentement prise, mais souveraine ! Une fois les doutes écartés, cette idée de régénération devint, pour ainsi dire, la reine absolue de ma vie entière ; je lui fis

une phalange de tout ce qu'il y avait en moi de forces, de sentiments, de désirs, et quand la phalange eut formé ses rangs, je criai : Allons ! et je partis, comme Alexandre, pour la conquête du monde.

Ma mise en liberté vint heureusement seconder ma résolution. Après beaucoup d'interrogatoires, de délais, d'hésitations, on trouva qu'une détention préventive de six mois suffisait à ma punition et l'on m'ouvrit la porte de la prison. *L'adresse aux propriétaires français* resta seulement supprimée.

Mais j'y attachais maintenant peu de prix. Depuis un an, mes idées s'étaient agrandies, j'entrevoyais déjà les grandes lignes d'un plan complet et nouveau ; il ne me restait plus qu'à achever les études commencées.

Seulement, pour cela, il fallait connaître le peuple des villes, comme je connaissais celui des campagnes, vivre au milieu de lui

sur un pied de confiance et d'égalité. Mon parti fut aussitôt pris. J'abandonnai l'administration de la Brisaie à maître Leroux ; je pris des mesures pour que les revenus pussent être accumulés pendant cinq années, sans qu'il me fût possible d'en rien enlever et je partis à pied pour Paris, avec quelques centaines de francs et un passeport accordé à *Joseph Michel, tourneur.*

Le voyage de l'ouvrier lorsqu'il est jeune et fort, qu'il ne laisse point après lui de famille, et qu'il possède de quoi subvenir aux besoins de la route, offre une continuité d'impressions charmantes. Tandis que le riche passe, emporté dans sa dormeuse et ne connaissant le monde qu'il traverse que par ses plaintes aux maîtres de poste ou ses débats avec les postillons, l'ouvrier, lui, jouit de tout ce qu'il voit, se mêle à tout ce qu'il rencontre. Il boit aux fontaines du chemin, cueille la mûre le long

des haies, se repose avec les moissonneurs sous les gerbes en faisceaux. Tout lui est frère et ami : il jette un bon jour à la paysanne qui passe; il parle au jeune pâtre qui ramène les troupeaux de la friche éloignée; il accepte une place près du voiturier qui regagne son village et apprend ce qui fait la tristesse ou la joie de la paroisse. Ainsi, tout devient pour lui plaisir et enseignement. Partout, il laisse quelque chose de sa vie et prend quelque chose de la vie des autres; c'est un continuel échange d'émotions, de regards, de paroles. Quand le riche voyageur passe, ce n'est qu'un attelage qui use le pavé; mais quand l'ouvrier chemine, c'est un homme qui traverse le monde des hommes.

J'éprouvai si vivement cette sensation que le voyage fut pour moi une source de perpétuels enchantements. Profitant du droit que me donnaient ma veste et mes guêtres pou-

dreuses, j'avais quitté la réserve égoïste du monde cultivé pour la joyeuse familiarité du peuple. Je m'arrêtais près du seuil afin de demander ma route et je liais conversation avec tous les passants, libre de la prolonger ou de l'interrompre selon ma fantaisie.

Un matin, en quittant Nemours, je fis la rencontre d'un ouvrier qui fumait à la porte d'un cabaret, et qui me cria du seuil :

— Eh bien! coterie *, est-ce qu'on ne boit pas le coup du matin pour tuer le ver?

Je m'excusais en répondant que je ne voulais point m'arrêter, de peur de ne pouvoir gagner Fontainebleau avant la chaleur.

— Tu vas donc à Paris? me demanda-t-il; alors nous ferons la route à deux, mon fils, ce qui n'en fera que la moitié pour chacun.... Seulement, il faut prouver qu'on est Français en buvant ensemble un coup de schnick.

* Nom que les maçons se donnent entre eux.

L'air jovial de mon compagnon me plut, j'entrai avec lui au cabaret; mais, après le premier verre offert par moi, il fallut en accepter un second, puis il proposa de recommencer. Je déclarai que je voulais partir sans plus long retard; et lorsqu'il me vit sortir, il se décida enfin à me suivre.

— Tu me fais l'effet d'un bon enfant, mais un peu bégueule sur la chose du petit verre, me dit-il, quand il m'eut rejoint, ce n'est pas là le tempérament de Robert Brigoire, dit Pompe-à-mort. Il a tant battu de fer qu'il est resté affligé d'une soif d'Anglais... A propos d'Anglais, comment qu'on t'appelle?

Je lui dis mon nom et ma profession.

— Tiens! je t'ai pris pour un compagnon de la truelle, reprit-il; mais n'importe, je veux t'apprendre à ne pas bouder devant le coup de croc, et, pour commencer, tu accepteras une politesse au premier bouchon. J'ai

encore douze livres dix-sept sous qu'il faut fricoter.

Je tâchai de lui faire comprendre qu'il serait plus sage de les réserver pour le cas où il ne trouverait point d'ouvrage, en arrivant à Paris.

— Ah ! bien oui, interrompit Robert, si on pensait au lendemain, il n'y aurait jamais de plaisir. Pour nous autres compagnons, vois-tu, le lendemain c'est la misère, les maladies et tout le tremblement ; aujourd'hui, c'est le petit verre et la chanson grivoise ! Va donc pour aujourd'hui, et au diable le lendemain. Justement voici un cabaret ; j'offre le coup de consolation, mon vieux, en avant, marche.

Je déclarai à Pompe-à-mort que ses habitudes n'étaient point les miennes, et que je refusais positivement ; il entra donc seul, tandis que je continuais ma route, mais il me rejoignit bientôt et recommença à causer.

Robert ne manquait ni d'intelligence, ni de bons sentiments ; par malheur, des habitudes d'ivrognerie menaçaient de tout éteindre. Je tâchai de l'avertir doucement, mais il avait lui-même la conscience du sort qu'il se préparait sans avoir la force de s'arrêter.

—Il est trop tard, vois-tu, Michel, me dit-il, avec une certaine tristesse ; un ivrogne déclaré ne peut pas plus s'empêcher de boire qu'une éponge de prendre l'eau. Dans le principe, j'avais peu de goût à la chose ; l'eau-de-vie me brûlait le gosier, et je n'en buvais que par respect humain, pour ne pas m'entendre traiter de *fille;* mais petit à petit, je m'y suis accoutumé. Après la journée, on ne sait que faire : nous n'avons pas, comme le bourgeois, des salons où l'on peut causer en se chauffant ; chez nous, c'est triste et froid ; les femmes ont à raccommoder les nippes, à savonner ; il faut parler bas à cause des enfants qui dorment ;

alors, pour avoir un peu de liberté et d'aisance, on descend chez le marchand de vin. Le dimanche, c'est encore pis : les gens éduqués peuvent lire la gazette, faire des visites en fiacre, chanter des morceaux avec accompagnement de guitare ; nous autres, nous n'avons toujours que le cabaret.

— Mais le lundi au moins vous pourriez retourner au travail.

— C'est selon ; quand beaucoup d'ouvriers manquent, les maîtres vous renvoient souvent, sous prétexte qu'il n'y a pas de profit à allumer les forges, de sorte que votre bonne volonté ne vous sert à rien, et qu'on se dit : Puisqu'on ne veut pas nous faire travailler quand les autres s'amusent, allons nous amuser avec eux, et voilà comme on devient un noceur fini *.

* Tout ceci n'est point *inventé;* voyez le curieux ouvrage du docteur Villermé : *Tableau de l'état physique et mor-*

En arrivant à Paris, Robert me proposa de me conduire au logement qu'il habitait avant son voyage.

— Ce n'est pas un garni, me dit-il; mais j'y vais de préférence, parce que le bourgeois me connaît et me fait crédit; il y a au-dessous une gargote où l'on trempe la soupe à deux sous, et où l'on vend du vin de vigneron à sept; à moins que tu n'aies l'habitude de te nourrir de Madère et de petits pieds, ça doit t'aller comme un gant de tricot.

J'acceptai l'offre du forgeron, qui me conduisit rue des Arcis, à une maison bâtie en colombage et qui n'avait que deux étages. Le rez-de-chaussée était occupé par le gargotier, principal locataire, qui sous-louait ensuite en détail. Le père la Gloriette était un petit homme ventru, rougeaud, riant, qui tutoyait

mal des ouvriers, où il analyse, d'après des conversations avec des travailleurs, les causes les plus ordinaires de l'ivrognerie parmi les ouvriers.

tout le monde. Dès le premier coup-d'œil je le reconnus pour un de ces égoïstes qui ont adopté la bonhomie comme une enseigne. Il nous accueillit avec force exclamations de joie, nous adressa vingt questions dont il n'attendit pas les réponses et remplit deux petits verres qu'il nous offrit. Robert lui annonça, en me montrant, qu'il lui amenait un nouveau locataire.

— Comme ça se trouve, s'écria le gros homme ; justement, j'ai deux lits de sangle disponibles dans le petit cabinet du second ; vous serez là avec le père Barrier.

— L'horloger ?

— Oui, un assez mauvais locataire, car il ne consomme rien, mais le roi des camarades de chambrée, vu qu'on l'entend à peine respirer.

— Il est toujours occupé d'inventions ?

— Il en cherche une qui, à l'entendre, doit

tout révolutionner, mais tu sais, il a toujours peur qu'on ne lui vole ses idées, et il fait le cachottier; du reste, vous n'avez qu'à monter pour lui parler de la chose.

Je décidai Robert à me faire voir le chemin, et nous arrivâmes à une chambre basse et obscure, dont tout l'ameublement consistait en trois lits de sangle et en trois tabourets. Près de la fenêtre un homme maigre, chauve et déjà vieux limait sur un petit établi couvert de fragments de cuivre, de morceaux de fer et d'outils. A notre vue, il s'interrompit brusquement, jeta la pièce qu'il travaillait dans le tiroir de l'établi et le referma avec vivacité.

— Eh bien! est-ce que vous nous prenez pour des *cambrioleurs* (dévaliseurs de chambre) bonhomme Barrier? demanda Robert en riant.

— Tiens, c'est toi Pompe-à-mort, dit l'horloger, te voilà donc de retour?

— Avec un camarade de chambrée que je vous amène.

— Ah! vous allez loger ici, reprit Barrier, dont le regard se fixa sur moi avec inquiétude; vous êtes alors compagnons d'état ?

— Fi donc! papa Barrier, reprit Robert; regardez-moi les mains de ce garçon et dites si c'est là le cuir d'un batteur de fer.

— Monsieur serait-il mécanicien ? demanda l'horloger avec anxiété.

— Juste, dit Pompe-à-mort en riant; mécanicien en bâtons de chaise, constructeur de chabots et ingénieur de rouleaux de serviettes. Si vous êtes gentil, il vous tournera un étui pour mieux cacher vos inventions.

Le front du vieil ouvrier se plissa.

— Les mieux cacher, répéta-t-il; ah! oui, si je l'avais fait, d'autres ne seraient pas devenus riches, en me dépouillant de ce qui était mon bien. Seul, j'ai tout cherché, tout

découvert, et le maître qui me faisait travailler en a profité ; c'est lui que l'on connaît, c'est lui que l'on vante ; c'est lui qui porte la croix que j'ai gagnée.

— Et n'avez-vous pu réclamer votre droit ? demandai-je.

— Quel droit ? reprit l'horloger amèrement ? n'étais-je point aux gages du fabricant ; n'avait-il point fourni la matière ? La découverte était à lui puisqu'elle venait de ses ateliers, car le cerveau de l'ouvrier fait partie des outils ; c'est un creuset loué ; tout ce qui en sort appartient au maître. Notre métier, à nous autres, est d'inventer, et à lui d'acheter le brevet de notre invention. Ce n'est pas le capital qui est un instrument pour l'intelligence, mais l'intelligence qui est un instrument pour le capital. Le jour où j'ai voulu réclamer une part dans les bénéfices que le maître me

devait, il m'a chassé et les avocats m'ont dit que c'était la loi.

— Eh bien, une autre fois vous ferez vos conditions, dit Robert ; vous n'êtes pas à ça près d'une invention et vous pouvez en trouver une autre.

— Pour inventer il faut du temps, de l'espace, des outils, de l'argent, dit l'horloger, et tu vois où j'en suis?

— Il est certain que ça ne peut pas se comparer aux Tuileries, reprit Pompe-à-mort, en promenant autour de lui un regard insouciant; mais pourquoi donc que vous avez quitté la grande chambre de devant?

Barrier n'eut point le temps de répondre ; la porte venait de s'ouvrir bruyamment, et une grisette entra en chantant :

— Eh! c'est la voisine Farandole, dit Robert.

— Tiens! Pompe-à-mort, s'écria la jeune

fille; comment donc que tu te trouves ici, mauvais sujet?

— Je m'y trouve parce que j'y suis, ma vieille, reprit gaîment Robert, en l'entourant d'un de ses bras et lui donnant un gros baiser sur chaque joue.

— Eh bien! comme ça se trouve, dit Farandole qui l'avait laissé faire, moi qui donne justement une soirée aujourd'hui.

— Une soirée?

— Avec de la galette et du punch! rien que ça.

— Tonnerre! voilà qui est un peu bon genre pour le quartier! c'est donc le brigadier qui régale?

— Ah! bien oui le brigadier; je ne le connais plus!

— Avec qui que tu es maintenant.

— Avec moi toute seule! ça me fait un

changement. Mais, dis donc c'est-il un de tes amis, ce garçon-là?

C'était moi qu'elle désignait. Robert répondit que j'étais son nouveau camarade de chambrée.

— Alors, faut qu'il vienne avec toi, reprit Farandole, nous verrons s'il est farceur! et vous aussi, père Barrier, je vous attends; il y aura toute la maison d'abord; même le papa Jérôme, qui a promis de venir quand la marmaille serait couchée. Ainsi, c'est convenu, les enfants; à sept heures la fête commence, une mise décente est de rigueur, on sera reçu en sabots...

A ces mots la grisette prit les deux mains de Robert, fit deux ou trois fois le tour de la chambre en dansant, et sortit sur l'air de la *Farandole*, ronde favorite à laquelle elle devait son nom.

— Robert et moi, nous arrivâmes chez la

grisette à l'heure convenue. Quelques-uns des invités s'y trouvaient déjà : c'étaient des ouvrières appartenant aux fabriques du faubourg Saint-Marceau, mais dont la tenue prouvait évidemment l'habitude de faire, dans la rue, leur *cinquième quart* de journée *, et deux jeunes gens en casquette, vivant de ces industries équivoques qui préparent au vice par l'oisiveté. Le père Barrier ne tarda pas également à arriver avec la Gloriette, qui apportait le punch dans un saladier.

On s'assit autour de la table; Farandole remplit les verres, et la conversation commença à s'animer.

Robert surtout, qui revenait sans cesse aux rafraîchissements, ne tarda pas à s'égayer outre mesure.

* Expression employée par les ouvriers des fabriques pour désigner les ouvrières qui quittent le travail à la brune pour chercher aventure.

— Allons, Pompe-à-mort, un peu de tenue, dit la grisette en voulant arrêter ses libations; il faut garder la part du papa Jérôme.

— Tant pire pour les absents! cria Robert, en remplissant son verre; pourquoi qu'il ne vient pas, cette vieille rosière de Salency. Je parie qu'il donne le sein à un de ses moutards.

— Taisez-vous, vaurien, le voici!

Un petit homme, à figure douce et à manières timides, venait, en effet d'entr'ouvrir la porte, son bonnet de laine à la main.

— Faites excuse, la compagnie, dit-il en entrant avec précaution; messieurs et mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur... Il ne vous est rien arrivé depuis ce matin, mam'selle Farandole? Bonjour, monsieur Robert, comment va la vôtre?

— Asseyez-vous, vieux papa, dit celui-ci,

en avançant une chaise au nouveau venu. Pourquoi donc arrivez-vous si tard?

— C'est pas de ma faute, répondit Jérôme, en s'asseyant à quelque distance de la table; foi d'homme, j'ai fait mon possible; mais j'avais à finir une grosse de boutons que je dois livrer demain.

— Les affaires vont donc à cette heure, papa?

— Vous êtes bien bon, monsieur Robert, ça va pas mal, grâce à Dieu! mais il était temps, car la morte-saison avait consommé tout ce qu'on avait pu mettre dans la tirelire.

— Oui, fit observer Barrier, dans le bon temps on la remplit, en se retranchant tout agrément, et dans les mauvais on la vide, en ne se donnant qu'une partie du nécessaire!.. On continue comme ça une quarantaine d'années, et alors, si on est bien avec son commissaire, on obtient une place à l'hôpital.

— On fait comme on peut, mon cher monsieur Barrier; on fait comme on peut, répliqua Jérôme avec douceur. Certainement, c'est triste d'aller à l'hôpital, mais alors les enfants sont élevés!

— Brave père, va! dit Farandole touchée, malgré elle, dans son cœur de femme.

Et elle remplit un verre qu'elle présenta à l'ouvrier boutonnier. Celui-ci parut hésiter à l'accepter.

— Est-ce que vous n'aimez pas le punch! demanda Robert.

— C'est-à-dire, je l'aime peut-être, dit Jérôme, embarrassé et souriant; mais, vous concevez... qu'un père de famille... doit éviter la dépense...; aussi, je crois que je n'en ai jamais bu.

— C'est juste! reprit un des jeunes gens en casquette : l'eau filtrée et les pommes de terre, voilà le régime de la vertu! C'est pour-

tant drôle, dites donc, qu'il y ait comme ça les trois quarts du monde condamnés à vivre en pénitence sur cette gueuse de terre, sans jamais goûter à ce qu'elle donne de bon.

— Voilà ce qui ne me va pas à moi, ajouta son compagnon. Travailler douze heures pour n'avoir qu'une botte de foin, ça peut convenir à un cheval de cabriolet, mais pas à un homme.

— Et c'est pourquoi tu t'es logé dans la rue de Saint-Lâche ? demanda Robert ; faut prendre garde, mon petit ; ce quartier-là est bien près du Palais-de-Justice.

Le jeune homme fit un mouvement d'épaules.

— Connu ! dit-il ; mais quand il arriverait un malheur!... quelques mois passés à l'ombre n'ont jamais fait de mal à la santé : le gouvernement nous donnera pour rien la pension et le logement, pendant que vous crèverez de

faim... et de plus, nous sortirons de là avec une *masse!*

— C'est pourtant vrai! dit Barrier pensif.

— Ah bah! faut pas dire ces choses-là! s'écria une des ouvrières; ça fait venir des idées.... qui vous ennuient.

— Et ça vexe Jérôme, ajouta Robert.

— Oui, oui, interrompit Farandole, qui venait de vider le saladier dans les verres; ne mécanisez pas les honnêtes gens devant le papa Jérôme...; il pourrait prendre la chose pour lui, et il a déjà assez de croix.

Jérôme releva la tête. Le punch avait fait monter une légère rougeur à ses joues ternes, et son œil avait pris un peu plus d'assurance.

— Faites excuse, mam'zelle Farandole, dit-il avec une certaine vivacité; j'apprécie l'intention de ce que vous dites; mais je ne voudrais pas laisser croire à la compagnie que

j'aie à me plaindre de personne, ni que je ne sois pas bien dans mon ménage...

— Oh! ça, on sait que la mère Jérôme est la reine des braves femmes, interrompit la grisette.

— Oui, je pense pouvoir me permettre de dire qu'on n'a rien à lui reprocher, reprit le boutonnier, dont l'accent trahissait un attendrissement intérieur; depuis douze ans que nous habitons le quartier, elle est connue... Toujours au travail, et jamais d'humeur, avec ça!... Les enfants sont encore à savoir ce que c'est que d'être battus.

— Aussi, sont-ils gentils, dit Farandole; ils ne me rencontreraient pas sans me dire bonjour.

— Et jamais de bruit dans les escaliers, ajouta la Gloriette.

— Et ça va tous les jours à l'école, continua l'horloger.

— Tous les jours, monsieur Barrier, reprit l'ouvrier, à qui ces éloges firent venir les larmes aux yeux ; l'aîné sait déjà lire, écrire et chiffrer, et les deux petites aident la mère à coudre. Ce sont de vrais anges du bon Dieu !.. Aussi quand ils sont autour de moi, voyez-vous, et que j'entends la bonne femme qui tripote dans le ménage en chantonnant, je ne demande rien que de continuer à vivre aussi heureux.

— Eh bien ! je comprends ça ! s'écria Farandole ; oui, voir des mioches qui prospèrent, qui rient, qui vous caressent ; ça doit joliment vous assaisonner les épinards, Si le beurre est trop cher, eh bien, on a leur bonheur... et on mange son pain avec.

— Et puis, reprit Jérôme, enhardi par cette approbation, il peut venir une bonne chance. Il y a deux ans, un bourgeois a été sur le point de me faire l'avance qu'il me faut pour fabriquer

à mon compte; il m'avait promis cinq cents francs, malheureusement il a fait des pertes...

— Et vous n'avez rien eu? acheva ironiquement Barrier.

— Non, mais une autre occasion peut se présenter; il faut toujours espérer, monsieur Barrier; ça ne fait de mal à personne, et ça vous fait du bien; tandis qu'on se mine à envier ceux qui sont mieux placés et que souvent ça donne de mauvaises tentations. Je sais bien qu'il y en a qui reçoivent une pauvre part dans le monde, mais c'est une raison pour ne pas la rendre plus mauvaise par son manque de raison; quand on vous a mis dans l'eau jusqu'au cou, faut pas y enfoncer encore la tête par mauvaise humeur, ou l'on croira que c'est de votre faute si vous vous noyez... Je ne dis point ça, au moins, pour offenser la compagnie.

— On le sait bien, père Jérôme, allez, dit Farandole, qui était devenue sérieuse.

— Alors, elle m'excusera d'avoir hasardé aussi mon petit mot, reprit le boutonnier qui s'était levé en souriant, et elle me permettra de la saluer, vu que les enfants n'auront pas voulu s'endormir sans me dire bonsoir... c'est une habitude... en vous remerciant mademoiselle Farandole, et la compagnie, à l'avantage!

Il salua plusieurs fois avec son bonnet et sortit.

Ce qu'il venait de dire avait évidemment impressionné les auditeurs. A mesure qu'il parlait, leur cynisme révolté avait fait place à je ne sais quel vague respect pour cette probité si simple et pour cette résignation si heureuse. Robert, qui avait fait demander de l'eau-de-vie, buvait coup sur coup, comme s'il eût voulu s'étourdir plus vite et ne pas

entendre ; les deux jeunes gens en casquette affectaient une ironie embarrassée, Barrier et les femmes avaient pris un air sérieux. Il y eut un moment de silence après la sortie de l'ouvrier.

— Est-il drôle ce père Jérôme, s'écria enfin tout-à-coup Farandole, échappant à l'impression reçue par un éclat de rire ; ce qu'il nous a dit là, c'était comme un sermon, excepté qu'un sermon ennuie.

— Bah ! ajouta une des ouvrières, il a raison et nous aussi... chacun fait comme il peut.

— Bien dit, ma petite mauviette, reprit la grisette en l'embrassant ; chacun fait comme il peut... en ayant l'air de faire comme il veut. Laissons-nous donc aller, mes petits... et pour bien finir la soirée, je vous propose un rigodon.

— Ici?

— Non, au bal Mouffetard; c'est ce soir l'ouverture; qui est-ce qui veut-être mon cavalier?

— Présent! dit Robert, qui se leva en chancelant.

— Pompe-à-mort!... merci! objecta Farandole; pour danser il faut se tenir debout.

— Sois donccalme, bégaya le forgeron, c'est d'être assis qui m'a étourdi comme ça; quand j'aurai pris l'air, tu me verras plus ferme que le Pont-Neuf. Ton bras que je te dis; je ne te ferai pas d'affront.

La grisette se décida après quelques hésitations et tous partirent ensemble, sauf Barrier et moi qui regagnâmes notre chambre.

Le lendemain, je pris la moitié des mille francs que j'avais emportés et je l'adressai à Jérôme, avec un billet anonyme, déclarant que cet argent lui était donné pour qu'il pût *fabriquer à son compte!*

Le brave homme faillit devenir fou de joie. Il s'occupa aussitôt d'acheter tout ce qui lui était nécessaire et loua un autre logement dans la rue du Renard. Je pris sa chambre où je m'établis avec ce qui était nécessaire pour ma profession de tourneur. J'eus d'abord quelque peine à obtenir du travail. Il fallut affronter bien des refus, accepter de dures conditions, subir des retards de paeiments et même des retenues, m'initier enfin aux difficultés pratiques de la vie du peuple, dont je ne connaissais encore que les grandes misères.

Vous n'attendez pas de moi, sans doute, le récit détaillé de ces années d'épreuves ; je vous en ai dit assez pour pouvoir les franchir d'un bond et arriver à l'aventure qui me força de hâter mon changement de position.

X

Une rencontre.

Je revenais un matin d'Auteuil, où j'avais rapporté plusieurs *commandes*, lorsque, en arrivant à l'extrémité d'une des avenues, j'aperçus une calèche découverte rapidement emportée par des chevaux sans conducteur, et dans laquelle une femme seule poussait des cris perçants. L'attelage venait vers moi, en suivant le milieu de la route. Par un mouve-

ment instinctif, je laissai tomber la règle à mesurer que je tenais à la main, et, au moment où la calèche arriva près de moi, je m'élançai à la tête des chevaux.

Ils me traînèrent quelque temps, puis se ralentirent. Je pus saisir une des rênes, et, la tirant brusquement, je forcai l'attelage à reculer. Les roues allèrent heurter le mur d'un parc qui bordait le chemin, et la calèche s'arrêta.

Comme je m'efforçais de calmer les chevaux en les flattant de la main et de la voix, je fus rejoint par le cocher, qui avait été précipité de son siége sans recevoir aucune blessure. Il se rendit bientôt maître de l'attelage, se retourna vers sa maîtresse, dont les cris avaient cessé, et nous nous aperçumes alors seulement qu'elle était évanouie.

Je l'aidai à la dégager de son chapeau et de la douillette fourrée qui l'enveloppait. L'air frais la ranima ; elle rouvrit les yeux, mais

pour tomber dans une crise nerveuse qui nous effraya. Il n'y avait autour de nous aucune habitation ni aucun moyen de secours.

— Remontez vite sur le siége, dis-je au cocher, et gagnez Passy, on vous indiquera un médecin.

Il approuva l'expédient, reprit les rênes et partit.

Je restai debout à la même place, jusqu'à ce qu'il eût tourné l'allée : alors je me baissai pour reprendre ma règle à mesurer, et mon regard s'arrêta sur quelque chose de brillant ; j'avançai la main, c'était un bracelet à fermoirs de diamants !

Je courus aussitôt dans la direction prise par la voiture, mais elle avait disparu. Je continuai jusqu'à Passy, où toutes mes informations furent inutiles. On avait bien vu passer une calèche peu auparavant, mais elle ne s'était point arrêtée.

Je me trouvais dans un grand embarras. Le bracelet devait avoir une valeur considérable, et, à tout prix, je voulais le rendre. Mais comment retrouver la personne qui l'avait perdu?

En le regardant avec plus d'attention, j'aperçus, par bonheur, un petit écusson émaillé qui occupait le centre du fermoir : je pensai qu'en consultant les principaux joailliers, ils pourraient reconnaître les armoiries et me tirer d'embarras.

Je me rendis, en conséquence, au Palais-Royal ; j'entrai dans un des plus riches magasins et je présentai le bracelet, en demandant le renseignement désiré.

Le commis parut émerveillé de la beauté de la monture. Il appela le joaillier, qui déclara, au premier coup-d'œil, que c'était un bracelet de mille écus. Je ne pus retenir une exclamation d'étonnement.

— Et connaissez-vous les armes gravées sur le fermoir? demandai-je.

Le joaillier répondit négativement.

— Alors je vais ailleurs, repris-je, en tendant la main pour redemander le bracelet.

Le marchand me regarda et voulut savoir comment j'étais détenteur d'un pareil bijou. Pressé de continuer mes recherches, je répliquai rapidement que je l'avais trouvé, et comme, à bout de patience, je refusais de répondre davantage, il glissa le bracelet dans une de ses montres, la referma à clef et déclara qu'il ne le rendrait qu'à son légitime propriétaire.

Exaspéré, je voulus le reprendre de force; il en résulta un débat à la suite duquel je fus arrêté et conduit chez le commissaire du quartier.

Il fallut nécessairement raconter à celui-ci tout ce qui s'était passé dans l'avenue d'Au-

teuil. Pendant ce temps un nouveau joaillier avait reconnu l'écusson; c'était celui d'un général devenu dignitaire de l'Empire. On voulut vérifier l'exactitude de mon récit, et je fus obligé de me laisser conduire à l'hôtel qu'il habitait.

Au moment où nous arrivions à l'hôtel, le cocher qui se trouvait dans la cour me reconnut et s'approcha. Quelques paroles suffirent pour me justifier; le commissaire s'excusa en alléguant la nécessité de la défiance et j'allais me retirer, après l'avoir prié de remettre lui-même le bracelet, lorsque la femme du général, avertie que j'étais là, me fit demander.

Malgré ma répugnance, il fallut céder, et, après avoir traversé plusieurs salons richement décorés, j'arrivai à un boudoir où elle m'attendait.

Je l'avais entrevue si rapidement le matin,

qu'il m'eût été impossible de la reconnaître. Sans être belle, elle avait, dans toute sa personne, quelque chose de doux et de caressant, qui vous attirait dès le premier coup-d'œil. Elle se leva vivement à mon entrée, courut à moi et me prit les mains avec une reconnaissance expansive dont je fus surpris.

— Ah ! venez, dit-elle, j'ai besoin de vous voir et de vous remercier.

Je voulus protester contre l'importance qu'elle donnait à un service que tout autre eût pu lui rendre, mais elle m'interrompit, me fit asseoir près d'elle et commença à m'adresser des questions sur mon nom, mon état, ma position.

Je répondis avec une contrariété évidente. Elle crut sans doute que je redoutais des offres d'argent qui eussent blessé ma fierté, car elle se hâta de dire.

— Pardon, monsieur Michel, si je vous

interroge ainsi ; mais la seule récompense que je puisse vous proposer est mon amitié,... et il faut bien connaître ses amis !

Je répondis qu'elle me faisait trop d'honneur.

— Ne dites pas cela, reprit-elle, avec une sensibilité sincère ; si le général se fût trouvé à Paris, il eût mieux réussi à vous remercier : un homme fait des offres de service à un autre homme sans l'humilier : mais je suis seule et je ne puis... Je n'ose vous proposer que ma reconnaissance... ne la refusez pas, Monsieur.

Elle me tendait la main, je la pris et la baisai avec émotion.

— Madame me récompense au-delà de ce que je mérite, répliquai-je ; et désormais c'est moi qui serai son obligé.

Elle me regarda, jeta un rapide coup-d'œil sur mon costume, et fit un geste d'étonnement.

Je compris que j'avais oublié mon rôle d'ouvrier, et me levant brusquement.

— J'espère bien, du reste, que si Madame a besoin d'employer un tourneur elle se souviendra de moi, ajoutai-je, en saluant du pied.

— Votre adresse ? continua la jeune femme, dont le regard continuait à m'observer.

Je lui remis une des cartes imprimées que j'avais toujours sur moi.

— Vous reviendrez me voir, dit-elle, d'un ton qui exprimait bien moins l'ordre que la prière.

Je le promis en demandant à quelle heure on pouvait parler à madame la baronne.

— Vous, à toute heure, répondit-elle; seulement ne m'appelez point par mon titre, on pourrait vous confondre avec tout le monde, mais par mon nom de baptême. Quand vous viendrez, demandez madame Nancy ; c'est le mot de passe pour mes amis.

Je la remerciai et pris congé d'elle ; mais au moment où j'allais partir, une femme de chambre annonça plusieurs noms parmi lesquels fut prononcé celui du chevalier de Rieul.

Ce dernier se montra en effet à l'entrée du boudoir donnant le bras à une dame en grande parure et suivi de deux autres groupes.

Il ne parut d'abord frappé que de trouver un homme portant mon costume dans un pareil lieu ; mais à cette première surprise en succéda une seconde plus marquée. Il s'arrêta court, me regarda fixement et jeta un cri : il m'avait reconnu !

Je fis un mouvement vers la porte pour m'échapper ; il quitta vivement le bras de la dame qu'il conduisait, me saisit par la main et me ramena vers la fenêtre du boudoir, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il ne se trompait pas.

— Dieu me damne ! c'est bien lui, s'écria-t-il.

— Quoi ! vous connaissez monsieur Michel ? demanda vivement la femme du général.

— Michel, répéta le chevalier, il a donc aussi changé de nom en changeant de costume !

Madame Nancy parut stupéfaite.

— Que parlez-vous de changement de costume, reprit-elle ; monsieur serait-il donc déguisé ?

— Et si habilement, continua de Rieul, que j'ai eu peine à le reconnaître. Je ne soupçonnais point un pareil talent à ce cher duc...

— Comment, s'écria la dame en grande toilette, monsieur serait....

— Mon cousin, madame la comtesse.

Tout le monde se récria de surprise ; quant à moi, je regardais toujours la porte, que j'essayais de gagner, mais le chevalier me retint.

— Oh ! vous ne vous échapperez pas ainsi, mon bon, dit-il en riant ; fermez la porte, co-

lonel; et vous, mesdames, permettez-moi de vous présenter un parent, excellent gentilhomme, sur ma parole, philanthrope de premier ordre et un des plus riches propriétaires de la Touraine.

On s'inclina et je fus obligé de rendre le salut, tandis que la femme du général, qui était d'abord restée muette de surprise, racontait ce qui s'était passé le matin et comment je me trouvais là.

— Mais pourquoi ce costume? demanda la dame conduite par de Rieul.

— Comment vous ne devinez pas, ma chère, s'écria le petit homme à culottes courtes que l'on avait appelé colonel et que je reconnus alors pour un de nos émigrés de l'armée de Condé; c'est un habit de guerre : avec un costume d'ouvrier on entre partout, sans inquiéter les jaloux.

— Les jaloux, reprit la dame, ainsi vous

pensez que quand monsieur a rencontré Nancy matin.....

— Il venait, comme Jupiter, de doubler quelque malheureux amphitryon !..

Les femmes sourirent, et je m'aperçus que les regards se fixaient sur moi avec une curiosité qui n'avait rien de malveillant ; l'explication supposée par le colonel émigré avait évidemment donné à mon déguisement quelque chose de galant qui en relevait la vulgarité.

Je ne crus cependant pas devoir accepter les bénéfices d'une pareille erreur. Je déclarai que mon costume était celui de la profession que j'avais adoptée, et, comme le vieux gentilhomme paraissait douter, j'expliquai brièvement les motifs de ce changement, apportant pour preuve la carte remise à la femme du général et qu'elle tenait encore.

A cette révélation, la bienveillance fit subitement place à un étonnement moqueur : des

exclamations partirent de tous côtés. La dame, qui avait déjà parlé, et que madame Nancy nommait sa sœur, s'écria que c'était impossible ; le colonel répétait que, même en Angleterre, il n'avait jamais entendu parler d'une pareille excentricité ; le chevalier seul se déclara convaincu et raconta mes essais à la Brisaie, pour prouver que *j'étais capable de tout*. Aux regards qui se fixèrent alors sur moi, je compris qu'on me croyait fou. Tout essai de justification eût été inutile ; je me hâtai de saluer pour prendre congé ; mais madame Nancy s'avança vivement.

— Je n'avais pu offrir que ma reconnaissance à M. Michel, dit-elle avec une émotion pleine de grâce ; M. Henri de la Brisaie me permettra-t-il d'y joindre mes témoignages de sympathie et d'admiration ?

— Ah ! le ciel vous sert à souhait, Nancy, s'écria sa sœur ironiquement ; vous qui avez

appris à lire dans le *Contrat social* et que l'on a dressée au respect pour les amis du genre humain, vous avez trouvé votre héros.

— Il est vrai, dit la jeune femme, d'un accent pénétrant, ce que Monsieur vient de dire, ce qu'il a fait surtout, excite en moi un respect, un attendrissement que je voudrais en vain cacher : maintenant que je connais le noble emploi de ses journées, je crains d'en détourner à mon profit quelques instants... et j'ose à peine renouveler ma prière de tout-à-l'heure...

— Et moi, je demande à Madame la baronne la permission de me la rappeler, répliquai-je, en baisant la main qu'elle me présentait.

Puis, saluant tout le monde, je sortis bien décidé à revenir.

Ainsi que je vous l'ai dit, je touchais au terme fixé par moi-même à mon espèce d'en-

quête pratique; la rencontre que je venais de faire me décida à hâter ma *transformation*. J'avais porté assez longtemps la livrée du peuple, et je m'étais assez mêlé à ses plaisirs, à ses misères, à ses vices pour apprendre ce que j'avais voulu savoir; je déposai la veste de travail et rentrai dans les rangs des privilégiés que je devais aussi étudier.

Mais avant de renoncer à la condition que je venais de traverser, je voulus veiller au sort de ceux que j'avais connus.

Le père Jérôme prospérait, grâce à sa bonne conduite et à son activité; j'accrus cette prospérité par des avances qui lui permirent d'agrandir sa fabrication : Barrier, vieux, malade et sans ressources, continuait à poursuivre ses inventions au milieu des tortures de l'impuissance et de la misère; je lui assurai une place à l'établissement des *Petits ménages*, en lui fournissant tout ce qui pouvait

aider à ses recherches ; quant à Farandole et à Robert, tombés aux dernières limites de la dégradation, je ne pus que leur constituer un petit revenu inaliénable qui défendît leurs derniers jours contre la faim. Quitte ainsi envers mes amis du peuple, j'abordai le monde des riches et des puissants.

Je rencontrai chez madame Nancy, outre sa sœur et le colonel émigré son beau-frère, une grande partie de l'ancienne noblesse et de la nouvelle. On touchait à la fin de l'Empire, dont les hommes prévoyants pouvaient déjà soupçonner la chute prochaine ; les intrigues des royalistes avaient recommencé, et, afin de les mieux dissimuler, ils avaient soin de se montrer dans les salons fréquentés par les officiers et les fonctionnaires les plus dévoués à l'empereur.

Je passais presque toutes mes soirées chez Madame Nancy, dont l'amitié expansive avait

fini par me devenir nécessaire : c'était près d'elle que je retrouvais du courage dans mes jours d'abattement, et de la sympathie dans mes jours d'espérance. Toujours prête à s'associer à vos enthousiasmes, devinant vos tristesses sans vous en parler, et sachant rétablir l'équilibre dans vos sentiments troublés, elle devenait, au bout de quelque temps, la ménagère de votre âme, et y maintenait tout en ordre, sans mouvements et sans bruit.

Cette merveilleuse faculté qui en faisait pour moi l'idéal de la femme, n'avait malheureusement trouvé d'emploi ni avec sa sœur, qui l'avait toujours enviée et haïe, ni avec le général, accoutumé à la rude existence des camps. Je fus le premier à la remarquer et à en jouir. Ce fut pour madame Nancy une sensation toute nouvelle que de se voir utile au bonheur de quelqu'un ; elle en éprouva une joie qui participait de la reconnaissance.

Plusieurs mois s'écoulèrent pour tous deux dans un enchantement qui est resté le plus doux souvenir de ma vie. La différence d'âge ne se faisait point sentir entre nous, car l'âge est presque autant dans les goûts que dans la somme des années. Etranger jusqu'alors à toute affection individuelle, j'entrais dans ces nouveaux sentiments avec la jeunesse du cœur, tandis que madame Nancy, vieillie par de précoces souffrances, y apportait toute l'énergie que la maturité donne aux passions chez les femmes. Nous nous aimions pourtant sans nous l'être dit, presque sans le savoir, et cette ignorance volontaire éloignait de notre esprit toute angoisse.

La chute de l'Empire et le retour du général vinrent troubler cette innocente intimité ; mais ce fut pour peu de temps. Le débarquement de l'empereur à Cannes, rappela ce dernier sous les drapeaux et madame de Nancy

alla habiter sa *villa* d'Auteuil où je continuai à la voir tous les jours.

Le colonel avait suivi les Bourbons à Gand, tandis que la comtesse sa femme était demeurée à Paris avec le chevalier de Rieul. Les relations de parti en couvraient d'autres plus intimes, mais l'habileté des deux amants les sauvait du scandale ; car dans ce monde frivole, où tout s'arrête à l'apparence, la corruption expérimentée est plus sûre que l'honneur. La comtesse masquait d'ailleurs son indulgence pour elle-même sous sa sévérité pour les autres. Mes assiduités auprès de sa sœur excitèrent ses critiques, et, par suite, les malignes suppositions de ses amis. J'en fus instruit sans pouvoir me décider à interrompre des rapports qui étaient devenus la sérieuse occupation de ma vie.

Cependant, ces rapports avaient insensiblement perdu leur charme paisible. A l'affection

indulgente des premiers mois avait succédé une ardeur jalouse, inquiète, querelleuse. Bien que devenus plus indispensables l'un à l'autre, nous nous séparions souvent malheureux et brouillés. Une de ces querelles fut assez vive pour me laisser, le lendemain, un ressentiment qui me décida à ne point retourner ce jour-là à la *villa* du général. Je maintins assez bien ma résolution pendant les premières heures ; mais, peu à peu, mon courage faiblit, les hésitations commencèrent ; je pensai aux torts que je pouvais avoir, à l'inquiétude de madame Nancy lorsqu'elle ne me verrait pas, et, tout en discutant sur ce que je devais faire, je pris la route d'Auteuil.

XI

Dénouement.

J'arrivai à la villa plus tard que de coutume, et je rencontrai à la porte du parc la comtesse avec le chevalier.

Celui-ci m'apprit qu'il venait prendre congé de la femme du général.

— Il part pour l'ouest, ajouta la comtesse en donnant à ces mots une intention qui me fit comprendre sur-le-champ de quoi il s'agissait.

— Voulez-vous venir avec moi? reprit de Rieul légèrement; nous nous trouverons là-bas en pays de connaissance.

— En effet, répliquai-je, les journaux m'ont appris que MM. de Lescot et d'Arvière venaient de se mettre à la tête des bandes insurgées.

—Eh bien! nous les verrons à l'œuvre, continua de Rieul, qui ne tenait point évidemment à cacher le but de son voyage; pour un philosophe comme vous, ce doit être une étude à faire.

— Et vous pouvez ajouter que c'est un devoir pour tout gentilhomme, dit la comtesse avec intention.

Je fis observer, en souriant, que j'avais trop dérogé pour oser encore prétendre à ce titre.

— Avouez plutôt que vous ne voulez pas quitter Paris, répliqua le chevalier.

— On ne le permettrait point à Monsieur,

ajouta la comtesse avec une sorte d'aigreur.

— Qui donc s'y opposerait? demandai-je.

Elle s'arrêta pour me regarder, puis s'écria avec un rire forcé.

— Il le demande! Mais vous nous croyez donc aveugles et sourds? Que deviendrait ma sœur si vous n'étiez plus là?

Je rougis involontairement.

— Je pense, en effet, repris-je, que madame Nancy ne verrait point avec indifférence le départ d'un de ses amis les plus dévoués... mais je sais aussi que je ne lui suis pas assez nécessaire pour qu'elle essayât de me retenir, si mon devoir m'appelait ailleurs.

— Vous croyez.

— J'en suis sûr, Màdame.

— Alors vous me permettrez d'acquérir la même conviction.

— Si vous en trouvez le moyen...

— Je l'ai trouvé, dit vivement la comtesse qui

venait d'apercevoir sur le perron sa sœur avec quelques visiteurs qu'elle reconduisait.

— Comment cela ? demandai-je étonné.

— Laissez-moi faire et veuillez seulement ne pas me contredire.

Je n'eus point le temps de faire de questions ; madame Nancy venait de nous voir et elle accourait à notre rencontre. Après avoir embrassé sa sœur, elle me tendit la main en me reprochant doucement d'arriver si tard.

— Ah ! ne le grondez pas ; car il a failli ne pas venir, dit la comtesse.

— Pourquoi-donc ? demanda sa sœur.

— Il avait à vous faire une confidence qu'il redoutait.

— Quelle confidence ?

— Vous saurez d'abord que le chevalier part demain pour la Vendée.

— Mais... M. Henri?...

— Eh bien! M. Henri s'est décidé à partir avec lui.

Je voulus protester; la comtesse m'interrompit.

— Oh! il ne faut point nier, reprit-elle vivement; il voulait d'abord partir sans vous revoir, mais je lui ai fait comprendre que vous n'étiez point femme *à le retenir quand son devoir l'appelait ailleurs*. Aussi l'ai-je décidé à vous faire ses adieux.

Madame Nancy devint pâle. Notre brouillerie de la veille l'avait laissée dans un trouble que l'isolement de la nuit et l'attente de la journée avaient encore exalté. L'ébranlement nerveux, qui en était la suite, l'avait préparée aux douloureuses émotions; aussi, ce départ brusquement annoncé lui parût-il une rupture. Frappée au cœur, elle me regarda, poussa un faible cri et chercha de la main un appui.

Je me précipitai pour la soutenir ; mais, en sentant mon bras l'effleurer, le reste de domination qu'elle avait sur elle-même sembla l'abandonner, et, oubliant tout ce qui l'entourait, elle laissa aller sa tête sur mon épaule en fondant en larmes et en criant à travers ses sanglots :

— Ne partez pas!... ne partez pas!...

Tous les assistants demeurèrent embarrassés, et la comtesse recula stupéfaite. Elle avait bien espéré que son épreuve causerait à sa sœur quelque embarras; mais, ignorant ce qui s'était passé la veille, elle n'avait pu prévoir l'espèce d'explosion qui venait d'avoir lieu.

Quant à moi, partagé entre la confusion, la joie, l'attendrissement, je ne pouvais que répéter des protestations entrecoupées, en suppliant madame Nancy de se remettre ; mais, livrée à une de ces crises où le cœur s'ouvre

malgré nous, sous un choc subit, elle ne songeait plus au lieu, à l'heure, à rien de ce qui l'entourait. Pressée sur ma poitrine, elle continuait de supplier, en ajoutant l'aveu de ses torts passés et mille promesses pour l'avenir!

J'avais d'abord résisté à l'entraînement de cette expansion inattendue, bientôt subjugué moi-même, je répondis tout ce que m'inspirait mon émotion!

La voix de la comtesse m'arracha à ce court égarement. Muette de surprise d'abord, elle venait de saisir la main de sa sœur en s'écriant :

— Que faites-vous, Monsieur? Avez-vous oublié qu'on vous entend, qu'on vous regarde?

Nancy releva la tête; et la conscience de ce qui l'entourait lui revint avec la rapidité de l'éclair. Elle rougit et se dégagea. Je retins sa

main qui glissait de mon épaule, et, me tournant vers les visiteurs retirés à quelques pas avec une discrétion ironique.

— On peut nous regarder et nous entendre, Madame la comtesse, répondis-je, car notre affection n'a rien à cacher. La cruelle épreuve que vous venez d'essayer était seulement inutile...

— Pouvais-je prévoir un tel éclat! murmura-t-elle.

— En effet, repris-je amèrement, de plus habiles auraient mieux su maîtriser leur trouble; l'habitude des secrets honteux apprend la dissimulation.

— Monsieur...

— Mais nous, Madame, nous pouvons laisser voir sans crainte notre attachement, car la liberté même de son expression est un témoignage de sa pureté.

— Ainsi, vous osez l'avouer! s'écria la comtesse.

— Et je voudrais que tous ceux qui en doutent pussent m'entendre, repliquai-je, exalté par les émotions que je venais d'éprouver; je voudrais pouvoir répéter partout que cet amour, est toute ma consolation, toute ma force, toute ma gloire; que je lui dois ce que j'ai goûté de plus douce joie sur la terre! Ah! ne tremblez pas, Nancy, ne baissez point les yeux; cet aveu je pourrais le faire devant Dieu lui-même sans rougir... et si quelqu'un en doute encore maintenant, qu'il le dise.

En parlant ainsi, je tenais les mains de la jeune femme serrées sur mon cœur qui battait à se briser, et je promenais un regard interrogateur sur le chevalier et sur ses compagnons. J'aurais voulu, dans l'espèce d'ivresse irritée qui me transportait, saisir le plus léger signe d'incertitude ou de raillerie; mais tous

restèrent immobiles. La comtesse seule nous jeta un regard dont le dédain affecté déguisait mal la colère.

— A la bonne heure ! dit-elle ; dès que la menace devient un moyen de justification, je dois garder le silence. Le général saura défendre lui-même son honneur !...

Elle reprit le bras du chevalier, et partit.

Je rentrai au salon avec Nancy, qui se laissa tomber sur un canapé et se couvrit le visage de ses mains. Je m'agenouillai devant elle. En me retrouvant seul, toute mon exaltation était tombée, et j'avais peur de ce que je venais de faire.

— Pardonnez-moi, Nancy, murmurai-je tristement. Oh ! j'ai eu tort, je le sens ; mais je n'ai pu accepter que ces gens-là nous fissent un déshonneur de notre amour. Il eût mieux valu nier, car le monde peut croire à un men-

songe, et il ne croit jamais à la pureté d'un attachement. Ah! pourquoi suis-je venu! pourquoi n'ai je point démenti plus tôt votre sœur quand elle vous a annoncé mon départ! Vous pleurez, Nancy! Mon Dieu! vous pleurez, et c'est moi qui suis cause... c'est moi qui vous ai compromise!

— Je ne pleure point pour cela, dit-elle doucement, mais parce que maintenant il faudra vous quitter.

— Me quitter!...

— Voulez-vous donc que la comtesse me dénonce au général?

— Hélas! quoi que vous fassiez désormais, elle lui révèlera ce qui s'est passé.

— Non, car je la préviendrai, dit Nancy avec résolution. Dès demain, je pars pour le rejoindre, et je lui confesserai tout.

Je fis un mouvement.

— Oh! ne cherchez point à me dissuader,

Henri, ajouta-t-elle; bien des fois, déjà, j'ai pensé à tout lui dire. Si dans nos unions formées par le calcul ou le hasard, la femme ne peut promettre l'amour, elle doit, au moins, la sincérité : le général saura tout, et puis... lui-même décidera de mon sort.

— Mais s'il vous repousse? m'écriai-je.

— Alors, dit-elle, en se levant et en me tendant la main, je me rappellerai qu'il me reste un ami.

Je couvris cette main de baisers, de larmes, puis Nancy me fit ses adieux en me promettant de m'écrire le résultat de son entrevue avec le général.

Elle partit le lendemain comme elle l'avait décidé, et j'attendis huit jours avec un serrement de cœur inexprimable.

Enfin, je reçus d'elle un billet; il ne renfermait que quelques lignes écrites d'une

main tremblante ; je les ai toujours retenues; les voici :

« Je ne verrai le général que demain ; mais
« n'attendez aucune nouvelle de moi ; quit-
« tez Paris, la France ; partez pour les États-
« Unis comme vous en aviez autrefois le pro-
« jet, tout est fini entre nous !

« Ne me demandez pas pourquoi, ne cher-
« chez jamais à le savoir ; aimez-moi assez
« pour obéir aveuglément.

« Adieu ! »

Cette lettre me foudroya ! Qu'était-il arrivé et d'où venait cette résolution nouvelle ? Pourquoi cette rupture ? Pourquoi mon départ ? Pourquoi le désespoir visible de cette lettre ? Que devais-je faire enfin? Rester ou obéir?

Après une nuit passée dans de déchirantes hésitations, je me décidai à écrire à Nancy en l'avertissant que j'attendais un nouvel ordre. Elle me répondit :

« Partez et oubliez celle qui mourra en vous « bénissant. »

Le papier était taché par la trace de ses larmes! Je le baisai avec un brisement de cœur indicible, et je partis le soir même pour le Hâvre.

Huit jours après j'étais en route pour l'Amérique!

Ici le vieillard s'arrêta. La dernière partie de son récit semblait avoir réveillé chez lui des souvenirs ensevelis dans sa mémoire, mais auxquels il revenait avec une joie douloureuse. Il garda quelque temps le silence, comme s'il eût voulu contempler ces fantômes de jeunesse apparus une seule fois dans sa vie, et maintenant si loin de lui.

Les auditeurs respectèrent cette espèce de rêverie. Sans pénétrer le sens de tout ce qu'il venait de leur dire, le portier, Marc et Françoise avaient compris qu'ils entendaient l'his-

toire d'un grand esprit et d'un grand cœur, et leur amitié pour le vieux voisin s'était insensiblement transformée en une admiration respectueuse. Quand au Furet, il écoutait avec cette patience indifférente des gens qui pensent à autre chose.

Après une assez longue pause, M. Michel releva la tête, et, voyant tous les yeux fixés sur lui :

— Pardon, reprit-il, j'oublie que vous attendez la suite de mon récit ; je puis maintenant le terminer rapidement et vous faire franchir, sans nouvelles haltes, un long espace d'années.

Quelques mois après mon arrivée en Amérique, la rencontre d'un voyageur qui arrivait de France, me fit apprendre, par hasard, la mort de Nancy.

Cette horrible nouvelle m'ôta tout désir de revenir en Europe : je partis pour les États les

plus reculés de l'Union, cherchant à détruire ma douleur par des sensations nouvelles et tâchant de revenir à mes études d'autrefois. Mes efforts réussirent enfin; et, lorsque je repartis pour Paris, six ans plus tard, j'avais complété mes recherches et formulé le système de réorganisation sociale dont je réunissais les éléments depuis tant d'années.

J'avais résolu d'en faire l'essai dans une colonie fondée aux portes mêmes de Paris afin que son succès ouvrît les yeux aux plus aveuglés. Je consacrai toute ma fortune à cette tentative; mais elle ne suffisait pas, il fallait d'autres ressources. Je m'adressai d'abord au gouvernement, en exposant, dans un mémoire, les misères et l'ignorance du peuple; mais il me fut répondu par l'entremise de mon cousin, qui avait hérité d'un nouveau titre et qui occupait alors d'importantes fonctions, que les gens bien pensant ne désiraient

point l'instruction du peuple et ne devaient point parler de sa misère !

J'étais encore tout étourdi de cette réponse, lorsque je reçus la visite d'un homme vêtu de noir, à la mine modeste et au parler caressant, qui avait eu connaissance de mon projet et qui venait me proposer l'appui du clergé. Il demandait seulement quelques petites modifications dans mon plan. J'aurais substitué l'église au théâtre, les processions aux réjouissances publiques, les litanies des saints aux conversations du soir, et le pouvoir absolu du confesseur au pouvoir limité de l'Élu. Ma colonie devenait ainsi un calque des *réductions* établies par les Jésuites dans le Paraguay! Je remerciai l'homme noir en lui faisant observer que je n'avais point pour but de changer un peuple d'hommes en une troupe d'enfants, et que loin de vouloir organiser la mort je désirais donner plus d'expansion à la vie.

Après le gouvernement et le clergé restait la bourgeoisie. Je m'adressai à l'un des chefs de cette Opposition qui se glorifiait alors de représenter toutes les idées populaires et progressives. Après m'avoir entendu il me fit observer que la réalisation de mon projet n'aurait aucun résultat sur les élections et serait par conséquent inutile au pays.

Ainsi repoussé par ceux qui avaient en main la richesse ou la puissance, j'en appelai à tous et je fis paraître une exposition de mon système.

Cette publicité, loin de le servir, acheva de le compromettre : je me vis subitement entouré de cette nuée de frélons accoutumés à se nourrir du miel des autres et vivant de piqûres au lieu d'en mourir. Grâce à eux, mes idées furent dénaturées ; on m'en prêta que je n'avais jamais eues ; on substitua à mon nom un sobriquet grotesque ; je devins enfin un de

ces jouets qui remplissent, dans la vie, le rôle du niais de mélodrame chargé d'amuser toutes les fois que l'imagination manque à l'auteur, et contre lequel tout est permis.

Voyant que je ne pouvais espérer des autres aucun secours pour mon entreprise, je voulus la tenter seul. Tous mes biens furent engagés et je fis commencer les premiers travaux. Là fut ma faute ! J'aurais dû comprendre qu'un système ne pouvait se traduire dans la pratique sans une longue éducation de ceux qui doivent y prendre leur place. Pour que la régénération soit possible, il faut que chacun ait appris son rôle d'homme nouveau, et vouloir lui changer, sans péparation, son atmosphère sociale, c'est transporter subitement dans les zônes torrides un habitant né sous le pôle.

Mes ressources étaient insuffisantes d'ail-

leurs, et, avant que les travaux préparatoires fussent achevés, l'argent manqua.

Ce contre-temps m'affligea, sans me décourager. Désintéressé de ce qui occupe les autres, j'avais reporté tout ce qu'il y avait en moi de force et de patience sur cette idée que je voyais raillée, mais que je sentais féconde. Que m'importait l'injustice des hommes? Christophe Colomb aussi avait été traité de visionnaire, jusqu'au jour où il avait pu montrer à tous son Nouveau-Monde. Or, le mien était là, au milieu même de ceux qui le niaient; il n'y avait qu'à le rendre visible, et une somme médiocre suffisait pour cela.

Mais il fallait l'obtenir à tout prix! Je sollicitai d'abord ceux que j'avais fréquentés dans ma prospérité, puis ceux dont les noms seuls m'étaient connus, puis tout le monde. Enveloppé de mes espérances comme d'un magique nuage qui m'empêchait de voir les

regards ironiques et les sourires dédaigneux, j'affrontais tout sans honte. J'avais commencé par m'adresser aux gens qui pouvaient me comprendre et auxquels j'essayai d'expliquer mon projet; mais enfin, repoussé partout, je résolus de m'adresser à la foule.

On voyait alors souvent des mendiants placés debout aux portes des édifices publics, et qui là, une main tendue et la tête voilée, répétaient à chaque passant :

— Pour une pauvre famille!

Ce que leur faisait faire la faim, je voulus le faire pour une idée. Je m'arrêtai un soir près du Louvre, et je présentai la main à ceux qui passaient en disant :

— Pour le bonheur du genre humain!

La singularité de la demande me valut ce soir-là d'abondantes aumônes; elles augmentèrent encore les jours suivants. J'étais devenu un objet de curiosité, et la foule se por-

tait vers le Louvre pour me voir ; mais le but même de la quête trahit bientôt celui qui la faisait ; mon cousin, informé de quelle manière je *déshonorais* un nom allié au sien, m'en fit interdire la continuation.

Je me trouvais donc à bout de ressources, lorsque fut votée la loi qui accordait aux émigrés une indemnité pour les biens vendus au profit de la nation !

Outre la Brisaie et ses dépendances, que le dévoûment des fermiers m'avait conservés, ma famille possédait, en Bretagne, des domaines considérables dont la Révolution m'avait dépouillé, et qui me donnaient droit à des dédommagements. Je regardai donc la loi nouvelle comme un coup de la Providence. J'étais loin de prévoir ce que celle-ci me préparait.

Un matin je reçus l'invitation de paraître devant un conseil de famille, assemblé d'après

l'ordre du tribunal de première instance de la Seine, et j'appris que mon cousin poursuivait mon interdiction !

Je ne m'arrêterai point sur l'interrogatoire que j'eus alors à subir, ni sur celui auquel je fus de nouveau soumis à la chambre du conseil ; il suffira de vous dire qu'on s'arma, devant le tribunal, de réponses mal comprises, des passages les plus hardis de mes livres, de l'opinion publique enfin et de mes derniers actes pour me faire déclarer en état de démence !

Mon cousin me fut donné pour tuteur et se trouva ainsi en possession de la nouvelle fortune que je devais à l'indemnité.

Le reste vous est connu. Enfermé dans la maison de santé où cet homme était gardien, j'y suis resté jusqu'à ce que le hasard m'ait permis de fuir. Par un bonheur inespéré, mon ancien propriétaire avait conservé, sans y rien

déranger, le petit logement occupé par moi avant ma captivité; je vendis l'ameublement pour satisfaire aux loyers arriérés et je ne gardai que mes papiers avec ce fauteuil et ce bureau qui avaient appartenu à ma mère.

— Ah! je comprends maintenant pourquoi ils sont si différents de tout le reste, dit Françoise, qui regarda les deux meubles avec attendrissement.

— Oui, reprit doucement le vieillard, ils me parlent de temps meilleurs, mais sans que leur vue ait, pour moi, rien de décourageant; loin de là, il semble qu'elle me réjouisse et me relève, car elle me rappelle ce que j'ai sacrifié à la vérité. En regardant les écussons de ce bureau et la couronne sculptée au haut de ce fauteuil, le pauvre M. Michel se sent fier de n'être plus seigneur de la Brisaie ni duc de Saint-Alofe.

Marc qui écoutait les bras croisés et la tête penchée se redressa à ce mot.

— De Saint-Alofe, répéta-t-il, vous avez dit duc de Saint-Alofe !

— C'est mon nom, reprit M. Michel.

— Et vous êtes seul à le porter ?

— Seul.

— Mais alors ! s'écria Marc palpitant, la femme que vous avez aimée... c'était la baronne Louis.

Le vieillard tressaillit.

— D'où le savez-vous, demanda-t-il d'une voix altérée.

— C'était elle, reprit Marc avec agitation ; ah ! je m'explique maintenant son départ pour rejoindre le général en Vendée... puis... plus tard, cette lettre !

Il s'arrêta et passa la main sur son front qui était devenu pâle.

— Achevez, dit le duc.

— Je comprends tout, continua-t-il, sans répondre au vieillard et en se parlant à lui-même; aussi, en mourant, c'était le duc de Saint-Alofe qu'elle appelait..... c'était à lui qu'elle recommandait sa fille.

— Sa fille! interrompit le vieillard saisi, elle a laissé une fille?

— Que son testament confiait à votre tutelle.

— Grand Dieu! et cette fille est vivante?

— Elle est ici, livrée aux mains de la comtesse, sa tante, et bientôt sacrifiée!

— Que voulez-vous dire?

— Que dans quelques jours, elle sera la femme d'un débauché sans cœur, Arthur de Luxeuil.

Le duc fit un mouvement.

— Et elle n'a pour la défendre, ni conseil, ni appui! s'écria-t-il.

— J'en attends un, répliqua Marc, celui-là

même qui, en votre absence a accepté la tutelle, M. de Vercy.

Françoise qui avait jusqu'alors écouté avec un intérêt curieux, interrompit le garçon de bureau.

—Attendez, dit Françoise, de Vercy... il me semble que j'ai déjà entendu ce nom... n'est-ce pas un monsieur qui demeure en province?

— En effet, répliqua Marc.

— Ce doit être lui que j'ai rencontré ce matin à l'hôtel, reprit la grisette; vous savez bien, l'étranger qui demandait l'adresse de M. Dufloc le banquier?... Du reste, je dois avoir la carte qu'il m'a remise; voyez plutôt!

Marc la prit vivement et lut:

DE VERCY,

Conseiller à la Cour Royale d'Angers.

— Ainsi il est arrivé, s'écria-t-il; vous l'avez vu, Madame Charles?

— Hier soir, à l'hôtel des Étrangers. Il faut

même que j'y retourne pour l'avertir de ne pas compter sur Charles aujourd'hui ; il devait l'attendre vers une heure.

Marc tira sa montre.

— Midi et demi, dit-il ; mais avec un cabriolet nous arriverons; vite, Mademoiselle Françoise, votre châle, votre bonnet ; je vous emmène.

La grisette courut se préparer tandis qu'il cherchait son chapeau.

— Qu'allez-vous faire et qu'espérez-vous? demanda le vieillard anxieux.

— Vous le saurez à mon retour, monsieur le duc, dit Marc, en gagnant la porte. Si M. de Vercy fait son devoir, tout peut être encore sauvé. Je ne lui parlerai pas seulement de sa pupille, mais de vous. Il faut que l'interdiction soit annulée, qu'on vous remette en possession de votre nom, de vos biens.... Avant la fin du jour, monsieur le duc saura ce que nous pouvons espérer.

XII

Le voyageur de l'hôtel des Étrangers.

Françoise l'attendait aux pieds de l'escalier avec un carton de fleurs qu'elle portait à madame Ouvrard. Tous deux coururent au premier porche, sous lequel stationnait un cabriolet de remise et y montèrent.

En arrivant à l'hôtel, la grisette entra au salon pour remettre ses bouquets, tandis que Marc montait au numéro 47.

Les hôtels meublés de Paris ont une phy-

sionomie spéciale qui mérite d'être étudiée. Ce ne sont point, comme les auberges de province, des lieux de repos où l'on arrive, et d'où l'on part à toute heure, mais des gîtes de nuit que l'on quitte le matin, et où l'on ne rentre qu'après l'heure du spectacle. A voir, pendant le jour, leurs chambres fermées, leurs escaliers déserts, leurs longs corridors silencieux, on dirait une de ces *villas* royales dont les seuls locataires sont le gardien et le portier.

Le garçon de bureau monta trois étages sans rencontrer personne et arriva à l'appartement indiqué.

Il se composait de deux pièces dont la première servait d'antichambre. Marc y trouva, par hasard, un des garçons de l'hôtel qui sortait avec le plateau du déjeuner et auquel il demanda M. le conseiller de Vercy. Une voix, partant de la pièce voisine, prévint la réponse

en criant d'entrer. Le garçon montra la porte au visiteur et se retira.

Mais Marc, après avoir fait un pas en avant, s'arrêta tout-à-coup sur le seuil qui séparait les deux chambres. Au moment de parler à l'homme qui allait décider du sort d'Honorine, une angoisse douloureuse l'avait saisi ; il sembla hésiter.

Or, bien que cette hésitation n'eût duré qu'un instant, elle donna le temps au conseiller, qui se tenait près du foyer, de se retourner et d'apercevoir le garçon de bureau. Il tressaillit, se leva à demi avec une exclamation étouffée et regarda autour de lui, comme s'il eût cherché une issue ; mais s'apercevant que Marc venait de se décider à entrer, il se rejeta dans son fauteuil en relevant brusquement le collet de velours qui garnissait son ample redingote verte.

Dominé par sa préoccupation inquiète, le garçon de bureau ne remarqua pas ce singu-

lier mouvement. Il s'avança avec un peu de timidité et s'arrêta, la tête nue, à quelques pas du conseiller. Ce dernier demeura enfoui dans son collet et le mouchoir sur la bouche, de manière à ne laisser voir que ses yeux.

— Monsieur le conseiller m'excusera si je le dérange, dit Marc, en s'assurant par un regard rapide qu'ils étaient seuls ; mais il s'agit d'une affaire importante... je viens lui parler de sa pupille, mademoiselle Honorine Louis.

M. de Vercy fit entendre une sorte de grognement et s'agita sur son fauteuil.

— Monsieur le conseiller doit avoir reçu une lettre signée Marc? reprit le garçon de bureau.

— Oui... je crois... me rappeler, murmura l'homme à la redingote verte.

— Ce Marc, c'est moi, Monsieur.

Le conseiller lança au visiteur, par-dessus son collet, un regard flamboyant.

— Après? dit-il brusquement.

— Pardon, reprit le garçon de bureau, un peu étonné des manières du magistrat, mais j'avais promis à Monsieur des explications... que je viens lui donner.

— Plus tard, plus tard! balbutia M. de Vercy, qui semblait éprouver un inexplicable malaise et dont les yeux se tournaient sans cesse vers la porte...

— Plus tard il ne sera plus temps, dit vivement Marc, le mariage de mademoiselle Louis doit avoir lieu demain.

— Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? répliqua l'homme à la redingote.

Marc ne put retenir un geste de surprise.

— Monsieur le conseiller a-t-il oublié qu'il est tuteur de mademoiselle Honorine Louis, reprit-il vivement, et, qu'à ce titre, il doit veiller sur son avenir?

— Eh bien? demanda M. de Vercy.

— Eh bien! cet avenir est perdu si elle épouse son cousin, continua le garçon de bu-

reau ; car le mariage de M. de Luxeuil n'est qu'un moyen de réparer sa ruine, un arrangement promis à ses créanciers, à sa maîtresse.

Et voyant l'agitation de M. de Vercy, qui s'était levé :

— Je puis le prouver, continua-t-il, en élevant la voix ; que M. le conseiller s'informe, je fournirai tous les moyens de connaître la vérité. Je lui donnerai les adresses, les noms de ceux qu'il peut interroger.

— Soit, dit le conseiller, qui venait d'entendre la porte de la première chambre s'ouvrir ; écrivez-les... sur cette table... je prendrai des renseignements.

Marc, un peu déconcerté du laconisme du tuteur d'Honorine, s'approcha, en hésitant, de la table qu'il lui avait désignée et s'assit pour écrire. Mais, tout en préparant lentement la plume et le papier, il réfléchissait à ce qu'il devait faire. M. de Vercy avait évidemment un motif pour éviter toute explica-

tion, et, d'après son accueil, Marc devait douter au moins de son zèle, sinon de sa loyauté. Il se demandait s'il fallait insister de nouveau ou chercher quelque autre moyen de salut pour la jeune fille, lorsque ses yeux, en se levant rencontrèrent la glace placée vis-à-vis du bureau sur lequel il écrivait. Tout-à-coup sa plume s'arrêta, et lui-même demeura immobile de saisissement.

La scène qui se reflétait dans cette glace avait, en effet, quelque chose de trop étrange pour ne pas fixer l'attention.

Le conseiller lui tournait le dos, mais il échangeait des signes rapides avec la personne qui venait d'entrer dans l'antichambre et dont on distinguait de loin la livrée. Il se retournait par instants pour s'assurer que Marc ne pouvait le voir, puis recommençait des gestes qui semblaient devoir signifier :

— Prenez garde ! ne vous montrez pas... il est là...

Celui auquel les signes s'adressaient ne les comprit point, sans doute, car il s'approcha à petits pas, et comme en hésitant, jusqu'à l'entrée de la seconde chambre.

Au moment où sa grande taille s'encadra dans la baie de la porte, l'homme à la redingote verte, furieux de ne pouvoir se faire comprendre, lui montra les deux poings fermés et se retourna vers Marc avec effroi.

Dans ce mouvement son collet se rabattit et laissa voir son visage tout entier.

Le garçon de bureau lâcha la plume qu'il tenait, en poussant un cri ! Il venait de reconnaître Jacques le Parisien !

Ce qui suivit fut plus prompt que la parole ne peut le dire, aussi prompt que la pensée.

Au cri du garçon de bureau qui s'était levé d'un bond, l'homme en livrée, qui n'était autre que Moser, avait enfin deviné le danger et refermé la porte derrière lui, tandis que Jacques, fouillant dans la poche de côté de sa

polonaise, s'était élancé vers Marc : celui-ci se sentit frapper sous l'épaule avant d'avoir pu songer à se mettre en défense. Il recula étourdi ; un second coup, puis un troisième l'abattirent.

Le Parisien se précipita à deux genoux sur sa poitrine et lui enveloppa la tête dans le tapis pour étouffer ses gémissements.

— Est-y serfi ? demanda Moser qui était resté appuyé contre la porte.

— Ferme, ferme vite ! bégaya Jacques.

L'Alsacien fit faire un tour à la clé et accourut.

— Il pouge encore ! dit-il en se penchant sur le garçon de bureau.

— Le tourniquet, dit Jacques, dont la voix était épaisse et entrecoupée comme dans l'ivresse.

Le Juif comprit ; il releva le couteau que son compagnon avait laissé tomber, passa le

manche dans la cravate de Marc, et fit plusieurs tours.

La faible plainte du blessé s'arrêta aussitôt; un frémissement convulsif parcourut ses membres, puis tout resta immobile.

— C'est fait! dit Jacques en rejetant le tapis dont il lui avait couvert le visage.

— Ça été engore blus fite que bour le gonseiller! fit observer Moser.

— Oui, reprit le Parisien; mais pour le conseiller on travaillait en plein air, et il y avait la Loire à côté... tandis qu'ici... qu'est-ce que nous allons faire maintenant de ce *ballot?*

Avant que l'Alsacien eût eu le temps de répondre, un bruit de voix se fit entendre dans la pièce voisine.

Les deux assassins se redressèrent épouvantés.

— Il y a quelqu'un dans l'antichambre, dit

Jacques, dont tous les muscles du visage se crispèrent.

— Faut bas ouvrir! répliqua le Juif, pâle et les yeux grands ouverts.

— Ils savent que nous sommes ici!

— Ah! c'est frai, gomment sortir alors?

— Faudrait pouvoir cacher la chose, reprit le Parisien qui regardait le cadavre, puis autour de lui.

Tout-à-coup ses yeux s'arrêtèrent sur une de ces armoires sous tenture, destinées à suspendre les vêtements. Il la montra du doigt à l'Alsacien.

— Là, murmura-t-il; vite, aide-moi!

Moser l'aida à soulever le corps sans mouvement et à le porter jusqu'à la garderobe. Comme ils le déposaient on frappa doucement.

— Ne réponds pas, et referme les battants, dit le Parisien en courant au tapis plein de sang qu'il roula dans un coin.

On frappa plus fort.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur le conseiller, dit la voix de Françoise; je viens pour cette adresse du banquier...

— Du panquier ! répéta le Juif; faut lui barler.

— Tout-à-l'heure ! cria Jacques, je m'habille.

Et se tournant vers Moser :

— Essuie le sang, ajouta-t-il à voix basse; là, près de la fenêtre.

— Et toi, relèfe le gouteau, dit celui-ci.

— Il n'y a plus rien ?

— Je crois.

— Ouvre alors.

— Bas encore, bas encore !... Faut bien regarder bartout... Si la betite allait foir quéq'chose...

— Tant pis pour elle, dit Jacques, dont la main serrait convulsivement le manche du

couteau; le garçon qui la conduisait est redescendu... Quoi qu'il arrive, j'empêcherai bien la fille de nous vendre. Ouvre, je te dis.

— Foilà!

— Et surtout garde la porte; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Tout cela s'était dit rapidement et à voix basse, tandis que le Juif faisait disparaître les traces du meurtre; il se dirigea enfin vers la porte qu'il ouvrit.

La grisette entra leste et riante.

— Tiens! où est donc M. Marc? demanda-t-elle en apercevant seulement les deux compagnons, qu'à leurs costumes elle prenait pour le maître et le valet.

— Quel monsieur Marc? répliqua Jacques d'une voix rauque.

— Eh bien! mais celui qui était tout-à-l'heure avec monsieur le conseiller, reprit Françoise en souriant; le garçon de l'hôtel m'a dit qu'il vous avait laissés ensemble.

— C'est-y pour le gercher que fous êtes fenue? demanda Moser brusquement.

— Non, dit la jeune fille étonnée; mais je ne comprends pas comment il a pu sortir...

En parlant ainsi, elle promenait autour d'elle un regard curieux, comme si elle eût encore espéré apercevoir le garçon de bureau. Jacques fit un geste d'impatience.

— Tonnerre! vous voyez bien que nous sommes seuls! dit-il d'un ton brutal; je suis pressé; finissons! Qu'est-ce que vous avez à me dire?

A cette violence inattendue, Françoise, qui n'avait point jusqu'alors pris garde à son interlocuteur, releva la tête et fut frappée de l'altération de ses traits.

— Pardonnez-moi, Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante; je voulais... j'étais venue...

— Pour l'adresse de M. Tufloc! interrompit Moser; fotre mari toit fous l'afoir tonnée?

— Pas encore, reprit Françoise timide-

ment, et je venais justement pour vous avertir que Charles ne pourrait vous voir avant demain.

— Au diable! interrompit Jacques en frappant du pied, ce sera trop tard pour faire payer le billet.

— Trop tard! c'est bas bossible, s'écria le Juif, un pillet de garante mille francs!

— Veux-tu aller le présenter demain, toi, quand nous aurons quitté l'hôtel, dit le Parisien en jetant un regard significatif vers l'armoire...

Le Juif fit un geste de désespoir.

— Imbécile! d'avoir attendu les renseignements de cette fille, reprit Jacques avec une véritable rage.

— Elle tisait que son mari était dans la panque! fit observer Moser.

— Oui, et grâce à elle nous perdrons tout.

— C'est frai... c'est elle qui est gause.,.

Tous deux lancèrent à Françoise un regard

qui la fit trembler. Le Parisien était appuyé au marbre de la cheminée, pâle et farouche, tandis que Moser barrait l'entrée. La grisette laissa tomber le carton qu'elle tenait, et recula de quelques pas en essayant de se justifier d'une voix entrecoupée; mais tout-à-coup elle s'interrompit. Derrière elle, il lui avait semblé qu'un sourd gémissement sortait de la muraille.

Elle se retourna glacée de surprise et prêta l'oreille.

Les deux associés avaient également entendu la plainte et vu le mouvement de la jeune fille, ils se lancèrent un regard; Moser se rapprocha de l'entrée, tandis que le Parisien portait la main à la poche de sa polonaise.

Il se fit une pause, et il y eut une attente terrible; mais tout resta silencieux.

Persuadée qu'elle s'était trompée, Françoise balbutia de nouveau quelques excuses,

releva le carton qui lui était échappé, et s'avança vers la porte. Après avoir interrogé Jacques du regard, l'Alsacien tira sans affectation le verrou qu'il avait précédemment poussé, et se rangea pour la laisser passer. La grisette franchit rapidement l'antichambre et disparut.

— Maintenant *donnons-nous-là* (prenons la fuite), dit précipitamment le Parisien en boutonnant sa redingote et saisissant près de la cheminée un rotin plombé.

— Tu as l'archent, au moins? demanda Moser.

— Oui, et le portefeuille?

— Le foici.

— Alors en route.

— Je fais, je fais, dit le Juif qui se mit à réunir à la hâte quelques effets.

Mais voyant que Jacques partait sans l'attendre et avait déjà gagné l'escalier, il se décida à tout abandonner et à le suivre.

Cependant Françoise, redescendue toute troublée, s'était arrêtée à la loge pour y demander Marc; on ne l'avait point vu sortir. Madame Ouvrard, qui arriva dans ce moment, remarqua la pâleur de la grisette et demanda ce qu'elle avait.

— Ce sont vos voyageurs d'en haut... qui m'ont fait peur... répliqua Françoise haletante.

— Quels voyageurs?

— Ce conseiller, vous savez bien... et son domestique.

— Vous auraient-ils manqué, par hasard?

— Non... oh! non; mais ils se sont mis en colère parce que Charles ne pouvait venir... et ils avaient un air... puis... il m'a semblé entendre...

— Quoi donc?

— Rien... rien dit la grisette en cherchant à sourire; c'est drôle comme il y a des jours où l'on se saisit pour peu de chose... vrai, j'ai

cru un moment qu'ils voulaient me faire du mal... mais voilà qui est fini... Seulement, je ne comprends pas comment M. Marc a pu repartir.

— Repartir, dit madame Ouvrard, c'est impossible ; le cabriolet est toujours là.

Françoise regarda à travers le vasistas de la loge.

— C'est pourtant vrai ! s'écria-t-elle ; comment ça peut-il se faire ?... il n'y avait pourtant personne avec ces messieurs.

— Ah ! mon Dieu ! dans quoi que vous avez marché, m'ame Charles, interrompit la portière ; vos pas marquent partout.

Françoise baissa les yeux et aperçut, en effet, la trace de son brodequin imprimée sur le tapis de jonc.

— C'est une empreinte rouge et humide, reprit madame Ouvrard étonnée... on dirait du sang.

Françoise poussa un cri.

— Du sang,.. en haut... bégaya-t-elle ; ah ! mon Dieu !... et ce bruit que j'ai entendu.

— Quel bruit? demanda l'hôtesse.

— C'était comme un gémissement !...

Les trois femmes se regardèrent.

— Allons, elle est folle ! reprit madame Ouvrard, la peur lui aura fait tinter les oreilles.

— Non, non, insista Françoise, je suis sûre.., et puis je me rappelle maintenant... ils n'ont point ouvert tout de suite... et quand je suis entrée à la fin, ils avaient un air !... Oh ! ce ne sont pas des voyageurs comme les autres, madame Ouvrard.

— Mon Dieu ! reprit l'hôtesse, que le trouble de la jeune ouvrière commençait à gagner, sans qu'elle voulût l'avouer, s'il ne faut que cela pour vous rassurer, je puis envoyer Olivier au numéro 47 où ils logent...

— Les voilà qui sortent ! interrompit vivement la portière.

Françoise et madame Ouvrard avancèrent la tête. Moser et Jacques franchissaient rapidement la porte cochère.

— Ils ont l'air de s'enfuir, dit celle-ci, frappée de leur précipitation.

— Et ils n'ont pas remis la clef, fit observer la portière.

Madame Ouvrard sonna vivement; deux garçons accoururent.

— La double clef du numéro 47, demanda-t-elle.

Un des garçons alla la prendre et tous montèrent ensemble à l'appartement indiqué.

Ils ouvrirent la première porte et traversèrent la pièce qui servait d'antichambre sans rien remarquer; mais arrivés à la seconde, madame Ouvrard fut frappée du désordre dans lequel Jacques et Moser l'avaient laissée. Elle approcha du bureau et aperçut sur le carreau quelque traces de sang mal essuyé; ce sang formait une traînée encore humide jusqu'à l'ar-

moire dont la clef avait été emportée; mais un garçon souleva, avec effort un battant qui s'ouvrit et laissa voir le corps sanglant de Marc.

. . . .

Après le premier moment d'épouvante, le commissaire et le médecin furent appelés. Le premier dressa procès-verbal tandis que le second s'efforçait de ranimer le garçon de bureau qui donnait encore quelques signes de vie. Françoise, à qui la possibilité d'être utile avait rendu tout son courage, l'aida avec autant d'intelligence que de zèle, et, grâce à leurs soins, le blessé finit par reprendre ses sens.

Ses regards après avoir flotté un instant s'arrêtèrent sur la fleuriste et il lui tendit la main.

— Voyez, voyez, il me reconnaît, s'écria-t-elle avec ravissement; pas vrai, monsieur Marc, que vous me reconnaissez?

Celui-ci fit, de la tête, un signe affirmatif

— Si le blessé a recouvré ses facultés, dit le commissaire en s'approchant, nous allons procéder à l'interrogatoire...

— Je m'y oppose ! interrompit le médecin; dans l'état où il se trouve, la plus légère fatigue peut être funeste !

— Je ferai observer à monsieur le docteur que le moindre retard peut être irréparable, répliqua vivement le premier interlocuteur ; si la victime a peu d'instants à vivre on aura perdu l'occasion d'obtenir d'elle de précieuses lumières.

— Pour le moment, reprit le médecin ; il s'agit avant tout de secourir un être qui souffre.

— Il s'agit avant tout de punir des coupables, Monsieur, ajouta le commissaire.

— Je déclare que vous ne l'interrogerez pas! s'écria le docteur.

— Je déclare contradictoirement que je l'interrogerai ! répliqua le commissaire.

— Mon Dieu ! vous allez le tuer avec vos discussions, interrompit Françoise ; à quoi sert de dire qu'il faut ou qu'il ne faut pas l'interroger, est-ce que vous ne voyez pas que le pauvre cher homme veut parler sans pouvoir ; ses lèvres remuent et on n'entend rien.

Le commissaire et le docteur constatèrent la jutesse de la remarque, en se penchant sur le blessé.

— Dans ce cas, dit le premier, je vais clore mon procès-verbal par la déclaration queledit Marc, interpellé, s'est trouvé hors d'état de répondre. A-t-on fait demander un brancard ?

— Il vient d'arriver, répliquèrent plusieurs voix.

Le commissaire réunit ses papiers.

— Alors c'est à M. le docteur d'indiquer les précautions à prendre pour le transport du blessé, dit-il en fermant son portefeuille de marocain.

— Mon Dieu ! qu'on le porte le plus doucement possible, répliqua le médecin, qui, du moment qu'on cessait de lui disputer le patient n'avait plus de raison pour y tenir.

Il mit ses gants, le commissaire prit son chapeau, et tous deux sortirent sans se saluer.

Le lendemain, toute la presse parisienne racontait l'évènement arrivé à l'Hôtel des Etrangers.

On lisait d'abord dans les journaux ministériels :

« Un meurtre dont les circonstances ne « sont point encore connues, vient d'être « commis dans un des hôtels de la rue Riche- « lieu. Aussitôt que le commissaire du quar- « tier, M. Levasseur, en a été averti, il s'est « transporté sur les lieux et a procédé à l'in- « formation du crime avec son zèle et son in- « telligence accoutumés. Les améliorations « apportées dans les services de sûreté publi- « que par la présente administration, ne

« permettent point de douter que l'on n'arrive
« à la découverte des coupables. »

Puis, dans les journaux de l'opposition :

« Encore une nouvelle preuve de l'incurie
« du Pouvoir pour tout ce qui intéresse la for-
« tune ou la vie des citoyens. Un homme vient
« d'être assassiné et dépouillé en plein jour,
« dans un des hôtels de la rue Richelieu. M. le
« docteur Arnout, qui demeure vis-à-vis, au
« numéro 24, a été heureusement averti sur-
« le-champ, et grâce à son habileté le blessé
« a pu être rappelé à la vie. »

Cependant Françoise, restée seule près du garçon de bureau, avait aidé à le placer sur le brancard, et l'avait suivi jusqu'a l'hôpital. Arrivée là, elle voulut prendre congé de lui en promettant de revenir le lendemain.

Mais cette promesse sembla réveiller chez Marc toute une série de souvenirs ; il fit un effort pour relever la tête, et ne put lui faire quitter le traversin qui la soutenait. Une

expression de désespoir crispa ses traits.

— Ne craignez rien, répéta Françoise, persuadée qu'il ne l'avait pas comprise; je reviendrai demain, vous dis-je... et de bonne heure!

Le blessé étendit les mains avec angoisse et voulut parler, mais les paroles n'arrivèrent à l'oreille de Françoise que comme un murmure inintelligible. Elle se pencha sur le brancard.

— Allons tranquillisez-vous, cher monsieur Marc, dit-elle d'un accent attendri; tout ira bien... Vous voudriez me dire quelque chose, n'est-ce pas... est-ce pour me demander d'avertir à votre bureau?... ou de veiller à votre chambre... Non, mon Dieu! quoi donc alors?...

L'expression du blessé était déchirante à voir; ses lèvres s'agitaient pour parler, ses paupières tremblaient et tout son visage était contracté par un effort suprême! enfin, la continuité de cet effort brisa le sceau glacé

qui fermait ses lèvres ; un faible son arriva jusqu'à la jeune ouvrière, qui se pencha davantage et sentit mourir à son oreille le nom du duc de Saint-Alofe !

C'était lui que le blessé voulait voir ! elle courut à la rue des Morts pour le lui ramener.

XIII

La mère Louis.

Depuis le consentement arraché à Honorine et la résolution prise par celle-ci de persister dans son sacrifice, tout avait marché au gré d'Arthur et de sa mère. La veille du mariage était arrivée sans que l'on eût entendu parler de M. de Vercy, et de Luxeuil se réjouissait d'un retard qu'il ne pouvait comprendre, mais dont il espérait bien profiter.

Il venait de quitter le notaire chargé du contrat de mariage, après avoir longtemps discuté avec lui et la comtesse toutes les dispositions qui pouvaient être introduites dans l'acte, à son avantage, et il allait sortir lorsqu'un domestique annonça :

M. le docteur Vorel avec la mère Louis :

La foudre tombant aux pieds de la comtesse et de son fils eût causé, à tous deux, moins de saisissement. Ils se levèrent d'un même mouvement et voulurent faire répéter les noms; mais la porte fut tout-à-coup poussée avec fracas et laissa voir les deux personnages qu'on venait d'annoncer !

Les années avaient passé sur M. Vorel. sans laisser de traces trop sensibles; elles ne lui avaient donné ni la maigreur ni l'embompoint qu'amène habituellement la vieillesse. C'était toujours le même homme, sauf un peu moins de souplesse dans les attitudes. La tête seule, devenue chauve au-dessus des

tempes et garnie, au milieu, de cheveux grisonnants, avait pris je ne sais quel faux air vénérable qui rendait l'expression du visage plus trompeuse pour la foule et plus redoutable aux vrais observateurs. Quant à la mère Louis, c'était une grosse femme tannée par le soleil, forte en couleurs et portant le costume des paysannes normandes dans toute sa splendeur.

La comtesse et Arthur étaient restés pétrifiés à l'autre extrémité du salon, lorsque la paysanne les aperçut.

— Ah ! ah! ça doit être ça le bourgeois et la bourgeoise, dit-elle, en quittant le bras de Vorel.

— Vous ne vous trompez pas, ma mère, répliqua celui-ci, qui salua profondément; c'est Madame la comtesse et M. de Luxeuil.

— C'est ça le *marieux*, s'écria la mère Louis en riant; eh bien! y me va; il est gentil tout plein... Viens embrasser ta grand'mère, mon garçon.

Arthur se contenta d'incliner légèrement la tête.

— C'est là tout ce que tu me fais *d'agriotes* * (caresses), s'écria la mère Louis scandalisée.

— Pardon, ma mère, fit observer Vorel, de sa voix pure et caressante; mais notre arrivée est si inattendue.

— Inattendue... répéta aigrement la vieille femme; quand ils m'ont invitée c'était donc pour me faire *chaper*? (promener). Alors ils n'ont qu'à le dire. Mais, en tous cas, je veux voir la *fieule*; je suis sa grand'mère. Après tout, on ne peut pas l'épouser contre mon gré ; et, comme on dit au pays :

Fille fiancée
N'est pas mariée.

A cette espèce de menace, la comtesse fit un mouvement.

* Cette expression et les suivantes sont empruntées au patois normand.

— Que Madame Louis nous excuse, dit-elle, avec un effort visible, mais comme sa lettre ne disait point qu'elle dût venir...

— Je crois bien, interrompit la grosse femme, je voulais vous *sourguer* (surprendre); mais si c'est comme ça que vous recevez les gens, on peut *retrousser pignole* (s'en aller) avec son *fait* et sans signer au contrat.

Ces derniers mots, prononcés avec une irritation criarde, rappelèrent brusquement à la comtesse et à son fils ce que l'on pouvait attendre de la mère Louis. Ils se consultèrent de l'œil, échangèrent un signe, et leur froideur disparut à l'instant même, comme par enchantement.

— Que dites-vous là, s'écria Madame de Luxeuil, qui courut à la vieille femme et la prit par les mains, vous en retourner!... Ah! nous sommes trop heureux que vous vous soyez décidée à venir... Mais, nous l'espérions si peu, qu'au premier moment j'ai été tout

étourdie... j'ai cru que je me trompais... Asseyez-vous donc, chère Madame Louis... et vous, docteur...

— Merci, merci, ce n'est pas la peine, dit la mère Louis, qui se laissa conduire de mauvaise grâce jusqu'à la causeuse.

— Vous êtes arrivée aujourd'hui ? interrompit Madame de Luxeuil en s'adressant à Vorel.

— A l'instant, madame la comtesse, répondit le médecin.

— Mais Madame Louis doit alors avoir besoin de repos, interrompit vivement Arthur ; il faut faire préparer sa chambre.

Et il tira violemment le cordon de la sonnette.

— C'est inutile ! répliqua la paysanne, dont le mécontentement n'était point apaisé.

— Madame Louis préférerait peut-être prendre quelque chose, dit la comtesse avec empressement ; un bouillon, par exemple !

— Non, dit la vieille femme.

— Du café, alors?

— Non, non.

— Une côtelette et du Madère! proposa Arthur.

La figure de la mère Louis se dérida un peu.

— Du Madère! répéta-t-elle, en se tournant vers le docteur; j'ai jamais bu de ça; est-ce que c'est bon, mon *mière* (médecin.)

Vorel fit un signe affirmatif.

— Voyons donc la côtelette... et le... comme il a dit, le jeune gars... Puisqu'on est à Paris, faut faire un peu de *riotte.*

Madame de Luxeuil donna les ordres nécessaires au valet qui venait d'entrer. Honorine, avertie, arriva bientôt émue et se jeta dans les bras de sa grand'mère en sanglotant.

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc! s'écria la paysanne, en l'embrassant; ça la fait pleurer de me voir!... Allons, allons,

veux-tu bien essuyer tes yeux, petiote ; ne geins pas comme ça ; je suis tout plein contente ; sois contente *itou* (aussi).

Et elle l'embrassa de nouveau.

Mais dans la disposition où se trouvait Honorine, la brusque arrivée de sa grand'mère était comme un choc inattendu qui avait tout remué au fond de ce cœur bourrelé ; ses larmes, loin de s'arrêter sous les caresses de la paysanne, semblèrent redoubler.

— Est-elle *picheline* (pleureuse) au moins, dit la mère Louis, en se laissant gagner, sans savoir pourquoi, à l'attendrissement de sa petite-fille ; voyons, en voilà assez, ma *nerchibotte* (petite) ; est-ce qu'on n'est pas contente donc de se marier ?

Honorine qui était à genoux sur un tabouret, aux pieds de la vieille femme, lui baisa les mains.

— Ça n'est pas une réponse, continua la mère Louis, intéressée malgré elle ; allons,

Honorine, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron ; réponds oui ou non.

— Voici les côtelettes et le Madère, interrompit Arthur, qui vit le domestique paraître avec un plateau.

Cette diversion inattendue changea le cours des idées de la mère Louis; elle tourna les yeux vers le déjeuner que l'on venait de poser sur un petit guéridon de laque, et cette expression de gourmandise comprimée, particulière aux paysans, illumina tous ses traits.

— Ah ! c'est déjà prêt, dit-elle ; eh bien ! à la bonne heure ! il n'y a pas moyen de *muler* (bouder) quand on voit un pareil festin.

Et comme Honorine se penchait sur son épaule, elle continua, en la forçant à se relever.

— Allons, il y a temps pour tout, ma *fieule*, voilà assez d'*oremus* ; tu vas manger une bouchée avec moi.

Honorine s'excusa.

— A ton idée, reprit la vieille, qui ne voulait point perdre en explications un temps qu'elle pouvait mieux employer; ton oncle, lui, acceptera. Pas vrai, mon *mière*, que vous profiterez de la bonne occasion? c'est son droit, voyez-vous; car, comme dit le proverbe :

« S'il pleut sur le curé, il dégoutte sur le vicaire. »

La manie des proverbes normands était une des infirmités de la vieille paysanne.

M. Vorel s'inclina en signe d'assentiment, et se mit à table avec sa belle-mère.

Celle-ci trouva tout excellent, surtout le Madère qu'Arthur lui versa, et auquel elle revint avec une persistance qui finit par alarmer madame de Luxeuil. La gaîté de l'ancienne meunière devenait à chaque instant plus bruyante et plus communicative; elle s'écria enfin, en frappant sur les genoux de la comtesse;

— Pardi ! vous êtes une bonne chrétienne, mam' Luxeuil, et qui avez pas de *grecquerie* (avarice) ; j'aime ça, moi ; aussi, je vous le revaudrai. Vous verrez ce que je ferai pour la *petiote* et pour le gars ; quéque chose qui les aidera ! car tout le monde a besoin d'aide : « on aide bien au bon Dieu à faire le bon blé. »

La comtesse et Arthur voulurent la remercier, mais elle les interrompit en disant qu'il fallait attendre au lendemain, après la noce, que pour le quart-d'heure c'était assez *jacasser* et qu'elle voulait se reposer.

Madame de Luxeuil proposa de la conduire à l'appartement qu'elle devait occuper.

— Non pas vous, dit la grosse femme que le vin de Madère avait rendue égrillarde, mais votre jeune gars : je veux qu'il soit mon *valantin* (galant) ; sans te faire tort, pourtant, *fieule*, ajouta-t-elle, en se tournant du côté d'Honorine ; je ne le garderai pas longtemps : « ce qui vient de flot s'en va de marée. »

Et se retournant vers le docteur :

— Eh bien ! mon *mière*, est-ce que vous ne voulez pas vous mettre aussi un peu en *galatine* (vous coucher) ? Vous devez avoir besoin de dormir, car vous êtes tout *évêque* d'*Avranche* (tout absorbé).

M. Vorel déclara qu'il préférait jouir de la compagnie de madame de Luxeuil, et la mère Louis sortit avec Arthur.

Mais celui-ci ne tarda point à revenir, en annonçant que la vieille paysanne avait trouvé une *payse* parmi les servantes de l'hôtel et qu'il les avait laissées ensemble parlant patois. La comtesse ne put retenir un geste de contrariété ; le médecin sourit.

Bien qu'il eût jusqu'alors gardé le silence, rien ne lui avait échappé. Il avait seul décidé la mère Louis à faire le voyage de Paris, et ce voyage n'était point pour lui sans motifs ; mais il voulait, avant tout, bien connaître le terrain et savoir par quel côté on pouvait s'a-

vancer. Dès le premier coup-d'œil il crut comprendre que le mariage projeté souriait peu à la jeune fille. Quelques questions adroites achevèrent de le convaincre et il laissa voir qu'il l'avait deviné.

La comtesse et Arthur, qui connaissaient l'habileté du docteur, furent sérieusement effrayés. La première se hâta de saisir un prétexte pour faire sortir Honorine.

M. Vorel la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— C'est singulier, dit-il, avec une sorte d'hésitation, mais je ne trouve point à notre chère nièce la joyeuse émotion que donne habituellement l'approche du mariage ; elle paraît triste, tourmentée ; on dirait qu'elle cache un secret toujours près de faire explosion.

— Honorine ! s'écria madame de Luxeuil, qui cacha son inquiétude sous un air de gaîté ; en vérité, docteur, vous la trouvez triste ?...

vous pensez qu'elle cache un secret!... ah! ah! ah! mais vous n'avez donc jamais vu de jeune fille qui se marie?

— Il se peut que je sois, à cet égard, mauvais observateur, dit Vorel, avec humilité; mais, en tout cas, on pourrait interroger la jeune fille, et si sa grand'mère voit comme moi.... de travers, vous pouvez compter qu'elle n'y manquera pas.

— Et quand elle le ferait, reprit Arthur, avec impatience; le docteur pense-t-il donc que nous ayons fait violence à ma cousine?

Vorel le regarda à travers ses lunettes bleues.

— Je suis persuadé du contraire, dit-il avec une lenteur et une immobilité dont l'expression contredisait évidemment sa protestation; le choix de notre chère nièce n'a pu être déterminé par aucune menace, ni par aucune captation, il a été complètement libre; mais monsieur de Luxeuil sait comme moi

que la volonté d'une jeune fille est variable.

— Que voulez-vous dire ; monsieur?

— Je veux dire que si la grand'mère Louis se mettait à interroger sa petite-fille sur son air triste, c'est une supposition... et que celle-ci exprimât, par hasard, le désir de voir ajourner le mariage... ou d'y renoncer... je fais encore une supposition... la grand'mère serait capable de tout rompre.

Arthur fit un mouvement.

— Oh! c'est une femme terrible; ajouta Vorel d'un air paterne, et elle n'écoute jamais que son inspiration...

— Vous oubliez qu'elle a donné son consentement, fit observer madame de Luxeuil.

— Sans doute, sans doute, répliqua le médecin avec déférence; mais madame la comtesse comprend bien que ce consentement deviendrait inutile si notre chère nièce changeait d'avis.... Il est bien entendu que c'est toujours une supposition.

— Dont monsieur Vorel voudrait faire une réalité! acheva Arthur, qui était à bout de patience.

Le médecin feignit l'étonnement.

— Moi, dit-il : monsieur de Luxeuil ne me rend pas justice; nul ne désire au contraire plus vivement que moi la conclusion de son mariage... d'autant qu'il me permettra de terminer une affaire qui m'occupe depuis longtemps.

La mère et le fils échangèrent un regard; ils venaient de comprendre le but du voyage de Vorel.

— Monsieur le docteur devait débuter par cet aveu, dit madame de Luxeuil d'un ton railleur.

— Je tâche de commencer par le commencement, madame la comtesse, répliqua le docteur avec le sourire équivoque dont il avait l'habitude.

— Et peut-on savoir de quoi il s'agit? demanda Arthur.

— Mon Dieu, rien de plus simple! La baronne possédait en Touraine une petite forêt enclavée dans un domaine appartenant à mon fils, du chef de sa mère, et que je voudrais acquérir à des conditions raisonnables. Jusqu'à présent la minorité d'Honorine a été un obstacle; mais désormais je puis traiter avec monsieur de Luxeuil.

— Soit, dit Arthur, après le mariage.

— Oh! non, reprit Vorel en souriant, après le mariage il serait trop tard; une rédaction de contrat troublerait les enchantements de la lune de miel; puis, je repars sur-le-champ. Je voulais proposer au contraire à monsieur de Luxeuil de tout régler aujourd'hui.

— Aujourd'hui, répéta Arthur; mais je n'ai encore aucun droit.

— Qu'importe? L'acte peut être post-daté de deux jours; le notaire de madame la comtesse

connaît trop bien les affaires pour se refuser à un pareil arrangement.

— Cependant Monsieur...

— Allons, ne me refusez pas, interrompit le médecin, avec son sourire embarrassant, c'est un moyen de m'obliger à faire des souhaits pour que ce mariage ne rencontre aucun obstacle, et je suis généralement heureux dans ce que je souhaite.

Arthur parut hésiter.

— J'ai avec moi l'argent, ajouta Vorel, voudriez-vous m'obliger à le remporter?

L'idée d'un paiement immédiat décida de Luxeuil.

— Eh bien, soit, pardieu! dit-il; puisque vous voulez que je vende d'avance la peau de l'ours, allons chez le notaire et nous discuterons le prix.

Lorsqu'ils revinrent tous deux quelques heures après, la vente de la forêt était conclue, et leurs deux signatures données; quant à celle

d'Honorine, M. Vorel se faisait fort de l'obtenir.

La jeune fille se trouvait, en effet, dans une situation d'esprit qui ne lui permettait guère de rien débattre ni de rien refuser. Arrivée au moment d'accomplir le sacrifice, son courage avait fait place à une sorte de stupeur résignée. Elle se laissa parer sans émotion, sans regret, sans effroi ; elle avait cessé de sentir et de penser. La mère Louis avait beau lui répéter qu'elle allait avoir un *fel gars* (brave garçon) pour mari, et qu'une épouseuse devait avoir la mine plus *acoquetée* (fraîche), Honorine répondait affirmativement à tout, mais sans avoir compris ce qu'on lui disait, ni ce qu'elle répliquait elle-même. Enfin, l'heure venue, elle descendit au salon où attendaient le notaire et les témoins. C'étaient le marquis de Chanteaux, le prince Dovrinski, Marquier et de Cillart. Le contrat de mariage fut lu sans donner lieu à aucune observation ; mais au

moment de signer, la mère Louis prit la parole.

— Un instant, s'écria-t-elle ; maintenant que le grand noir a fini, c'est à mon tour. Vous avez mis là tout ce que les épouseurs se donnaient l'un à l'autre... en fortune s'entend... eh bien ! ajoutez un article pour la mère Louis.

Le notaire s'inclina et prit une plume.

— Mettez, reprit la paysanne en se rengorgeant, que le jour où la petite aura son premier, la grand'mère promet d'envoyer pour le trousseau deux cents écus !...

Ces mots avaient été prononcés d'un air de majesté si triomphante que le notaire crut avoir mal compris.

— Pardon, Madame, reprit-il ; vous avez dit ?...

— Deux cents écus ! répéta la mère Louis, en appuyant sur chaque syllabe.

Le notaire promena autour de lui un regard embarrassé.

— Ecrivez, écrivez, Monsieur, dit Arthur,

qui cachait son désappointement sous une gaîté forcée ; les petits présents entretiennent l'amitié. Madame Louis m'a, en outre, promis ma provision de *mascapié* (confiture de pomme).

— Et je ne m'en dédis pas, mon gars, continua la paysanne, qui n'avait point saisi la raillerie ; je vous l'enverrai toutes fois et quantes il y aura du cidre, comme on doit en avoir cette année, car vous connaissez la règle :

Année venteuse,
Année pommeuse.

Seulement faut pas parler du mascapié dans l'acte ; parce que je veux envoyer ça d'amitié !..

L'addition demandée par la mère Louis une fois faite, les signatures furent données, et l'on vint avertir que les voitures étaient attelées.

M. le marquis de Chanteaux s'avança vers

Honorine le sourire sur les lèvres ; mais, à ce moment suprême la vie, pour ainsi dire suspendue chez la jeune fille, se réveilla brusquement : elle eut tout-à-coup conscience de ce qui venait d'avoir lieu, de ce qui se préparait, et elle se sentit glacée d'épouvante.

Le marquis resta quelques instants devant elle, le bras tendu, et répéta l'annonce qui venait d'être faite ; mais Honorine, pâle, les yeux fixes, les deux mains crispées sur les bras du fauteuil, demeura immobile. Une crise terrible s'opérait en elle. Près d'accomplir le sacrifice accepté, une de ces répugnances, qui sont comme l'instinct de conservation de l'âme, venait d'anéantir subitement son courage. En vain la volonté luttait, en vain elle se répétait il le faut! il le faut! une force invincible la retenait enchaînée.

M. de Chanteaux, déconcerté de son silence et de son immobilité, se tourna vers madame de Luxeuil, qui s'approcha vivement et voulut

lui prendre la main; elle était raide et glacée! La comtesse essaya de l'encourager par quelques paroles affectueuses; la jeune fille n'entendait plus : l'espèce de combat que se livraient en elle deux puissances contraires, était au-dessus de ses forces; après quelques instants d'une apparente insensibilité, ses lèvres pâlirent, sa tête flottante se renversa et elle s'évanouit.

Il y eut un moment d'effroi parmi les assistants; mais M. Vorel les rassura. Il fit transporter la jeune fille dans une pièce voisine et revint bientôt avec madame de Luxeuil, en annonçant qu'elle avait repris ses sens et qu'un repos de quelques instants suffirait pour la remettre. Arthur s'excusa près des témoins de ce retard imprévu et, pour rendre l'attente plus facile, leur proposa d'entrer chez lui, où ils pourraient parcourir les journaux, tandis que la mère Louis, à qui l'accident de sa pe-

tite fille *avait tourné le cœur*, passait à l'office *pour prendre quelque chose*.

Restés seuls, la comtesse et le docteur allaient retourner près d'Honorine, quand la porte du salon s'ouvrit tout-à-coup à deux battants : le domestique entra et annonça à haute voix : M. LE DUC DE SAINT-ALOFE.

XIV

L'idée fixe.

En renonçant au nom de M. Michel, le vieillard avait également quitté le costume sous lequel nous l'avons jusqu'à présent montré aux lecteurs, le pantalon à pied se trouvait remplacé par une culotte de casimir blanc, serrée sur les bas de soie au moyen d'une boucle de vermeil, et la douillette fourrée, par un habit bleu, à collet étroit, qui laissait voir un gilet de piqué, couleur paille. Sa cravate de batiste, jaunie par le temps,

était brodée aux coins et retombait sur un jabot de Malines presque droit; enfin la chaussure découverte et arrondie avait pour ornement une petite cocarde de ruban noir satiné.

C'était un costume de l'Empire avec toute cette fraîcheur flétrie des vêtements longtemps conservés sans qu'on en ait fait usage, et il ne fallait pas moins que la physionomie austère du vieillard pour lui ôter ce qu'il pouvait avoir de ridicule et de suranné.

A ce nom de Saint-Alofe annoncé par le laquais, madame de Luxeuil s'était détournée stupéfaite; mais en apercevant le duc dans le même costume qu'il portait lors de leur dernière rencontre, elle le reconnut sur-le-champ, malgré les ravages des années, et poussa une exclamation d'épouvante.

L'arrivée de M. de Saint-Alofe dans un pareil moment avait, en effet, quelque chose de si redoutable que toute sa présence d'esprit l'abandonna; elle demeura debout à la même

place et comme hallucinée par un fantôme.

Cependant le duc, s'étant avancé lentement vers elle, s'inclina; par un mouvement machinal la comtesse rendit le salut, lui montra un fauteuil et se laissa retomber elle-même sur la causeuse qu'elle occupait un instant auparavant.

Jusqu'alors aucune parole n'avait été échangée. Vorel, étonné, regardait alternativement madame de Luxeuil et le duc; enfin celui-ci, qui était resté debout comme s'il eût attendu la sortie du médecin, se tourna vers la mère d'Arthur.

— Je crains que ma visite ne paraisse importune, dit-il avec une froideur polie; je sais qu'elle interrompt une solennité de famille...

— Il est vrai, balbutia madame de Luxeuil en s'efforçant de se remettre; c'est aujourd'hui que mon fils se marie; le contrat vient d'être signé...

— Déjà ! interrompit le duc ; vous avez fait diligence, madame la comtesse.

— Loin de là, Monsieur, reprit madame de Luxeuil qui, en parlant, retrouvait peu à peu son sang-froid ; nous sommes au contraire en retard, et depuis long-temps les témoins attendent...

— Ah ! vous avez les témoins, répéta le duc en regardant fixement la comtesse ; et... parmi eux, Madame, s'en trouve-t-il un qui puisse être pour mademoiselle Honorine Louis un défenseur éclairé et sérieux ?

— Un défenseur... Qui vous fait supposer qu'elle en ait besoin, Monsieur ?

— Sa position, madame la comtesse, et surtout son âge qui lui donne droit à l'appui d'un tuteur.

— Aussi avions-nous espéré M. de Verey, fit observer madame de Luxeuil ; mais, malgré ses promesses, il n'est point arrivé...

— Et il n'arrivera pas, ajouta le vieillard

avec gravité ; car M. le conseiller de Vercy est mort assassiné !

La comtesse jeta un cri.

— Assassiné ! répéta-t-elle ; où cela grand Dieu ?

— M. de Vercy a succombé en chemin, reprit le duc, sous les coups de deux misérables qui se sont ensuite présentés à Paris, à sa place, dans l'espoir de se faire payer des sommes qui lui étaient dues. Un homme les a reconnus, ils l'ont frappé, et c'est en écoutant tout-à-l'heure son interrogatoire que j'ai tout appris.

La mère d'Arthur joignit les mains avec une exclamation d'horreur.

— La mort a subitement privé mademoiselle Honorine Louis de son appui, continua M. de Saint-Alofe ; voilà pourquoi je viens ici prendre sa place et réclamer près d'elle mes droits de premier tuteur.

Madame de Luxeuil parut plus saisie que

surprise. Dès l'apparition du duc elle avait pressenti qu'il arrivait pour s'entremettre et faire obstacle au mariage d'Arthur ; mais uniquement préocupée d'une crainte que le lecteur connaîtra bientôt, elle n'avait point songé au titre qu'il venait d'invoquer : aussi se trouva-t-elle, pour ainsi dire, prise au dépourvu. Cependant, elle s'efforça d'échapper à son embarras par l'audace.

— Monsieur le duc n'espère point, sans doute, nous faire prendre au sérieux ses prétentions, dit-elle avec hauteur ; dans quelques instants, mademoiselle Honorine Louis portera un nom qui lui rendra inutile toute protection étrangère.

— Mais elle ne le porte point encore, madame la comtesse, objecta M. de Saint-Alofe, et d'ici là, vous ne pouvez repousser la demande que je viens vous faire.

— Et quelle est-elle, Monsieur ?

— Obligé, par mon devoir, de veiller sur

la pupille que M. de Vercy ne peut plus protéger, je désire l'entretenir ici une fois, une seule, mais sans témoins, sans interruptions et librement.

Les traits de la comtesse s'assombrirent.

— Et dans quel but cet entretien, repritelle?

— Un autre refuserait peut-être de le dire, répliqua le vieillard, mais je crois devoir la vérité à madame la comtesse. Je veux voir la jeune fille dont l'avenir va s'engager, pour savoir si cet engagement est spontané, réfléchi; si elle connaît bien celui qu'elle épouse; si ce mariage, enfin, est une libre préférence ou une condition qu'elle subit.

— Et vous avez pensé que nous pourrions permettre cet injurieux examen, s'écria madame de Luxeuil!

— J'ai pensé que madame la comtesse comprendrait la nécessité de s'y soumettre, dit M. de Saint-Alofe toujours calme.

— Jamais! Monsieur, jamais! interrompit la mère d'Arthur. Toutes les conditions exigées par la loi ont été remplies ; nul ne peut s'opposer désormais à ce mariage, et monsieur le duc moins que tout autre, car le titre de tuteur qu'il invoque, son absence le lui a fait perdre : ni mon fils ni moi ne reconnaissons son autorité, et nous n'avons rien à démêler avec lui.

— Vous pouvez, en effet, contester mes droits, dit le vieillard tranquillement, les annuler peut-être; je ne me suis fait à cet égard, aucune illusion; mais, avant que les juges aient décidé entre nous, tout projet de mariage devra demeurer suspendu, et c'est là, pour le moment, ma seule prétention.

— Et si nous passons outre, Monsieur demanda madame de Luxeuil avec une ironie emportée.

— Alors, répéta le duc d'un ton ferme ; je vous suivrai devant l'officier de l'état civil, et,

là, publiquement, toutes portes ouvertes et le testament de la baronne à la main, je déclarerai m'opposer à la célébration du mariage; j'interrogerai tout haut mademoiselle Honorine Louis, je lui dirai les vrais motifs de la recherche de son cousin! je l'avertirai du sort qui l'attend, et si elle doute, je lui offrirai des preuves.

— Des preuves!

— Les voici! des lettres écrites par votre fils à la maîtresse que son mariage doit enrichir! Vous voyez que rien ne me manque, et que je suis assez fort pour n'avoir pas besoin de vous surprendre.

Le vieillard parlait avec une fermeté nette et sûre d'elle-même qui épouvanta la comtesse. Rien ne pouvait l'empêcher de faire ce qu'il venait d'annoncer, et, s'il le faisait, tout était évidemment perdu. Aussi, madame de Luxeuil demeura-t-elle un instant étourdie; puis, passant, comme toutes les femmes, du saisisse-

ment au dépit, elle chercha à masquer ses craintes sous des paroles de menace.

Mais Vorel l'interrompit. Il s'était borné, jusqu'alors, au rôle d'auditeur silencieux, regardant alternativement les deux interlocuteurs; lorsqu'il comprit enfin, au trouble irrité de la mère d'Arthur, que le danger devenait sérieux, il prit à son tour la parole.

— Pardon, dit-il vivement, mais comme oncle de mademoiselle Honorine Louis, je crois avoir droit de prendre part à ce débat. La résolution que vient d'annoncer M. le duc ne pourrait s'accomplir sans un scandale également fâcheux pour tout le monde, et nous devons l'éviter à tout prix.

M. de Saint-Alofe fit un signe d'assentiment.

— J'ajouterai, reprit le docteur, que la demande adressée par lui à madame la comtesse me paraît trop juste pour pouvoir être repoussée.

Madame de Luxeuil le regarda avec surprise.

— Quoi ! s'écria-t-elle, vous voulez que je consente à un interrogatoire...

— Que vous ne pouvez craindre, madame la comtesse, interrompit rapidement Vorel; les inquiétudes de M. le duc, bien que mal fondées, j'en ai la certitude, sont excusables; je les approuve, et, s'il le faut, j'appuierai sa prière.

Madame de Luxeuil voulut protester.

— Oh ! de grâce ne persistez pas dans votre refus, reprit le docteur avec un accent marqué qui rendit la comtesse attentive; une plus longue résistance justifierait des soupçons qu'il faut dissiper. Je demanderai seulement à M. le duc, comme médecin, de retarder cette entrevue de quelques instants. L'émotion de cette journée a déjà éprouvé mademoiselle Honorine; elle vient de s'évanouir et se trouve encore dans un état nerveux qui

rendrait toute agitation nouvelle dangereuse.

Le duc répondit qu'il avait appris, en arrivant à l'hôtel, l'évanouissement de la jeune fille, et qu'il attendrait tout le temps nécessaire.

— Dans ce cas, reprit Vorel, en tirant un portefeuille et écrivant quelques mots au crayon, que madame la comtesse veuille bien exécuter cette simple prescription ; l'entrevue pourra ensuite avoir lieu sans aucun danger.

Il déchira la feuille sur laquelle il avait écrit et la présenta à madame de Luxeuil ; celle-ci parut d'abord disposée à résister, mais à peine eut-elle jeté les yeux sur les mots tracés par le médecin, qu'elle changea de visage.

— Soit, dit-elle, avec un reste d'irritation mal maîtrisée ; puisque c'est le seul moyen d'éviter un débat ridicule, je l'accepte. Monsieur le duc peut attendre ici.

Elle salua légèrement et sortit.

Le médecin s'approcha alors du vieillard et le regarda fixement.

— Pardonnez-moi d'interrompre un instant les préoccupations qui vous amènent ici, monsieur le duc, dit-il avec gravité ; mais vous m'excuserez quand vous saurez que depuis vingt ans je souhaite cette rencontre.

— Vous ! dit le duc étonné.

— Depuis le jour où votre *Adresse aux propriétaires français* me tomba par hasard sous les yeux, reprit Vorel ; comme vous, monsieur le duc, j'avais été frappé des vices de notre société ; j'attendais sa réforme avec une douloureuse impatience ; j'espérais que vos recherches amèneraient enfin la découverte des lois de l'avenir...

— Et cette espérance n'a point été trompée, interrompit le duc, dont l'œil s'anima d'un subit enthousiasme ; la réforme que vous attendiez est désormais facile ; j'en ai trouvé le plan, les moyens, les détails ; la salle de fête est bâtie, le banquet dressé, la robe blanche préparée ; l'homme n'a plus qu'à se dé-

pouiller, sur le seuil, des haillons du passé.

— Qui l'arrête alors ?

— Hélas ! l'ignorance et la crainte. Le malheureux se défie de sa force, et doute de la bonté de Dieu. Quand on lui montre le but, il reste immobile en criant comme ce fou qui se croyait de verre : — Si je marche je suis brisé ! Et pourtant, le bonheur est là, devant lui Pour créer le monde nouveau, il suffit qu'il dise comme le Dieu de la Genèse : que le monde soit, et le monde sortira du néant !

Vorel secoua la tête.

— Monsieur le duc est-il sûr d'avoir prévu tous les obstacles, dit-il d'un air pensif. Ce n'est point chose facile que de déménager ainsi l'humanité, et s'il m'était permis de hasarder quelques objections...

— Parlez, Monsieur, dit vivement M. de Saint-Alofe, je n'ai jamais évité la discussion, ni refusé les éclaircissements ; quels que

soient vos doutes, exposez-les sans crainte, je vous écoute.

Un étrange sourire traversa les traits du médecin ; il jeta, de côté, un regard vers la pendule, puis montrant un fauteuil à son interlocuteur, il commença une série d'objections lentes et embarrassées. A chaque instant l'expression semblait lui faire défaut ; mais le duc venait au secours de son impuissance : devinant ce qu'il avait voulu dire, ajoutant ce qu'il avait omis, il semblait recruter lui-même cette armée d'arguments ennemis pour les combattre et les vaincre. En le ramenant aux pensées qui avaient été l'intérêt de sa vie entière, M. Vorel était sûr de lui faire oublier tout le reste. Reporté au milieu de son rêve sublime, comme au milieu d'un océan sur lequel il ne voyait plus rien de la terre, le vieillard se mit à décrire avec une éloquence hardie le nouveau monde qu'il avait deviné ; il célébrait d'avance cette Amérique sociale, encore

invisible, mais perçue par son génie, et, énivré de sa propre parole, la foi s'exaltait en lui, la réalité s'effaçait à ses yeux, il sentait ses espérances se détacher de son esprit et revêtir une forme. Ce qu'il avait pensé, il le voyait, il l'entendait! il était au milieu de cette Jérusalem céleste, sortie tout achevée de son cerveau; il n'avait plus conscience du temps, de la matière, de l'espace! Merveilleuse folie, connue de Socrate, quand il entendait, au dehors de lui-même, son inspiration qui lui parlait comme un démon familier, de Moïse qui écoutait son génie sur la montagne et croyait entendre la voix de Dieu, de Swedenborg dont les idées devenaient des sensations.

A mesure que cette hallucination grandissait, la parole du vieillard devenait plus entrecoupée, plus ardente. Enlevé dans les hautes régions, il ne voyait plus que les sommets de son rêve : il ne racontait plus la nouvelle

création, il ne l'expliquait plus, il la chantait.

« L'homme a vu s'accomplir la promesse de Dieu ; il a conquis la royauté du monde. Désormais, la matière domptée s'est faite son esclave, les fléaux sont devenus ses agens soumis. Il demande au volcan ses feux, à la tempête ses ailes, à la foudre sa lumière : la foudre, la tempête, le volcan obéissent; et lui, roi couronné de son intelligence, il passe, doucement penseur, au milieu de ces esclaves qui l'ont affranchi du travail grossier.

« Et ce qu'il a fait au dehors, il l'a fait en lui-même. Dans son sein coulaient des sources fécondes qui, toujours comprimées, étaient devenues des torrents! il leur a donné un lit : les passions qui grondaient, tigres enchaînés, sont devenues des coursiers dociles attelés au char de l'humanité.

« L'humanité! elle forme désormais une grande famille où le fort est la confiance du

faible, le faible la joie du fort. Les saints ne sont plus des martyrs; à la couronne d'épines qui déchirait leurs fronts a succédé la couronne de myosotis et de menthe que surmonte une étoile! Doux symbole de la divinisation, de l'intelligence, de la pureté et de l'amour.

« La brume se déchire, le soleil dore la montagne, l'homme joyeux se lève et chante son hymne de triomphe.

« — Au travail! au travail! non pour un maître qui boira dans l'or mes sueurs et mes larmes, mais pour mes frères, pour mes sœurs, pour moi-même! Au travail! au travail! non pour user mon corps et abrutir mon âme dans une fatigue monotone, mais pour les vivifier par le mouvement et la variété.

« Et la femme qui passe, en roulant les anneaux de sa chevelure, répond :

« — Au travail! au travail! non pour flétrir la beauté dont Dieu m'a couronnée, mais pour la mêler à toute œuvre humaine, comme les

étoiles aux nues, comme les fleurs aux blés mûrs; au travail! au travail! non pour languir dans la solitude et l'indigence ou pour vendre au plus riche mon amour, mais pour choisir librement mon fiancé parmi les plus doux et les plus aimants.

« Et l'enfant qui la suit en bondissant: s'écrie à son tour :

« — Au travail! au travail! non dans l'air étouffant de la classe ou de l'atelier, non sous la menace du maître, non pour le pain noir du présent ou pour le pain douteux de l'avenir; mais dans l'air pur, sous l'œil de l'ami, pour l'honneur de l'avenir, et pour le bonheur du présent! Au travail! au travail! non pour l'œuvre qui nous répugne, et selon la famille que le hasard nous a donnée, mais là où les voix intérieures nous appellent!

« Et au milieu de ce chœur d'activités riantes, la voix des pères répète, plus grave et plus lente:

— Au travail! au travail! non pour dispu-

ter à la faim les jours qui nous restent, car nos fils ont fait la part des pères et nous pouvons nous reposer au soleil de leur prospérité; mais nos conseils éclairent, nos voix encouragent! Au travail! au travail! et puissions-nous nous éteindre, sans nous en apercevoir, au milieu des mouvements et des murmures de la vie. »

Ici le vieillard s'arrêta; sa voix était tremblante, des larmes coulaient sur ses joues animées d'une légère rougeur. Attendri de joie devant sa vision, il croisa les mains et ferma les yeux comme s'il eût voulu la retenir.

Il y eut une longue pause. Pendant cette improvisation exaltée, les yeux de Vorel s'étaient plusieurs fois tournés vers la pendule; il semblait mesurer, avec anxiété, la marche de l'aiguille sur le cadran émaillé. Tout-à-coup l'heure sonna! son tintement strident et mesuré arracha le duc à son extase. Il tressaillit,

passa sa main sur son front, regarda autour de lui et parut se reconnaître.

— Deux heures! s'écria-t-il en se levant brusquement... Ah! je me suis oublié... Votre nièce doit être depuis longtemps prête à me recevoir, Monsieur...

Le médecin interrompit par un geste qui réclamait le silence, et prêta l'oreille : le roulement de plusieurs voitures venait d'ébranler le pavé. Une expression de triomphe illumina le visage de Vorel : le duc parut saisi.

— Voudrait-on emmener mademoiselle Honorine Louis à mon insu et tandis que je l'attends ici, s'écria-t-il; songez, Monsieur, que je me suis fié à votre parole, à celle de la comtesse, et que ce serait une odieuse perfidie!

Au lieu de répondre, le docteur courut à la porte, l'ouvrit, et madame de Luxeuil parut.

XV

Explications.

M. Vorel interrogea la comtesse du regard ; elle répondit par un signe qui parut le rassurer ; mais le duc s'avança vivement à leur rencontre.

— Pourquoi mademoiselle Honorine Louis ne suit-elle point madame la comtesse, dit-il avec inquiétude? Je veux la voir sur-le-champ!...

La comtesse le regarda de toute sa hauteur.

— Honorine Louis! répéta-t-elle, il n'y a plus ici personne de ce nom, monsieur le duc; celle à qui vous le donnez s'appelle maintenant madame Arthur de Luxeuil.

— Que dites-vous! s'écria le vieillard.

— Vos menaces nous ont forcés à faire diligence, continua la comtesse d'un ton railleur, et pendant que vous attendiez ici votre pupille, elle s'engageait ailleurs...

— C'est impossible! interrompit le duc frappé de stupeur; vous n'avez pu.... vous n'auriez point osé... c'est impossible... je veux la preuve!

Madame de Luxeuil lui tendit silencieusement l'acte qui constatait le mariage. Le vieillard y jeta les yeux, puis pâlit et porta les mains à son front.

— C'est vrai, balbutia-t-il, bien vrai; mais alors la maladie de votre nièce était un mensonge, cette prétendue ordonnance de Monsieur un avertissement de vous hâter, l'en-

tretien qui me faisait oublier ici les heures, un piège convenu d'avance!... Cet homme n'affectait de s'intéresser à mes croyances qu'afin de me distraire, de me retenir! Il vous avait promis d'*éveiller ma folie* pour me faire oublier mon devoir! Lâche qui a pris la porte de la confiance pour se glisser en ennemi, qui s'est armé contre un vieillard de ce qui fait son courage et sa consolation, qui a cherché à lui rendre sa religion moins chère, en y attachant un remords! Ainsi, ce n'était point assez d'avoir sacrifié à ma foi mes biens, mon repos, ma liberté, il fallait y sacrifier encore le bonheur de cette enfant... Ah! cette épreuve est de trop, mon Dieu! et vous deviez détourner de moi ce calice.

Il y avait dans l'accent du vieillard une noblesse douloureuse dont madame de Luxeuil fut, non pas attendrie, mais embarrassée.

—Si les craintes de monsieur le duc n'étaient point une injure, dit-elle, on pourrait pren-

dre la peine de les dissiper en lui apprenant que le choix de ma nièce a été libre.

— Et qui me prouvera la vérité de cette affirmation, répliqua M. de Saint-Alofe amèrement? Ah! maintenant, je ne veux plus croire que mademoiselle Louis elle-même.

— Que Monsieur le duc l'interroge donc, car la voici, interrompit Vorel, en montrant, avec une expression étrange, la seconde porte qui venait de s'ouvrir, et par laquelle entrait Honorine, donnant la main au marquis de Chanteaux.

A cette apparition inattendue, madame de Luxeuil recula en pâlissant, et le duc resta stupéfait. Quant au médecin, il raffermit ses lunettes pour mieux voir. Assuré désormais de la régularité de la vente faite à son profit, il était revenu à sa vieille haine contre la comtesse, et contemplait son embarras avec une malveillance joyeuse.

Ni le marquis ni Honorine ne remarquè-

rent d'abord l'impression produite par leur entrée : celle-ci, pâle et distraite, semblait se soutenir à peine, tandis que M. de Chanteaux, penché vers elle, achevait un compliment commencé dans l'autre salon. Mais lorsque tous deux s'arrêtèrent enfin, les yeux du marquis tombèrent sur le vieillard qui était demeuré immobile à la même place. Il tressaillit, s'approcha d'un pas, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il ne se trompait pas, puis fit un mouvement en arrière en s'écriant :

— Le duc !

Celui-ci ne parut ni le voir, ni l'entendre. Debout devant Honorine, le regard fixe, les narines gonflées, les lèvres tremblantes, il était en proie à un de ces attendrissements silencieux qui ne laissent place à aucune autre sensation. Cependant il fit un effort, s'avança lentement vers la jeune fille les bras tendus, saisit une de ses mains, et l'attirant à lui la regarda de plus près.

— Oui... balbutia-t-il enfin; ce sont ses traits... ses cheveux... ses mouvements!... Oui,...c'est bien la fille de Nancy.

— De Nancy! répéta Honorine qui releva la tête... Vous avez connu ma mère, monsieur?

— Sa voix aussi... c'est sa voix, dit le vieillard en continuant à se parler à lui-même.

La jeune fille sentit comme un éclair traverser son esprit. Ce trouble, au souvenir de la baronne, le titre de duc donné par M. de Chanteaux, cette espèce d'ivresse avec laquelle le vieillard la contemplait..., tout la saisit! Elle joignit les mains, regarda le marquis, madame de Luxeuil, puis, réunissant tout ce qui lui restait de force, elle balbutia.

— Vous êtes le duc de Saint-Alofe?

— Qui vous a dit mon nom? demanda le vieillard étonné?

Honorine ne répondit pas. Le cri qu'elle essaya de pousser s'arrêta lui-même étouffé par l'émotion; elle ne put que tendre les

bras et se laisser glisser aux genoux du duc.

Madame de Luxeuil, jusqu'alors enchaînée par la surprise, s'élança vers elle et voulut s'entremettre, mais la jeune fille, sanglotante, éperdue ne put l'entendre. Toujours aux pieds du vieillard, elle continuait à béyager des phrases sans suite, au milieu desquelles revenait à chaque instant le nom de sa mère.

Le duc, brisé par tant d'agitations, s'était laissé tomber sur un fauteuil et baisait les mains de la jeune fille en s'efforçant de la calmer.

— Au nom de Dieu! essuyez vos larmes, chère enfant, répétait-il attendri. D'où vient que ma vue vous trouble à ce point? Ne savez-vous pas que je veux être votre protecteur, votre ami?

— Oh! oui, balbutia Honorine. Vous ne me quitterez plus... Vous me conseillerez!... Ah! pourquoi... n'êtes-vous pas venu... plus tôt!

— Avez-vous donc eu besoin d'appui?... demanda le duc. Ce mariage...

Honorine poussa un gémissement et cacha sa tête sur la poitrine du vieillard.

— On vous l'a imposé, s'écria-t-il; vous avez cédé à la violence?

— Non, répliqua la jeune fille toujours pressée sur son cœur, non ; il le fallait... j'ai consenti.., pour ma mère.

— Que dites-vous?

— Ils savaient tout, murmura-t-elle ; ils voulaient se servir de la lettre!...

— Une lettre, et que pouvait-elle contenir qui vous forçât...?

La jeune fille tira de son sein le billet remis par sa tante et le tendit sans lever les yeux, à M. de Saint-Alofe. En apercevant son nom sur l'adresse, celui-ci l'ouvrit précipitamment et le parcourut, mais arrivé à la signature, il jeta un cri.

— Nancy, répéta-t-il, et ce billet m'est adressé! malheureuse! mais ce n'est pas ta mère qui l'a écrit, c'est un faux!

Honorine se redressa égarée et madame de Luxeuil jeta au marquis un regard d'épouvante. Celui-ci hésita un instant, puis la rassurant d'un geste, il se glissa vers la porte, qui était réstée ouverte, et disparut...

Quant au duc, après avoir de nouveau parcouru le billet il s'était levé et avait fait un pas vers la comtesse. Les rides de son front chauve frémissaient d'indignation, et ses yeux lançaient des éclairs. La tête rejetée en arrière, froissant le billet dans une de ses mains crispées, et l'autre étendue avec un geste de commandement et de menace, il était à la fois si majestueux et si terrible que madame de Luxeuil demeura devant lui comme fascinée.

— C'est vous qui avez écrit cette lettre infâme, dit-il d'un accent bas et entrecoupé; c'est vous ou plutôt cet homme qui vient de fuir et qui s'est exercé de longue main à cette habilité de faussaire. Ainsi, rien ne vous a coûté pour vaincre la résistance de cette en-

fant... pour vous enrichir de ses dépouilles!.. O mon Dieu, et vous avez permis que le complot de cette femme réussît! et le monde la compte au nombre de ses élus! et elle aura pu briser impunément le bonheur de la fille et l'honneur de la mère?... Non, qu'elle rétracte au moins ses mensonges.

Il s'était avancé vers madame de Luxeuil et lui avait saisi la main. La comtesse effrayée voulut se dégager; mais le vieillard, dressé de toute sa hauteur, ses cheveux blancs épars et l'œil implacable, la tint immobile.

— Demandez grâce, Madame, dit-il d'une voix fulminante, demandez grâce à celle que vous avez calomniée après l'avoir fait mourir!

Et forçant la comtesse à plier sur ses genoux, il la fit tomber à ses pieds.

Là, suffoquée de honte, de rage et d'épouvante, elle ne put que pousser un cri.

M. Vorel, jusqu'alors témoin impassible, pensa qu'il devait enfin s'interposer. Au pre-

mier mot qu'il prononça, M. de Saint-Alofe, rappelé à lui-même, laissa aller la main qu'il tenait.

— Monsieur le duc oublie que la violence envers une femme a toujours été regardée comme indigne d'un gentilhomme, dit le médecin avec son accent doucereusement ironique, et en aidant madame de Luxeuil à se relever ; les reproches et les emportements sont d'ailleurs inutiles désormais, et ne peuvent rien changer à ce qui est accompli.

— Vous vous trompez, reprit M. de Saint-Alofe redevenu plus calme ; un mariage surpris par la fraude peut être rompu, et je jure d'y employer tous mes efforts.

Honorine qui était restée à la même place attérée et étrangère à tout ce qui venait de se passer, releva la tête à ces derniers mots.

— Rompre mon mariage ! s'écria-t-elle, en courant au duc, est-ce bien possible ? ah ! s'il est vrai, ne m'abandonnez pas ! ma mère m'a

confiée à vous, monsieur le duc; c'est à vous de me sauver; emmenez-moi!

— Que dit-elle! interrompit la comtesse.

— Oui, reprit impétueusement Honorine, il est mon protecteur légitime, c'est lui que je dois suivre; je ne veux pas rester plus long-temps près de ceux qui m'ont lâchement trompée!...

— Elle a raison, dit M. de Saint-Alofe, jusqu'à ce que les juges aient prononcé, elle ne peut demeurer ici.

— Emmenez-moi, s'écria la jeune fille; mon cousin va venir; il voudra s'opposer!... par pitié, emmenez-moi!

— Restez! dit d'une voix qui retentit tout-à-coup derrière elle.

Honorine se détourna et aperçut M. de Chanteaux qui venait d'entrer avec un inconnu en écharpe.

Elle recula effrayée.

— Que mademoiselle se rassure, dit poli-

ment l'inconnu ; nous cherchons M. le duc de Saint-Alofe.

— C'est moi, dit le vieillard, qui avait tressailli à la vue de l'écharpe.

Celui qui la portait s'inclina légèrement.

— Monsieur le duc n'a-t-il point habité la maison du docteur Monard, à Vanvres? demanda-t-il.

— En effet, répondit M. de Saint-Alofe.

— Et il s'en est échappé il y a cinq années?

— Il est vrai.

L'étranger fit un pas en avant.

— Alors, reprit-il, au nom du roi, Monsieur, je vous arrête !

Le duc courba la tête avec un gémissement; Honorine regarda le commissaire.

— L'arrêter! s'écria-t-elle, et par quel ordre?

Il lui présenta un papier.

— En vertu d'un jugement du tribunal de la Seine, dit-il froidement, lequel jugement place M. le duc sous la tutelle du marquis de Chanteaux.

— Que dites-vous?

— Donnant, en outre, audit marquis l'autorisation de faire enfermer son pupille.

— Se peut-il !... et la cause d'un pareil arrêt, Monsieur?

— La cause ! répéta le commissaire, avec un peu d'embarras, en tournant les yeux vers le vieillard.

— Eh bien?...

— Eh bien, Mademoiselle, la cause,.. c'est que M. le duc de Saint-Alofe est fou !...

Le coup était si terrible, et il avait été précédé de tant d'émotions affreuses, qu'Honorine eut à peine la force de pousser un cri ; elle regarda le duc, chancela, étendit les mains pour chercher un appui, et tomba dans les bras de Vorel, qui s'était avancé pour la soutenir.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

